

Récits de l'histoire du Japon

Baudry-Weulersse, Delphine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DELPHINE BAUDRY-WEULERSSE

RÉCITS DE L'HISTOIRE DU JAPON



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

RECITS DE L'HISTOIRE DU JAPON

Par

Delphine Baudry-Weulersse

Illustrations

d'Yvon Le Gall

Éditeur : NATHAN

AVANT-PROPOS

Il y a quelque trente ans, en pleine Seconde Guerre mondiale, vos parents lisaient dans leur journal l'incroyable nouvelle : à l'autre bout du monde, au milieu du Pacifique, les Japonais inauguraient contre les Américains une tactique inconnue que l'on baptisa « attaque-suicide ». C'étaient les premiers kamikaze... Au début du siècle, vos grands-parents apprenaient, avec la même surprise, que le petit Empire japonais n'avait pas craint d'attaquer le vénérable et immense Empire russe. Et, comble d'étonnement, les Japonais sortaient vainqueurs...

En France, malheureusement, on ne parle le plus souvent de l'Extrême-Orient que lorsque celui-ci entre en contact ou en conflit avec l'Occident. Ainsi, la Chine n'apparaît-elle dans les livres d'histoire qu'avec les guerres de l'opium, en 1840, le Japon avec la guerre russo-japonaise de 1904. C'est pourquoi les récits d'histoire japonaise que vous allez lire commencent à notre époque, par des événements connus. En allant de l'époque contemporaine aux époques lointaines, du connu au moins connu, vous vous familiariserez sans peine avec les mœurs japonaises.

Car l'histoire du Japon ne se limite pas à celle de ses relations avec l'Occident. En remontant le cours du temps, vous rencontrerez les grandes figures historiques, les événements importants qui ont modelé et préparé le Japon d'aujourd'hui. À l'époque où le dernier Empereur des Français vivait ses dernières heures de règne, l'Empereur Meiji reprenait, par une sorte de révolution, le pouvoir que ses pères avaient abandonné depuis des siècles aux mains de régentes. Au XVI^e siècle, siècle de guerres et de héros, vous verrez la succession des trois remarquables généraux, amis et ennemis, qui firent du Japon un État fort et uni. À cette époque, où les missionnaires d'Europe se répandaient partout dans le monde pour prêcher l'Évangile, vous ferez la connaissance des daimyos chrétiens. À la cour d'Henri IV et de Louis XIII, on s'arrachait alors les lettres que les missionnaires jésuites envoyaient d'Extrême-Orient. Les esprits encore bouleversés par les récentes guerres de religion s'interrogeaient avec passion : les Japonais, les Chinois vont-ils devenir chrétiens ? Seront-ils catholiques ou

protestants ? Au XIII^e siècle, comme le monde n'est pas aussi vaste qu'on pourrait l'imaginer, l'Occident et l'Orient se voient aux prises avec le même ennemi, les Mongols. Les descendants du génial Gengis Khan s'installent en Hongrie, aux portes de l'Europe, tandis que leurs vaisseaux abordent sur les côtes du Japon... Puis, au Moyen Âge, vous verrez les samouraïs des Taïra et des Minamoto s'affronter dans des duels qui ressemblent fort aux tournois des preux de Philippe-Auguste ou de Lancelot du Lac. Tous les enfants japonais connaissent la triste histoire de la belle Shizuka, comme vous connaissez celle de Jeanne d'Arc. Tous ont pleuré à la mort courageuse du vaillant Yoshitsune, trahi par ses frères comme Roland à Roncevaux...

Dans ces récits d'histoire du Japon, les héros sont des personnages historiques, les événements racontés ont eu lieu à la date indiquée, beaucoup de paroles citées ont été réellement prononcées. Les descriptions des maisons, châteaux, vêtements et coutumes sont authentiques, extraites de livres japonais anciens et de peintures d'époque. Quant à l'atmosphère générale, j'ai essayé de restituer celle que j'ai pu deviner en vivant de longues années dans le pays.

Paris, décembre 1974

Les kamikaze (1944-1945)



OCTOBRE 1944. La Seconde Guerre mondiale est entrée dans sa période finale. En Occident, les forces alliées ont débarqué au mois de juin sur les côtes de Normandie et repoussent l'armée allemande d'occupation. En Extrême-Orient, le Japon ne cesse de reculer devant les assauts de l'armée américaine, perdant l'une après l'autre les îles du Pacifique qui lui donnaient la maîtrise de l'Océan. Après une expansion foudroyante en Asie, l'Empire japonais avait, en 1942 occupé la Corée, la Mandchourie, une grande partie de la Chine, l'Indochine, la Birmanie, la Malaisie, les îles d'Indonésie, Bornéo, les Philippines et les îles du Pacifique, qui allaient se transformer en tragiques champs de bataille. Mais en 1944, sa situation est devenue précaire. Le potentiel économique et militaire est fortement détruit, la population manque de tout, l'armée elle-même est à court de munitions, de vivres, d'armes et d'hommes. Seul le moral des Japonais reste intact.

Le 17 octobre 1944, l'amiral Onishi atterrit sur la principale base japonaise des Philippines. Bien qu'il eût le titre impressionnant de Commandant en chef de la Première Flotte aéronavale, il n'avait en fait à sa disposition qu'une cinquantaine d'appareils en état de vol, aucun porte-avions et aucun bombardier. Aussitôt arrivé, il rassembla ses officiers :

— Nous avons pour mission d'endommager au maximum les navires américains qui se dirigent vers Leyte. Or, nous ne possédons pas de bombardiers. Nous avons seulement une cinquantaine d'avions de chasse du type Zéro. Dans ces conditions, la tactique habituelle n'est

pas possible. Il faut que les chasseurs larguent eux-mêmes des bombes sur les navires ennemis.

— Mais mon commandant, intervint un jeune officier-pilote nommé Tamai, un Zéro ne peut larguer une bombe de 250 kg avec efficacité sans risquer de heurter le navire et de s'y écraser.

— Je sais, répondit l'amiral. Compte tenu de la DCA ennemie, et des difficultés d'approche, un tel avion n'a absolument aucune chance de revenir. Il s'agit d'une mission tout à fait exceptionnelle qu'on pourrait appeler « mission-suicide ».

— Dans ce cas, mon commandant, vous voudrez bien me laisser discuter avec les pilotes pour avoir leur opinion.

L'officier Tamai était perplexe. Dans la situation présente, il savait bien que cette tactique désespérée était la seule capable d'avoir un résultat appréciable. Mais quelle terrible responsabilité ! Si cette première mission-suicide avait un résultat positif, il était vraisemblable que d'autres corps soient formés et entraînés à son exemple. Si le résultat s'avérait insuffisant, il aurait la douleur d'avoir perdu inutilement des pilotes de valeur et des avions. L'officier convoqua ses 23 pilotes pour leur exposer le plan audacieux de l'amiral. Il était inconcevable, en effet, de présenter cette opération-suicide comme un ordre indiscutable. Dans le carré des officiers, il n'y eut pourtant pas une hésitation :

« Nous sommes d'accord », déclarèrent les pilotes d'une seule voix.

L'officier Tamai, ému par la spontanéité, l'esprit de sacrifice et le patriotisme de ses hommes, fit savoir immédiatement à l'amiral Onishi que son escadre était volontaire en bloc pour l'attaque-suicide.

— Bien, dit l'amiral. Nous appellerons ce corps d'attaque-suicide « kamikaze », ou « Corps spécial du Vent providentiel ». N'est-ce pas un « kamikaze » qui détruisit la flotte mongole, la seule qui essayât jamais d'envahir notre territoire sacré(1). Que la flotte américaine subisse le même sort sous l'attaque héroïque de nos aviateurs !

— Que ce nom leur porte chance ! mon commandant. Je le souhaite de tout mon cœur, reprit Tamai. Mais il faut encore que je trouve un chef à ces volontaires.

À une heure du matin, après avoir longuement réfléchi, Tamai fixa son choix sur le lieutenant de vaisseau Seki, qui venait d'arriver de Formose. C'était un jeune officier qui possédait au plus haut degré les qualités de maîtrise de soi et de dévouement à la patrie. Seki fut réveillé en pleine nuit et conduit chez Tamai. Ce dernier n'osait commencer à parler, tant il était ému. Seki n'avait que 23 ans et venait de se marier à son dernier passage chez lui. Finalement, Tamai parla du projet de l'amiral Onishi, de la situation désespérée de l'escadre, du consentement volontaire des 23 pilotes. Grave et silencieux, Seki écoutait.

— J'ai pensé que toi, tu pourrais peut-être prendre la responsabilité de diriger cette attaque. C'est une mission délicate, qui exige une excellente technique, un sang-froid imperturbable et... Tamai, la gorge nouée s'arrêta avant de terminer sa phrase... et l'acceptation d'une mort certaine.

Impassible, Seki ne levait pas les yeux et gardait le silence. Enfin, après des secondes qui parurent interminables aux deux interlocuteurs, le jeune lieutenant de vaisseau rejeta la tête en arrière et, les yeux brillants, déclara :

— Je vous prie de bien vouloir me confier cette mission.

— Merci, répondit seulement Tamai, qui ne savait comment expliquer l'admiration et la reconnaissance qui l'envahissaient.

Dès le lendemain, Seki et ses hommes se livrèrent à un entraînement intensif. Car il ne s'agissait pas seulement de savoir mourir, comme les samouraïs des temps héroïques, il fallait aussi que les avions réussissent leur mission destructrice. Pour cela, les appareils devaient éviter les tirs de la DCA et larguer la bombe juste au-dessus de la piste d'envol. Il fallait compter avec les gerbes d'eau qui pouvaient gêner la direction d'un chasseur aussi léger que le Zéro. Il fallait surtout compter avec soi-même et ne pas perdre son sang-froid à la dernière seconde.

Trois jours de suite, le groupe de Seki fit des sorties pour sa mission, mais trois fois de suite, il dut revenir faute d'avoir pu repérer l'ennemi. Enfin, le 25 octobre, on signala la présence proche d'une forte escadre de porte-avions américains. À 7 h 25, le groupe de Seki décolla. Il était formé de cinq avions de chasse, chargés chacun d'une bombe de 250 kg, et de quatre Zéro de protection. Il quitta la base des Philippines pour ne plus revenir. À 10 h 40, la formation découvrait les porte-avions. L'escadre américaine venait justement de se livrer à une série de manœuvres délicates pour barrer le chemin à une escadre japonaise. La lutte avait été dure et à 10 h 10 seulement on avait proclamé la fin du branle-bas de combat. Sur le *Saint-Lô*, le plus gros des porte-avions, l'équipage respirait et songeait à se détendre. Mais à 10 h 50, l'alerte était à nouveau donnée : « Avions ennemis arrivent rapidement en sortant de la brume ». Déjà, le lieutenant Seki s'avavançait en rase-vagues en direction du *Saint-Lô*. Avant que la DCA ouvrît le feu ou que le navire ait eu le temps de manœuvrer, l'avion s'écrasait à 500 km/h sur le pont d'envol, faisant un trou énorme. À 10 h 56, la bombe explosait et communiquait le feu à l'entrepôt d'essence des avions. Une partie du pont supérieur sauta dans les airs et les flammes montèrent jusqu'à mille mètres d'altitude. Un deuxième avion-suicide s'engouffra dans la brèche faite par Seki. À 11 h 04, le porte-avions n'était plus qu'un gigantesque brasier et coulait en moins de vingt minutes.

La première attaque des kamikaze obtint donc un succès foudroyant. Avec cinq appareils de petite taille et cinq bombes de 250 kg, cinq pilotes avaient coulé un porte-avions et endommagé gravement un croiseur lourd, un autre porte-avions et un destroyer. On informa l'Empereur de la mort héroïque des « kamikaze ». Le souverain adressa au chef de l'état-major de la marine un message plein de tristesse et de résignation :

« Mon âme souffre en songeant que pour défendre notre patrie il a fallu en arriver à cette extrémité. Pourtant, ils ont bien fait... » En même temps, parvenaient la citation à l'ordre du jour des pilotes-suicide et la nouvelle de leur promotion posthume.

Après les brillants résultats de cette première tentative, l'amiral Onishi forma d'autres escadres spéciales. Puis ce fut au tour de l'armée de terre d'adopter cette tactique. Tous les pilotes de guerre se virent donc concernés, à plus ou moins longue échéance, par cette nouvelle et incroyable forme de combat. Pour les Occidentaux, la création de ces escadrilles de « kamikaze » était une chose incompréhensible. Pour les militaires qui dirigeaient le Japon, c'était l'unique solution qui leur restât puisque aucun d'entre eux n'envisageait alors l'éventualité d'une défaite ou d'une reddition.

En octobre 1943, dans une allocution radiodiffusée, le général Tojo, Premier ministre japonais, avait demandé à tous les étudiants de plus de 20 ans de participer à l'effort de guerre. Les sursis d'incorporation furent supprimés et les étudiants se retrouvèrent simples soldats. Au lycée supérieur de Shizuoka, au pied du Mont Fuji, les étudiants des classes préparatoires aux universités étaient visés par la mesure. À partir du moment où ils surent qu'ils allaient eux aussi faire vraiment la guerre, il s'opéra un changement profond dans leur attitude et dans leur pensée. Traditionnellement, les étudiants formaient un élément avancé de la société japonaise. Beaucoup d'entre eux étaient contre la guerre et surtout contre la clique militaire alors au pouvoir. Une fois enrôlés à titre de citoyen japonais, leur seul devoir devenait soudain de défendre la patrie coûte que coûte, quelles que fussent leurs opinions. Rare furent ceux qui se déroberent et évitèrent l'incorporation.

Oshima était étudiant en Français. Il aimait la littérature française, Maupassant et Georges Sand. Il aimait les philosophes français, Montesquieu et Descartes. C'est dire si son tempérament était loin d'en faire un guerrier ou un fanatique. Pourtant, du jour où le général Tojo fit appel à son patriotisme, il se sentit obligé de défendre sa patrie et sa famille. Malgré sa haine profonde des militaires, il accepta d'un cœur loyal d'entrer dans leur rang. Cependant, il choisit d'être aviateur, pensant qu'aux commandes de son appareil, il pourrait au moins faire une guerre personnelle et efficace. Après avoir passé avec

succès le concours de recrutement des aspirants-pilotes, il alla faire ses adieux à sa famille. Son père avait fait l'impossible pour trouver le sabre qui devait accompagner son fils unique dans les combats. Sa mère avait réussi, par des miracles de dévouement et d'astuce, à trouver une bouteille de saké afin de fêter dignement ce départ pour la guerre. En quinze jours, elle avait terminé la « ceinture aux mille points », cette ceinture de coton censée protéger les soldats contre les mauvais coups. Chacun des mille points doit être cousu par une personne différente et pendant toutes ces journées, la mère d'Oshima avait couru d'amie en amie, puis demandé aux passantes dans la rue de bien vouloir faire un point. Tout était prêt dans la petite maison. Les parents faisaient des efforts inouïs pour ne pas laisser paraître leur émotion.

— Regarde ce sabre. Qu'en penses-tu ? C'est ce que j'ai pu trouver de mieux.

— Merci, papa. J'espère que je saurai m'en servir ! Maman, j'ai rapporté mes livres de français et mon dictionnaire. Prends-en bien soin, je te prie, pendant mon absence. C'est ce que j'ai de plus précieux.

En courant, la petite sœur vint l'embrasser et lui tendit un gâteau, friandise rare dans cette période de pénurie totale.

— Tiens, voilà un cadeau pour toi. C'est un gâteau. Mange-le.

— Mais non, garde-le pour toi. Tu n'en veux pas ?

— Non, aujourd'hui, c'est toi qui t'en vas.

Puis toute la famille accompagna Oshima à la gare, où se trouvait le train spécial formé pour les étudiants aspirants-pilotes.

Arrivés au camp d'entraînement, les nouvelles recrues reçurent des uniformes, et on les engagea à oublier le plus rapidement possible leurs attitudes négligées et intellectuelles d'étudiants.

— Désormais, déclara le commandant du camp, vous êtes des militaires et devez vivre en militaires du matin au soir. Cessez d'employer le vocabulaire des étudiants, ne discutez pas les ordres de vos supérieurs ni la conduite de la guerre. La victoire dépend de la discipline et du moral des soldats. 100 millions de Japonais comptent sur vous.

L'entraînement d'un pilote de guerre en temps normal durait trois années au minimum et on ne lançait au combat un pilote que lorsqu'il avait mille heures de vol. Mais en 1944, la situation militaire du Japon exigeait trop de pilotes pour qu'on puisse consacrer autant de temps à leur formation. L'entraînement accéléré, qui ne durait qu'un an, était donc extrêmement dur pour les jeunes gens, et spécialement pour des étudiants peu sportifs. Du matin au soir, ils n'avaient pas une

minute de repos, n'avaient même pas le droit de marcher au pas, mais uniquement celui de courir. Quand ils n'étaient pas sur le terrain d'aviation, ils devaient apprendre par cœur la grande déclaration de l'Empereur, nettoyer leurs misérables baraquements, entretenir leur linge et étudier les théories du pilotage. Le soir, ils s'écroulaient sur leur châlit, sans avoir le cœur de dire un mot ou de se poser des questions.

Enfin, Oshima fut transféré dans un camp d'entraînement au pilotage de chasse. Là, il fréquenta des pilotes de guerre, de vrais aviateurs qui aimaient leur métier. Pourtant, malgré toutes les précautions de leurs officiers, il était impossible d'éviter les accidents. Au cours d'un des vols d'entraînement quotidiens, un des amis d'Oshima fit un mauvais atterrissage, son avion se mit en chandelle et prit feu. L'aspirant-pilote ne put se dégager à temps et resta prisonnier dans son appareil en flammes. Pour Oshima, ce fut une terrible épreuve d'assister, impuissant, à la mort inutile de son ami. Mais déjà le lieutenant criait : « L'entraînement continue ! Que le suivant décolle ! » À la fin des exercices de vol, il rassembla les pilotes et leur dit :

« Un pilote doit toujours avoir devant les yeux la mort. Jamais on ne sait quand elle peut arriver. Dès lors que vous avez choisi d'être pilote de guerre, vous devez penser qu'elle peut vous atteindre à chaque instant, vous ou vos camarades. J'espère cependant que de tels accidents ne se reproduiront pas. Les pilotes que vous allez devenir sont trop précieux à notre armée pour qu'on puisse se permettre des sacrifices inutiles. Si vous devez mourir aux commandes, je souhaite que ce soit au combat, et en abattant un appareil ennemi. »

Petit à petit, il est vrai, Oshima s'habitua à l'idée de la mort. Les nouvelles de la guerre qui leur étaient données par leurs chefs, bien que succinctes, ne cachaient pas que le Japon n'avait plus la maîtrise ni des mers ni du ciel. De plus en plus, il fallait prévoir l'éventuelle invasion du sol national par les Américains. Alors, le rôle des pilotes de chasse serait déterminant. Il leur appartiendrait d'empêcher les bombardiers ennemis d'anéantir les villes et les usines, d'interdire aux navires ennemis d'opérer un débarquement. De plus en plus, l'issue victorieuse de la guerre dépendait de l'aviation ; de plus en plus, l'entraînement des pilotes était accéléré et dur à supporter ; mais de plus en plus, la pénurie se faisait sentir. D'abord, faute de carburant, on ne fournit plus aux bases d'entraînement qu'un mélange d'essence de mauvaise qualité, extrêmement délicat à utiliser. La plupart des accidents qui se multiplièrent alors étaient dus à son usage. Puis, même ce sous-carburant fit défaut. On en arriva à ne faire plus qu'un jour par semaine d'entraînement effectif, faute d'essence à mettre dans les avions. Les autres jours, les aspirants-pilotes traînaient sur la base.

En novembre 1944, les aspirants-pilotes, malgré l'insuffisance de leur entraînement, furent envoyés sur les bases actives. Ils devaient apprendre sur place. De toutes façons, il n'y avait plus d'essence pour leurs essais. Oshima fut affecté à une base près de Shimonoseki, qui avait pour objectif de protéger l'île de Kiushu et principalement le grand combinat industriel installé au nord de cette île. Cette base possédait les chasseurs japonais, appareils légers, appelés K1 27. Extrêmement maniables, ils permettaient toutes les acrobaties en vol, loopings, glissades, vol sur le dos. Ils faisaient du 500 km/h à une altitude moyenne de 3 500 m. Ils étaient équipés de deux mitrailleuses moyennes. Mais ce K1 27 n'était pas assez rapide pour lutter efficacement contre les appareils américains de conception plus récente. Chasseurs et bombardiers lourds américains possédaient une puissance de feu et une vitesse infiniment supérieures aux petits K1 27 qui n'avaient plus pour eux que leur maniabilité. Le dernier-né des bombardiers américains, surnommé par les Japonais le « Dragon volant », était l'impressionnant B 29. Jamais on n'avait imaginé que pareil monstre d'acier pût voler dans le ciel et déverser en quelques minutes une telle quantité de bombes. Il avait quatre tourelles de défense télécommandées, chacune avec deux mitrailleuses lourdes pouvant tirer mille coups. Ses quatre moteurs développaient une puissance de 8 800 chevaux, alors que le K1 27 n'en faisait que 800.

La première fois qu'Oshima vit un Dragon Volant, ce fut au cours de son premier combat aérien d'initiation. Dans des appareils bi-places, les aspirants-pilotes étaient montés au feu avec un de leurs anciens. Ils n'avaient qu'à regarder et étudier la technique de combat réel. Face au monstre américain, une seule attaque se révélait efficace : atteindre le pilote lui-même. Un B 29 attaqué par des K1 27 avait l'air d'un éléphant importuné par des mouches... La deuxième fois qu'Oshima les vit, il était aux commandes du K1 27. Le matin, à l'aube, un raid de B 29 avait été signalé sur le nord de Kiushu. Rassemblement immédiat des pilotes et ordre de sortie. Les mécaniciens faisaient ronfler les moteurs et fonctionner les mitrailleuses pour les dernières vérifications. Malgré tout son sang-froid et les raisonnements qu'il se tenait, Oshima avait la gorge nouée. C'était son premier combat aérien. Là-haut, il serait seul en face des ennemis, seul avec lui-même et la mort. Était-ce l'angoisse, la crainte de mourir, l'excitation ? Il se sentait terriblement crispé, comme jadis au moment des examens, mais combien plus forte était cette sensation ! Après avoir écouté l'ordre du jour, Oshima, dans son blouson fourré, monta à bord de son chasseur. Le contact familier avec les appareils de commande le calma et il cessa de penser à autre chose qu'à suivre l'appareil qui le précédait : il décolla dans son sillage, monta à sa suite et prit sa place dans la formation de combat. Quand apparurent les avions ennemis,

Oshima était en pleine possession de ses moyens. L'œil aux aguets, les gestes précis, il attaqua trois bombardiers successivement, mais ses balles ne firent qu'écorcher l'ennemi. Les glissades sur l'aile qu'il fallait faire pour échapper au tir de l'adversaire ne permettaient guère de viser avec précision. Il épuisa ses munitions sans résultat. De retour à la base, le groupe des K1 27 n'avait abattu aucun appareil ennemi, mais le groupe des chasseurs lourds avaient, au cours de la même opération, descendu neuf B 29.

Le premier janvier 1945 arriva. La plupart des aspirants-pilotes le vécurent comme le dernier de leur existence. Étant donné la tournure que prenaient les événements, il était peu probable qu'ils s'en tirent vivants. Pourtant, la jeunesse l'emportant sur la nostalgie de la vie, ils se contentèrent des maigres rations de saké qui leur furent distribuées pour fêter l'année joyeusement.

Au cours du vol suivant, Oshima perdit son meilleur ami. Tanaka était son inférieur dans la hiérarchie, car les étudiants avaient été intégrés d'emblée dans les corps d'officiers, mais il était de beaucoup son ancien dans le combat. Engagé à quinze ans, il était devenu un excellent pilote, à la fois hardi et sûr. Tanaka avait toujours accompagné à titre d'ancien Oshima dans ses combats, pour le protéger et lui servir d'exemple. Ils étaient devenus très liés. Au cours d'un engagement, Oshima vit l'avion de Tanaka descendre en un vol mal assuré. Comme ses munitions étaient épuisées, Oshima le rejoignit. Tanaka avait posé sa tête contre le siège, et son foulard était taché de sang. Oshima lui fit comprendre qu'il voulait l'escorter jusqu'à la base. Tanaka fit non de la tête, esquissa un salut militaire et, brusquement, sa tête tomba en avant. L'avion se mit en vrille et fonça dans les eaux de l'Océan.

Oshima rentra à la base. Il avait beau s'être aguerri au spectacle quotidien de la mort, celle qui touchait son frère d'armes ne pouvait manquer de l'émouvoir. Justement, la mère de Tanaka était venue récemment lui rendre visite, et il avait deviné l'affection profonde qui les unissait. Il avait vu Tanaka en train de peigner respectueusement les longs cheveux de sa mère. Que pourrait-elle penser en apprenant la mort, même glorieuse, de ce fils tant aimé ?

Quand il entra au dortoir, les baguettes d'encens brûlaient déjà devant le lit du disparu. On avait rassemblé ses effets personnels, peu de choses, une casquette, quelques photos... Une lettre non terminée était posée devant les baguettes. Oshima ne put s'empêcher de lire les premiers mots :

« Maman, même après ma mort, mon cœur sera sur la lune. Quand vous serez triste, regardez la lune, vous pourrez m'y retrouver... »

La vie à la base aérienne était monotone. Le carburant était réservé aux sorties contre l'ennemi. Donc, les jours où il n'y avait pas d'alerte se passaient dans l'oisiveté et l'énervement de l'attente. C'était une atmosphère terriblement éprouvante pour tous, des plus gradés aux petits lycéens qui avaient été réquisitionnés pour les travaux de nettoyage et de camouflage. De plus, le grand bombardement de Tokyo en mars 1945 révéla douloureusement l'inefficacité de la défense aérienne japonaise. 325 B 29 vinrent survoler de nuit la capitale du Japon et larguèrent plus de deux tonnes de bombes incendiaires sur les quartiers d'habitation. Dans une ville comme Tokyo, encore largement construite en bois et en papier, l'incendie fit des ravages terribles. Près de 100 000 habitants périrent cette nuit-là dans des conditions atroces ; 270 000 maisons furent détruites. Les flammes propagées par un vent violent furent tellement hautes et puissantes que plusieurs bombardiers américains furent happés par les tourbillons et vinrent s'écraser sur le sol. Dans la ville, la chaleur dépassa mille degrés...

Partout dans le Pacifique, les défaites japonaises se succédaient. La bataille de l'île Iwojima se poursuivit pendant un mois, les marines américains luttant pied à pied avec les troupes japonaises. À bout de munitions, sans une goutte d'eau, les soldats de l'empereur combattirent jusqu'au dernier et leur général se tira une balle dans la tête. Malgré l'héroïsme des Japonais, la défaite approchait. C'est alors qu'après le raid réussi de la première attaque-suicide du lieutenant Seki en octobre 1944, les corps spéciaux des kamikaze furent intégrés à grande échelle dans les plans de défense du territoire japonais. Solution dernière pour un peuple et pour ses pilotes...

C'était au mois d'avril. Les bourgeons des cerisiers éclataient en corolles roses. Le commandant en chef de la base convoqua un soir tous les pilotes :

« Comme vous ne l'ignorez pas, commença-t-il, notre armée manque de pilotes, d'avions, de carburant, d'armes, de tout enfin. Nous sommes dans une impasse. Un seul moyen nous reste pour éviter l'insupportable : l'attaque-suicide. Il y a deux heures, notre escadre a reçu l'ordre de former un corps de kamikaze. Je suis obligé de vous demander d'être volontaires pour cette mission. Cependant, vous êtes libres de votre choix. Vous avez un jour pour réfléchir et me donner votre réponse dans une enveloppe. » Ainsi, pensait Oshima, voici venir le jour du choix. Risquer sa vie dans un combat aérien ne lui faisait plus peur, mais partir délibérément avec la certitude de mourir était bien autre chose. Cependant, aucun des aspirants-pilotes de son escadrille ne refusa la mission. Sens du devoir, patriotisme,

dévouement à l'empereur, obéissance aux ordres, émulation, tout se coalisait pour qu'il fût presque impossible d'échapper à l'appel du sacrifice. Le lendemain, au petit déjeuner, les jeunes gens parlaient calmement de la meilleure façon de réussir leur dernière attaque. Un sous-lieutenant, ancien étudiant d'histoire, les rejoignit et leur dit :

— Nous soldats, nous ne sommes pas en mesure d'apprécier la situation globale. Je sais seulement que des civils meurent tous les jours et que c'est à nous de les protéger. Devant un tel devoir, ma vie ne compte plus. Je vais demander l'honneur de prendre le commandement de cette attaque-suicide.

— Mon lieutenant, dit l'un des jeunes pilotes, nous sommes tous ici volontaires pour partir. Il y aura d'autres kamikaze après nous. Même si ces attaques ne peuvent plus assurer la victoire de notre pays, du moins lui permettront-elles de signer un armistice honorable...

Ayant terminé leur petit déjeuner, tous se rendirent au bureau du commandant de la base. Au garde-à-vous, le lieutenant déclara :

— Mon commandant, moi, sous-lieutenant Enomoto et six aspirants de la 1^{re} escadrille ici présents, vous demandons la faveur de participer à l'attaque spéciale.

Le commandant se détourna, regarda par la fenêtre et fit d'une voix sourde :

— Votre geste honore notre patrie et notre régiment. Vous qui n'êtes pas des militaires de carrière, mais des étudiants, j'aurais compris que vous n'acceptiez pas cette mission... Merci. Dès demain, vous commencerez l'entraînement spécial.

L'entraînement spécial pour kamikaze devait durer environ trente jours. Mais, compte tenu des jours de raids américains et de la pénurie d'essence, il fallait compter deux mois pour que les volontaires fussent prêts. On ne pouvait en effet lancer des kamikaze à la légère. Les K1 27 des attaques spéciales étaient déchargés de leurs mitrailleuses et transportaient une bombe de 250 kg. Ils n'avaient donc aucun moyen de se défendre et devaient atteindre leur but en évitant les tirs de la DCA et des chasseurs américains. D'autre part, le décollage avec la bombe se révélait une opération délicate. « Un avion pour un navire », tel était le principe des kamikaze, mais il fut loin d'être appliqué dans toutes les attaques. En général, on comptait que la moitié des avions-suicides atteignaient leur objectif.

Le 15 juin, le commandant convoqua le corps spécial.

« On annonce des éclaircies pour demain. Une escadre de la Task Force américaine se trouve dans notre rayon d'action avec trois porte-avions, deux cuirassés, quelques croiseurs. Je vous donne donc l'ordre de sortie en qualité de pilotes d'attaque spéciale. Le groupe « Rivière aux chrysanthèmes » entreprendra l'attaque-suicide le 16 juin. Heure de décollage : 6 heures du matin ; objectif : 3^e flotte de la Task

Force 38 à 500 km au large ; chef de patrouille : lieutenant Enomoto ; but : s'écraser sur les avions ennemis. Terminé. »

Bien qu'ils s'y fussent préparés depuis plus de deux mois, l'annonce brutale qu'ils allaient mourir dans quelques heures laissa les aviateurs songeurs et maussades.

« Il est temps de faire notre testament », dit l'un d'entre eux.

Oshima rentra dans son baraquement. Il se coupa une mèche de cheveux et les ongles, et les déposa dans une enveloppe au nom de ses parents. Il avait la tête vide et se prit à songer à son enfance. Enfin, il rédigea rapidement, comme sans y penser :

« Mes parents, je quitterai ce monde demain, 16 juin, à l'aurore. Je regrette de n'être pas en mesure d'accomplir mes devoirs familiaux jusqu'au bout, mais le devoir envers la patrie passe le premier. Votre affection pendant vingt ans me réchauffe le cœur. Mes sœurs, soyez attentives au bien-être de nos parents que je suis obligé de vous confier. Soyez toujours dignes d'être des femmes japonaises comme je m'efforcerai de mourir digne d'être un Japonais. »

Cela fait, Oshima l'étudiant, qui n'avait pas 22 ans, se coucha et dormit.

Le lendemain à 4 heures, dernier lever. Il range son lit, pose dessus ses objets personnels : le sabre qu'il est interdit d'emporter en avion, l'uniforme, des livres, l'enveloppe du testament. Il place un papier en évidence : « Le défunt capitaine Oshima. » En regardant ainsi son lit préparé, il se rappelle celui de Tanaka devant lequel brûlaient des baguettes d'encens. Dans quelques heures, ce sera son tour et ses camarades regarderont la fumée bleutée s'élever au-dessus de son sabre, scellant sa disparition à tout jamais. La nuit l'a rendu serein et il se sent attendri même à cette idée. Il s'habille, ceint autour de son front le foulard blanc des samouraïs que les kamikaze ont adopté comme emblème et partage avec ses camarades le dernier petit déjeuner rituel : un bol de riz de fête avec des haricots rouges, un bol de soupe, un poisson séché.

4 h 30, Oshima remarque à son poignet sa montre. Elle lui est désormais inutile. Il court la déposer sur son lit à côté du sabre et prend une photo de sa famille.

5 heures. L'aube se lève. La pluie menace. Devant les hangars camouflés, les mécaniciens essaient les moteurs. 18 appareils font partie de la mission spéciale.

5 heures 30. Les moteurs se sont tus. Les 18 pilotes se mettent en rang devant deux longues tables couvertes d'un drap blanc. Il y a une

vingtaine de coupes à saké et une bouteille. C'est la cérémonie de départ des kamikaze. Jadis, elle se pratiquait en grande pompe, maintenant c'est une séance toute simple, comme si ces sorties n'avaient plus rien de spécial que leur nom... Chacun des pilotes lève sa tasse et écoute le dernier discours de l'officier :

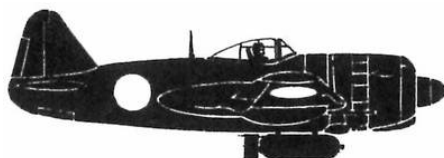
« Maintenant, je n'ai rien d'autre à vous dire que de mourir glorieusement pour la patrie. Puisse cette mission être couronnée de succès. Saluons ensemble notre Empereur pour lequel vous allez sacrifier votre jeunesse. »

Pendant que les aviateurs saluent en direction du Palais impérial, les lycéens entonnent un chant solennel d'adieu. Le chef de patrouille prend alors la parole :

« Le temps est assez couvert pour que les chasseurs ennemis ne sortent pas. De toutes façons, ne vous détachez pas de la formation et suivez toujours le chef de patrouille. En principe, l'attaque se fera en rase-vagues pour les deux premières formations et en piqué pour la troisième. Maintenant, nous allons observer une minute de silence ; que chacun se tourne vers son pays natal. Puis nous fumerons une cigarette... »

Les kamikaze accomplissent tous ces gestes comme dans un rêve. Ils saluent ceux qui assistent à leur dernier départ et se dirigent vers leurs avions. Oshima, avant de monter, cueille un brin d'herbe et effleure le sol de la main. Désormais, le ciel et la mer seront ses derniers compagnons.

6 heures. Le chef de patrouille Enomoto décolle. Les uns après les autres, les 18 K1 27 armés de leur bombe s'élèvent dans le ciel gris. Le capitaine Oshima prend position dans la formation qui s'éloigne. Deux heures plus tard, on allume les baguettes d'encens devant 18 sabres posés bien sagement sur des lits militaires...



LA GUERRE ENTRE L'EMPEREUR DU SOLEIL LEVANT ET LE TSAR DE TOUTES LES RUSSIES (1904)

Premier volet :
Journal d'un résident français
à Tokyo



OKYO, le 8 février 1904.

Depuis longtemps déjà, on s'attend à ce que la guerre éclate entre la Russie et le Japon⁽²⁾. Le Japon a commandé deux nouveaux cuirassés en Angleterre et vient de faire de gros achats de blé en Amérique. Le peuple japonais veut une guerre avec une puissance européenne afin d'étonner le monde. Sa récente victoire (1895) sur la Chine impériale ne lui suffit plus. Or la Russie s'intéresse de plus en plus au développement économique de la Mandchourie : la construction du chemin de fer transmandchourien qui reliera le transsibérien à Port-Arthur permettra la mise en exploitation des richesses de ce pays. De son côté, le Japon vise à faire de la Corée un protectorat japonais. Comme la Corée et la Mandchourie sont voisines, il est évident que les intérêts des uns et les intérêts des autres sont contradictoires. On s'explique facilement ainsi la lenteur des négociations entre la Russie et le Japon, le silence impénétrable du gouvernement japonais. Les journaux nippons, en revanche, sont pleins de belliqueuses

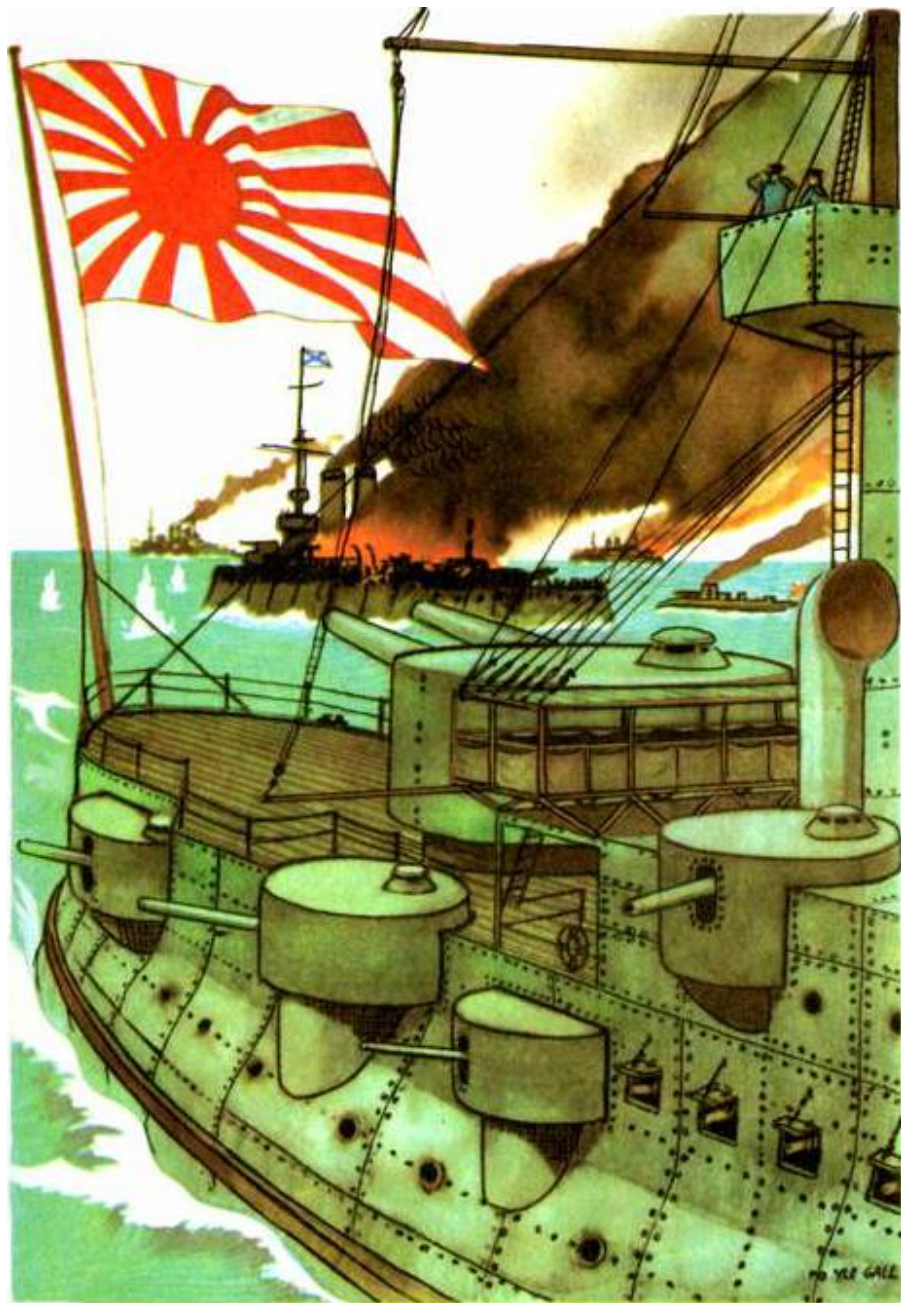
déclarations comme celle-ci :

« Pour prouver au monde qu'il est bien l'Angleterre de l'Orient, le Japon doit remporter une victoire aussi éclatante que celles de Waterloo ou Trafalgar ! » Voilà en effet l'ambition suprême des îles japonaises : être à l'Orient ce que sont les îles britanniques à l'Occident.

Neuf heures du soir. La rupture définitive des négociations russo-japonaises vient d'être annoncée. Je cours dans la rue voir les réactions populaires. Pour apprécier les manifestations publiques à Tokyo, il faut se rappeler ce qu'est la capitale japonaise. C'est un immense village s'étendant à l'infini autour des fossés d'un château démesuré. Village de deux millions d'habitants, qui vivent presque en plein vent. La plupart des maisons en effet, sont basses et ouvertes, comme celles de la campagne. Les chemins, sans pavé ni trottoir, longent les haies vives, les cloisons de bambous, les auvents des boutiques. On rencontre parfois une large route plus animée, où se pressent les maisons de thé, les étalages des libraires et des marchands d'estampes. Car, ne l'oublions pas, on trouve dans une seule de ces rues plus de livres que dans toute l'Espagne ! Les nouvelles politiques circulent sur de petits carrés de papier que des gamins portent de hameau en hameau, au bruit d'une sonnette.

Je vois, devant les boutiques, des réservistes qui viennent faire admirer leurs uniformes. Ils portent dans un baluchon leurs kimonos et semblent un peu ahuris d'être en pantalon à l'occidentale. Les jeunes gens arrivant de la campagne sont surtout mal à l'aise dans leurs godillots militaires. On les complimente, on leur fait des cadeaux, on n'en finit pas de se saluer et d'étouffer de petits rires. Les bazars ont déjà en stock l'estampe de la future victoire navale. Ils vendent aussi des cartes où la Corée a la même teinte que le Japon, comme si elle était déjà conquise. C'est dire que la confiance en la victoire finale est totale.

11 heures du soir. Ça y est, la guerre est commencée. On apprend de source sûre que la flotte japonaise a attaqué des vaisseaux russes à Port-Arthur. Trois cuirassiers russes ont été torpillés.



— La flotte japonaise a attaqué des vaisseaux russes à Port-Arthur.

11 février.

Meiji, l'empereur du Japon a lancé cette nuit une déclaration de guerre à Nicolas II, tsar de Russie. Un peu tardivement, selon notre façon de voir. En effet, le 6 février, la flotte japonaise avait déjà reçu l'ordre de se diriger sur Port-Arthur et d'y attaquer l'escadre russe. Cette attaque-surprise fait la fierté des Japonais mais provoque les protestations unanimes de l'Occident. C'est tout simplement une agression au cours des négociations.

Aujourd'hui, c'est fête nationale. L'empereur Meiji offre un déjeuner diplomatique pour célébrer le jour anniversaire de la fondation de l'Empire du Japon. C'était en 660 avant J.-C. : l'empereur Jimmu, descendant de la déesse du Soleil, montait alors sur le trône. L'empereur actuel, qui règne sous le nom de Meiji, est son 122^e successeur en ligne directe...

12 février.

La Banque du Japon émet un emprunt de guerre de 100 millions de yens. La souscription sera ouverte du 1^{er} au 15 mars. Les fonctionnaires sont invités à laisser à l'État un dixième de leur traitement. Tous veulent contribuer à l'effort de guerre. Au faubourg de Kanda, les barbiers affichent que les militaires seront rasés gratis. Dans les bains publics demi-tarif pour les soldats. Les geishas elles-mêmes répondent à l'appel patriotique. Elles apportent sagement à la banque leurs bijoux et leurs bagues. Des sage-femmes donneront gratuitement des soins aux épouses de soldats partis pour la guerre.

Le marquis Ito, président du Conseil privé et chef réel du gouvernement japonais, a été envoyé aujourd'hui au sanctuaire d'Ise prier solennellement les dieux nationaux. Dans le petit temple en bois où repose le miroir de la Déesse du Soleil, il lira la grande invocation des jours de péril. Ainsi avait-on fait lors de l'invasion des Mongols au XIII^e siècle(3) et au XIX^e siècle lors de l'arrivée des Occidentaux.

13 février.

On cite les beaux mots de l'amiral Togo, le héros de la guerre de Chine, qui vient d'être nommé amiral en chef. En apprenant que des vaisseaux ennemis ont été endommagés au cours d'un engagement, il déclare : « C'est nous qui les réparerons. »

Autre exemple de courage digne de la Rome antique : au moment de partir pour la guerre, un jeune Japonais divorce et déclare à son ex-épouse : « Désormais, je n'ai plus ni femme, ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Je ne veux avoir d'autre pensée que la patrie. D'ailleurs je ne

reviendrai pas vivant. » Sa femme s'est inclinée, sans une plainte.

Les plus humbles ont le patriotisme le plus fervent. Une vieille femme apporte à la guérite du bureau de police deux cent yens, toutes ses économies. Ceux qui n'ont pas d'argent déposent leurs trésors, des matelas, des meubles. Les tireurs de pousse-pousse traîneront gratuitement les militaires... Et le plus beau, c'est l'aisance naturelle avec laquelle les Japonais pratiquent ces vertus spartiates.

15 février.

L'acteur Kawakami, bien connu des Parisiens puisqu'il est venu jouer chez nous, part pour le front avec sa troupe. Comme soldat ? Non, comme artiste. Ils joueront sur place des drames héroïques pour maintenir le moral des soldats. Parmi les patriotes qui fêtaient la décision de Kawakami, s'est glissé un pickpocket qui lui a volé sa montre. Or cette montre était un cadeau du Tsar, rapporté d'une tournée en Russie. On dit que le lendemain, une petite boîte a été déposée chez l'acteur. Le voleur ayant vu le chiffre du Tsar sur la montre la rapportait avec dégoût.

Cependant, les effets de la guerre commencent à être perceptibles en ville. À chaque pas, on croise des voiturettes de déménagement : deux ou trois couvertures, une petite armoire, une lampe, un brasero, tout tient dans un pousse-pousse. La vie japonaise se passe de mobilier. Le mari parti, la famille cherche une maison plus petite.

La gaieté pourtant ne perd pas ses droits. Les maisons de thé retentissent des chants des geishas et des cris des servantes. Un petit bistrot a pendu des affiches amusantes : avec un changement de caractères, au lieu de « Purée de pommes » ont lit « Écrasons le Russe ».

16 février.

On apprend que la nuit du 14, deux torpilleurs japonais sont allés, dans une rafale de neige, jusqu'à l'entrée de Port-Arthur. Ils ont torpillé deux vaisseaux, ont échappé et sont revenus à leur base sains et saufs.

L'empereur Meiji donne le bon exemple à ses sujets. Il dépose à la Banque du Japon sa collection de monnaies et de médailles. D'autre part, comme l'ensemble de la population, il va restreindre son train de vie et quitte Tokyo pour habiter plus modestement à Kyoto. Il ne dirigera pas les armées. Homme d'État dont les qualités éminentes sont la discrétion, le tact et le bon sens, l'empereur Meiji laisse aux militaires le soin de faire la guerre.

20 février.

Le premier drapeau russe est arrivé à Tokyo. L'empereur l'a offert au Musée militaire où il est exposé sous la grande porte. C'est un drapeau blanc avec une Croix de Saint-André bleue. La foule japonaise défile, sage et discrète comme toujours ; chacun lit l'inscription, regarde le drapeau, échange quelques mots de politesse avec son voisin et va flâner dans le parc. Le ciel est plein de cerf-volants multiples. Les marchands vendent leurs friandises : gâteaux roulés, algues de toutes couleurs. Parfois, un homme s'avance vers le temple des soldats morts pour la patrie, s'incline et fait une courte prière.

27 février.

La Société de secours de mon quartier a affiché la proclamation suivante :

1. Cette guerre sera la plus longue que le Japon ait soutenue. Il convient donc de faire toutes les économies possibles.

2. Même si vous apprenez des victoires japonaises, ne vous réjouissez pas. Il n'y aura pas de vraie victoire tant que la guerre ne sera pas finie.

3. Sauf les dépenses de guerre, nous nous priverons de tout.

4. Il convient d'interrompre la construction des maisons et de ne faire aucun frais pour les mariages et les funérailles.

5. Il convient que chacun prenne soin de sa santé pour éviter les épidémies.

2 mars.

C'est le plus beau moment des pruniers. Dans les vergers, se promènent les poètes et les amis de la nature. À la joie des parfums et des fleurs se mêle cette année la joie civique. Les fervents sont plus nombreux et les buvettes se sont louées deux fois plus cher.

Sur les nattes blondes, on voit assis des vieillards et de jeune geishas. Les jeunes hommes sont à la guerre. Ces dames ont renoncé à la coiffure japonaise, trop coûteuse, et portent des chignons à l'européenne.

4 mars.

Tous les théâtres de Tokyo, du plus grand au plus petit, jouent la guerre. Je suis allé dans un théâtre populaire. Accroupis dans notre loge sur des coussins, nous sommes entourés de patriotes, qui mangent

et boivent à grand bruit. Les flacons de saké tiède circulent à la ronde, les baguettes s'agitent dans les boîtes laquées pleines de riz et d'anguilles frites. Les spectateurs manifestent bruyamment leur soutien aux acteurs, à grand renfort de cris, d'interjections et d'applaudissements. Voici une petite scénette. Deux soldats japonais se rencontrent. La chemise de l'un est en mauvais état :

— Pas brillante, ta chemise !

— Toujours assez bonne pour se faire tuer, réplique l'autre.

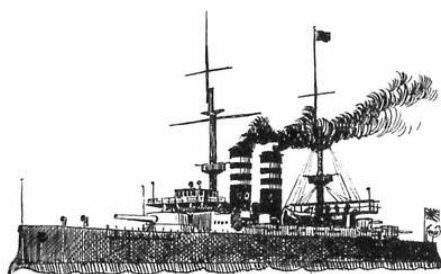
— Crois-tu ça ? Après la bataille, on dépouille les cadavres. Il faut qu'un soldat japonais mort ait du linge propre !

6 mars.

Le 23 février, on a signé le traité qui fait passer la Corée sous protectorat japonais. Voilà une conquête rondement menée. Le marquis Ito, l'âme du Japon, quitte son pays pour la Corée afin d'y remettre de l'ordre.

8 mars.

Voici un mois que j'écris ce journal, un mois dans un pays en guerre. Pourtant, les combats ont lieu si loin de Tokyo et les fleurs du printemps sont si belles que, parfois, on l'oublierait presque. Comment imaginer ce qui se passe sur le front ?



2^e volet :
Récit d'un correspondant
de guerre
à la Deuxième Armée Japonaise
en Mandchourie



ENVOYÉ spécial d'un quotidien de Paris pour suivre la guerre qui se déroule entre Meiji, l'Empereur du Soleil Levant, et Nicolas II, le Tsar de toutes les Russies, me voici bloqué depuis un mois à Tokyo. J'attends l'autorisation du gouvernement japonais de me rendre sur le théâtre des opérations. Celui-ci est fort éloigné. Les armées ennemies ne s'affrontent ni au Japon, ni en Russie, mais en Mandchourie et en Corée, les deux pays que se disputent les adversaires. J'ai donc encore un long trajet à parcourir avant de rejoindre les troupes japonaises débarquées en Mandchourie : traverser le Japon en train, puis le détroit de Corée en bateau, puis la Corée par les moyens locaux, en voiture ou à cheval...

Enfin, le 25 juillet 1904, à quatre heures de l'après-midi, j'ai reçu mon passeport japonais. Aussitôt, je quitte Tokyo par le chemin de fer du Tokaido. Pas de wagon-lit, pas de wagon-restaurant. Dans les voitures, qui sont restées toute la journée au soleil, on trouve 30 degrés de chaleur et des nuées de moustiques. Une heure après le départ, il y a transbordement, car le train ne peut passer chargé sur un pont provisoire. On nous transporte donc en pousse-pousse jusqu'à Oiso. Le chemin passe tantôt entre deux rizières où chantent des milliers de grenouilles, tantôt sous de grands pins, bruissants du chant des cigales, tantôt entre des files de maisons japonaises. On peut y voir les habitants prendre le frais, couchés tous nus sur leurs nattes et profitant d'un de ces courants d'air qui soufflent toujours entre la cloison arrière et la cloison avant de leurs domiciles à claire-voie.

À Oiso, la gare était entourée de buvettes en plein vent. Il y avait

des raboteurs de glace, des vendeurs de haricots sucrés, des gâteaux secs, un conteur populaire. Il y avait aussi un agent de police qui ne me quittait pas, fasciné par mon appareil photographique, et finit par me demander mon passeport pour le vérifier. Enfin, à 11 heures et demie, le train, passé par sections sur le pont provisoire, nous reprenait, et bientôt je dormais, allongé sur la banquette.

Le lendemain, réveil à Shizuoka. Tous les voyageurs se précipitèrent vers un lavabo avec leur brosse à dents. Quelques-uns se lavèrent les pieds. Des marchands passaient sur le quai, offrant de grosses pêches rouges, des pommes, des petites théières remplies de thé chaud et des petites boîtes de bois blanc remplies de riz. On ne risque pas de manquer de nourriture ni de boisson.

Le train s'était mis à rouler, passant tantôt tout près de la mer, tantôt au milieu de montagnes couvertes de pins rouges et jaunes. Malgré les circonstances tragiques qui sont à l'origine de mon voyage, je ne pouvais me retenir d'admirer la beauté et la diversité des paysages. De temps en temps, un bois de pins sombres encadrait des séries d'escaliers aux paliers chargés de lanternes de pierre et de portiques en bois rouges. Ce sont les degrés qui mènent à des sanctuaires. Au bas des pentes, les troncs souples des bambous verts balançaient leurs feuillages légers. Dans les enfoncements des vallons, l'alignement des petits balais verts des rizières se prolongeaient jusqu'aux rails.

De Kobé à Shimonoseki, le pays est très pittoresque. Les villages s'entourent de haies vertes et de bouquets de grands arbres ; les fermes isolées se cachent derrière des frondaisons charmantes. À chaque instant, des vergers à l'européenne alignent leurs espaliers ; au fond, entre des haies de hauts bambous descendent des rivières à l'allure bretonne ; et quand on longe la mer, le voyageur découvre l'admirable perspective des îles de la mer Intérieure, coiffées de pins noirs où les rayons du soleil couchant font ruisseler une pluie de diamants.

Après un voyage mouvementé à travers la Corée avec les troupes japonaises, je suis arrivé enfin devant Liaoyang en Mandchourie. C'est une petite ville où se trouve un poste garnison russe commandé par le célèbre général Kouropatkine. Les Japonais en faisaient le siège depuis quelque temps et s'apprêtaient à lancer une offensive.

Le 30 août 1904, à huit heures du matin, les Japonais ont occupé le flanc ouest d'une colline au sud de Liaoyang. Leurs costumes kaki se confondent avec le terrain. Ils ont au moins cinq régiments d'infanterie, tapis dans les creux du terrain. L'état-major est installé sur un éperon rocheux d'où l'on domine la plaine.

Le feu est engagé sur tout le front. Nous le voyons dans la plaine et nous entendons son roulement continu. Nous, correspondants de

guerre occidentaux, nous allons voir pour la première fois comment les Japonais se comportent dans une bataille. Au-delà de la rivière, nous rejoignons dans le sorgho un bataillon japonais en file indienne. Les soldats nous font place au milieu d'eux avec toute la politesse nipponne. Nos chevaux glissent à chaque pas sur la glaise ou l'herbe humide. Bientôt, les coups secs se multiplient : le claquement des balles sur les épis de sorgho donne l'illusion d'une marche en temps de grêle. L'air est saturé de poudre, mais personne n'est touché. Les chevaux se démènent furieusement, affolés par le bruit, heurtent et foulent les soldats qui gentiment nous disent « gomen nasai » (Pardon !) et essaient de les calmer.

Il est dix heures du matin, le vent apporte du nord le fracas d'une fusillade enragée. Deux gros nuages blancs constellés d'éclairs marquent les positions des armées. Les Japonais occupent maintenant les trois quarts de la plaine. Leur première chaîne de tirailleurs avance régulièrement. Je surveille une brigade qui marche dans un creux pour éviter la fusillade. Les hommes de pointe arrivent en haut d'une crête et roulent foudroyés. Aussitôt, on devine l'ordre « Halte, ventre à terre ». Toute la brigade se jette sur le sol. Puis elle reprend sa marche. Un officier se lève, brandit son sabre et entraîne ses soldats. En haut de la pente, une nouvelle fusillade le fauche, lui et les hommes qui l'avaient suivi. Le reste de la colonne dut rester, m'a-t-on dit, sans pouvoir avancer ni reculer. Il faut dire que les Russes sont tenaces et ne manquent pas de munitions.

Pendant tout l'après-midi, le duel d'artillerie continue sans grands résultats apparents. À six heures, la pluie tombe, et mes camarades et moi rentrons au campement par un chemin transformé en torrent. Un immense parc d'artillerie est entassé dans le village au milieu d'un grouillement fantastique de soldats de toutes armes. On nous loge à douze dans une aile d'auberge où l'on aurait été bien à deux.

Le lendemain 31 août, à la première lueur de l'aurore, les Japonais tentent un assaut. Mais l'ennemi est sur ses gardes et les repousse. Sur Liaoyang s'élève une fumée noire et épaisse. C'est le général Kouropatkine, commandant de l'armée russe de Liaoyang, qui a mis le feu à ses magasins. Sans doute, n'a-t-il pas l'intention de livrer dans cette plaine une bataille à mort. Il prépare sa retraite sur Moukden.

Cependant, la bataille continue à faire rage. Toute l'infanterie japonaise s'est déplacée sur la gauche, le long du talus du chemin de fer transmandchourien. Les batteries, masquées par des arbres, tirent sans arrêt. Une nuée de flocons blancs, de plus en plus dense, plane au-dessus des opérations. L'on voit luire les pommes d'étain d'une pagode. Deux canons japonais arrivent à la rescousse, mais ils sont aussitôt repérés par l'artillerie russe, car les Japonais ne peuvent masquer le jet de feu de leurs pièces.

Je fais une pointe du côté des batteries, installées dans un petit village. Elles tirent à obus percutant sur la petite pagode et la redoute de Koumenko, point fort de la défense russe. L'attaque s'étend d'un bout à l'autre de l'horizon. Du trou où j'ai dû me blottir, je vois des artilleurs assis sous une casemate de poutre et de terre, attendant leur tour de relève, la cigarette aux lèvres et bavardant. Ils ont l'air aussi insouciant que s'ils faisaient causerie dans un bistrot de leur pays. Les coups russes, il est vrai, éclatent presque tous à quarante mètres en l'air. Néanmoins, il arrive qu'ils visent bien. Justement, un obus éclate tout près des canons. Un officier et quatre hommes roulent, déchiquetés. Avant que la fumée ne se soit dissipée, sans une seule hésitation un officier et quatre hommes sortent du gourbi et prennent le service du canon. En même temps, deux corvées de quatre hommes transportent les cinq morts dans un fossé voisin, recueillent leurs fiches individuelles, vident leurs poches et rabattent de la terre sur eux.

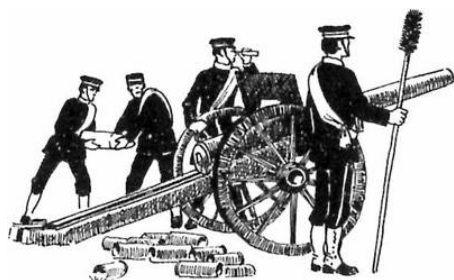
L'infanterie japonaise continue à se masser derrière la redoute de Koumenko, bâtie en haut d'une crête. La grosse artillerie se met en place. À dix heures, le premier obus soulève un panache de terre sur Koumenko. Puis, pendant une heure, les deux canons, hors de portée de riposte et soutenus par la petite artillerie, bombardent la redoute. À midi, on aperçoit à peine la redoute parmi les jaillissements de terre et les flocons d'obus. Je compte jusqu'à vingt projectiles en dix secondes. Au même moment, je vois une file de soldats sortir de la tranchée et monter en courant la grande crête. Sur le versant opposé une autre brigade monte rapidement vers le sommet. Soudain un drapeau se hisse et claque au vent : il porte le disque rouge du Soleil Levant. La redoute de Koumenko est prise, la ligne de défense russe est coupée en deux.

Cependant, la bataille se traîne jusqu'à cinq heures, avec des bombardements et des assauts le plus souvent repoussés. Bien qu'elle commence à faiblir, la défense russe reste meurtrière. Quant aux Japonais, sentant la victoire approcher, ils redoublent d'ardeur. Mais le jour diminue, les gouttes de pluie sont devenues torrents et une averse diluvienne s'abat sur le champ de bataille.

Je retourne au village pour contempler du toit d'une maison la fin de l'affrontement. Le bruit de l'orage couvre celui des armées. Pourtant, 230 canons japonais et 150 canons russes tirent sans arrêt. Éclairs et langues de feu des canons se répondent d'un bout à l'autre de l'horizon. Jusqu'à dix heures du soir, le fracas des éléments se mêle au concert de hurlements des gueules d'acier vomissant la mort, au hasard, dans la nuit.

Des deux côtés, la journée a été rude, mais la prise de Koumenko a marqué le recul des Russes. Le général Kouropatkine devra

abandonner bientôt la défense de Liaoyang et battre en retraite sur Moukden. Sans doute est-ce au pied de cette ville que se livrera la bataille définitive de cette guerre...



3^e volet :
Rapport d'un officier d'état-major
de la Deuxième Armée japonaise
sur la mort héroïque
du commandant Tachibana
à la bataille de Liaoyang



e

e

Le Premier bataillon du 34^e de ligne de la III^e division de la Deuxième Armée commença l'attaque de Liaoyang le 30 août. Le gros des troupes russes était massé dans une forteresse à 8 km au sud-ouest de Liaoyang. Autour de cette forteresse, il y avait plusieurs redoutes protégées par des lignes de fer barbelé, des tranchées et des trous-de-loup. L'ennemi était très obstiné. Bien que nos troupes se soient approchées très près de ses lignes de défense, ce jour-là, nous ne pûmes réussir à les déloger.

Le 31 août, notre corps ouvrit le feu. À l'aurore, le 34^e régiment mit son Premier Bataillon en première ligne. Dès le début des opérations, le commandant Tachibana, qui commandait ce Premier Bataillon, fit preuve d'une vaillance remarquable. Debout en avant de notre ligne, il encourageait les soldats par son exemple, détruisait les fils de fer et montait hardiment à l'assaut. Il réussit ainsi à grimper jusqu'à mi-hauteur de la colline et à s'emparer des retranchements formant la première ligne ennemie.

Galvanisés par son ardeur, les soldats s'approchèrent du fort de Koumenko, situé sur la crête et qui formait la deuxième ligne de l'ennemi. Ils croisèrent leurs baïonnettes avec celles des Russes. Puis, dans un élan irrésistible, ils prirent d'assaut la redoute, y hissèrent le drapeau national et crièrent « Banzai » (Vive l'Empereur !) Il était midi. Dans cet affrontement, le commandant Tachibana sabra plusieurs soldats ennemis de son propre sabre.

La redoute de Koumenko étant un point stratégique d'importance,

l'ennemi fit aussitôt une contre-attaque. Tous les canons russes furent pointés contre cette position et une écrasante force d'infanterie fondit sur nous. Balles et obus tombaient comme grêle. Sans abri, massés sur un étroit passage, nos soldats tombaient, et leurs corps s'entassaient les uns sur les autres. Durant l'action, le commandant Tachibana reçut cinq blessures. Une balle frappa la garde de son sabre et lui traversa le bras droit. Bien que mis ainsi hors de combat, il continua à diriger ses hommes sans faillir. Mais un morceau d'obus le frappa à la fesse et il tomba.

Apercevant le commandant à terre, le caporal Uchida l'emporta et le plaça dans un fossé pour lui donner les premiers soins. Mais voyant ses camarades graduellement repoussés, le caporal reprit son fusil, sortit du fossé et combattit en brave. L'attaque russe fut contenue un moment, puis repoussée. Le caporal Uchida tira alors le commandant du fossé. Pendant qu'ils descendaient la colline, une même balle frappa Tachibana à la poitrine et traversa la main gauche du caporal. Ils tombèrent tous les deux côte à côte, évanouis de douleur.

Quelque temps plus tard, quand le caporal rouvrit les yeux, la forteresse sur la crête de la colline, la redoute de Koumenko était définitivement aux mains des nôtres. Il était quatre heures. Les balles pleuvaient sur les deux blessés. Rampant et marchant à quatre pattes, ils réussirent à atteindre un creux de terrain. Le caporal y coucha le commandant, lui fit un rempart de son corps et guetta une nouvelle éclaircie pour s'échapper. Mais à 6 heures du soir, le commandant Tachibana sombra dans un long évanouissement. Après le coucher du soleil, alertant deux ou trois camarades, le caporal put se faire aider et transporta sous la pluie battante le commandant agonisant jusqu'à l'état-major de la brigade.

Le commandant Tachibana avait reçu sept blessures en tout : à l'abdomen, à la cuisse, à la poitrine et à la fesse. L'une était une blessure d'obus. Malgré ces mortelles atteintes, le commandant avait repris connaissance. Il demanda anxieusement au caporal si la crête de Koumenko était toujours aux mains des Japonais, ainsi que des nouvelles du colonel de son régiment et des hommes de son bataillon.

Il se trouve que le 31 août est justement l'anniversaire du Prince Impérial, dont Tachibana a été chambellan. Peu avant sa mort, le blessé parla à plusieurs reprises du grand honneur qu'il ressentait de mourir héroïquement ce jour-là, comme pour manifester plus clairement la sincérité de son dévouement.

Le commandant était un homme de cœur, droit, apprécié de ses supérieurs, aimé de ses inférieurs comme un second père. Juste, intègre, intrépide, il vécut et mourut en parfait samouraï. En apprenant sa mort, les hommes de son bataillon éclatèrent en sanglots.

Moi, capitaine Sato, qui suis un ami indigne de Tachibana, je me

permets de transmettre à Son Altesse Impériale, à l'occasion de son anniversaire, les félicitations posthumes du commandant Tachibana ainsi que ses dernières paroles. Puisse Son Altesse recevoir sans déplaisir cette description de la mort héroïque d'un de ses fidèles lieutenants.

Ces modestes feuilles seront présentés au Prince par le colonel Tauchi, officier d'ordonnance de Son Altesse. »

Capitaine SATO
Officier d'état-major à la Deuxième Armée.



Un daimyo envoie son fils au Lycée du Nouveau Japon (1868)



LE 18 avril 1887, Asama Saburo fêtait avec ses quinze ans son entrée officielle dans la vie adulte. Selon l'ancien code traditionnel, il avait atteint la majorité et avait dorénavant le droit de porter une coiffure et une épée. Son père, l'ex-daimyo de Matsumoto, lui conféra le titre de samouraï en l'adoubant personnellement avec son sabre. La cérémonie se déroula solennellement dans le salon du vieux château à moitié démantelé. En dehors de l'ex-seigneur Asama et de son fils, l'assistance se composait uniquement de la sœur aînée de 17 ans, appelée Sayoko, de la vieille nourrice et de la domesticité. Saburo partagea avec son père sa première coupe de saké et jura d'observer les règles de l'honneur du code des samouraïs. Dans ce coin retiré du Japon, seul le vieux daimyo était en mesure de comprendre l'insolite de cette situation. Ses deux enfants n'avaient jamais connu que ce vieux castel en ruine et le train de vie de leur demeure. Nulle nouvelle de l'extérieur ne leur parvenait, ils n'avaient ni famille ni amis étrangers. De la vie et du Japon, ils ne savaient que les rares observations échappées par hasard à leur père. Cependant, depuis quelque temps, Sayoko et Saburo commençaient à se poser des questions. Ayant surpris des conversations étranges parmi les domestiques, ils se mirent à soupçonner qu'il existait autre chose dans le monde que ce qu'ils en connaissaient. D'après les dires des serveurs, leur père apparaissait à la fois comme un héros et comme une sorte de fou. Les deux enfants se demandaient, au cours de leurs conversations intimes, ce qui pouvait bien se cacher derrière le visage sévère et impassible du vieux daimyo. Quelle vie avait été la sienne ? Et quelle serait la leur ?

Dans le château sombre et sans décoration, la vie était monotone. Seul le rez-de-chaussée était aménagé, les parties hautes étant laissées

à l'abandon. On suivait scrupuleusement le rythme des saisons. À chaque printemps et automne, on changeait de vêtement, de nourriture et d'horaire pour se conformer au lever du soleil. Mais les occupations des deux jeunes enfants ne variaient guère. Saburo étudiait dans les livres anciens les théories traditionnelles et le respect de la piété filiale. Il s'exerçait à la calligraphie pour laquelle il montrait des dons particuliers, s'amusait à dessiner des fleurs et des oiseaux ; il s'exerçait avec un valet d'armes au maniement du sabre. Il ne montait pas à cheval, car son père était trop pauvre pour posséder une écurie et ne désirait pas qu'il s'éloignât de leur demeure. Sayoko, elle, apprenait avec sa nourrice les arts féminins : elle cousait elle-même ses vêtements et les kimonos de son frère ; elle savait servir le thé avec toute la perfection souhaitée ; elle arrangeait les bouquets de fleurs et lisait beaucoup de romans. En fait, les seules distractions du frère et de la sœur étaient d'aménager le petit jardin japonais qu'ils avaient construit ensemble et de se promener dans les environs. Dans leur petit jardin, les sentiers parsemés de cailloux de couleurs vives serpentaient parmi les bouquets d'azalées ; de jeunes bambous bruisaient au bord de la cascade, où les pierres étaient recouvertes d'une mousse épaisse. Saburo avait ingénieusement capté une source voisine et la cascade chantait gaiement, mêlant sa voix à celles des enfants dont c'était la retraite préférée. En été, ils allaient se promener dans les montagnes environnantes, ramassant les herbes et les fleurs rares. Saburo était très curieux de la vie de la nature et s'intéressait passionnément aux animaux et aux plantes.

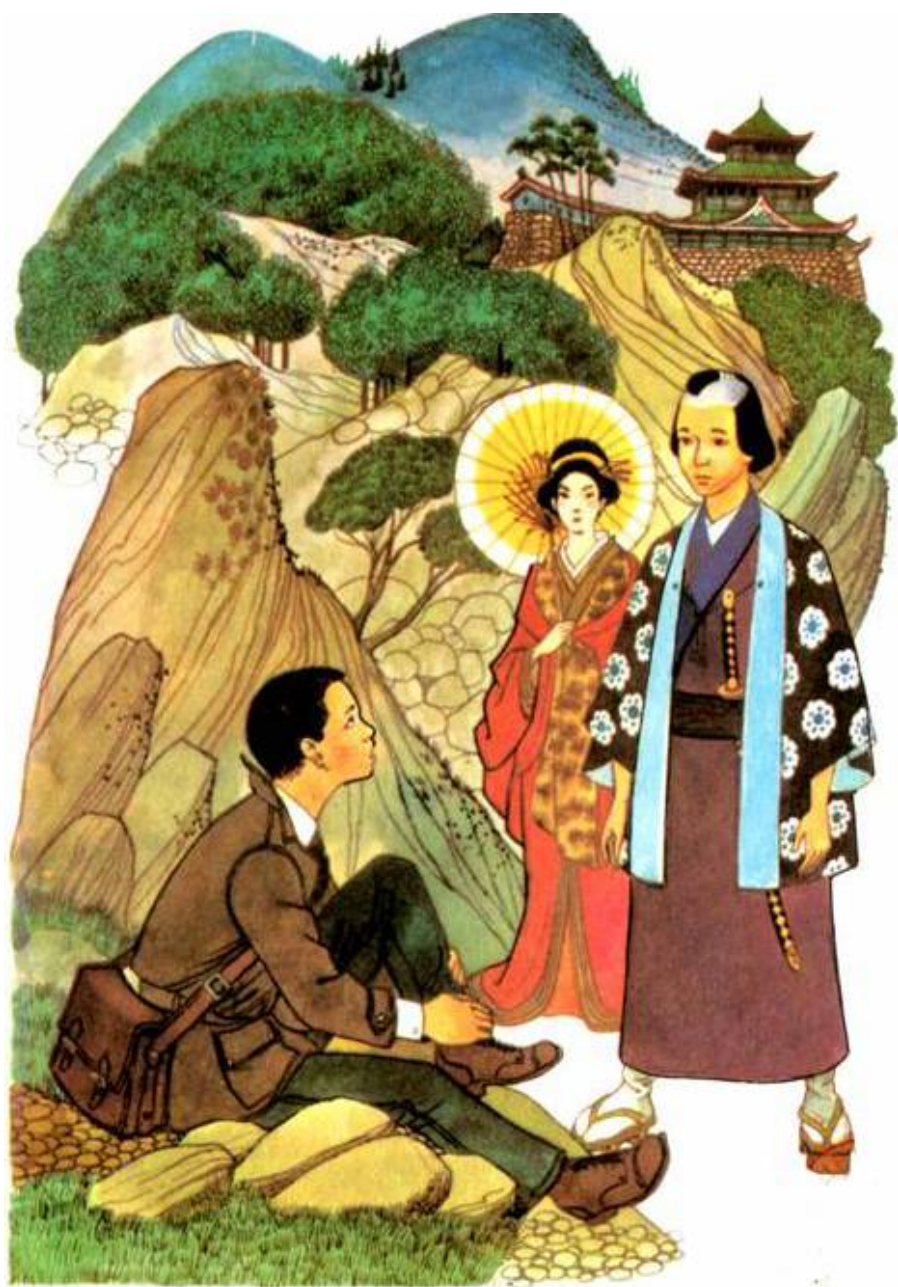
Au cours d'une de ces longues promenades, ils entendirent des gémissements et des appels au secours. Ils se précipitèrent vers l'endroit d'où parvenait le bruit et découvrirent un garçon de leur âge, écroulé au pied d'un rocher, et qui sanglotait.

— Qu'avez-vous donc ? Que vous est-il arrivé ? s'exclama d'une voix angoissée Saburo.

— Je suis tombé et j'ai très mal à la cheville, gémit l'autre.

— Pouvez-vous vous lever ? Si nous vous aidons ?

— Il faudra que j'essaie. Attendez ! doucement, s'il vous plaît. J'ai si mal !



— Je suis tombé et j'ai très mal à la cheville, gémit l'autre.

Saburo et Sayoko soulevèrent le jeune homme avec mille précautions. Celui-ci parvint à se tenir sur sa jambe valide, s'appuyant d'un côté sur un bâton que Saburo lui avait coupé et de l'autre à son bras. Il se mit à avancer en sautillant, se mordant les lèvres de temps en temps pour ne pas laisser échapper de cris de douleur.

— Heureusement, dit Saburo d'une voix pleine d'encouragement, notre château n'est pas loin. Vous pourrez vous y reposer tranquillement et nous préviendrons votre famille. Vous voyez, là-bas, le château au milieu de la colline ? C'est là que nous habitons.

— Dans le vieux château de Matsumoto ? Comment serait-ce possible ! J'ai toujours entendu dire qu'il n'était habité que par des revenants !

— Des revenants ! Quelle histoire ! À moins que nous ne soyons des revenants, ma sœur et moi ! se mit à rire Saburo.

Mais l'autre garçon n'en fut pas rassuré pour autant. Il regardait en coulisse les deux enfants qui l'avait ramassé dans ce lieu désert et n'était pas vraiment convaincu de ne pas avoir affaire à des fantômes. Leur façon fleurie de s'exprimer, leur habillement à l'ancienne mode, tout portait à le persuader qu'il ne s'agissait pas d'enfants de son âge. Mais il n'avait rien d'autre à faire que de les suivre ou de rester seul dans la montagne à mourir de froid, de soif et de douleur.

— Quel est votre honorable nom ? lui demanda Saburo.

— Je m'appelle Yamamoto Naosuke, fils de Yamamoto Iisuke, ministre de la Marine, répliqua fièrement le garçon. Et vous-même ?

— Je suis Asama Saburo, fils de Asama Tadakuni. Voici ma sœur Sayoko. Et où se trouve votre honorable demeure, et comment se fait-il que je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer dans notre région ?

— Nous habitons Tokyo.

— Tokyo ? Je n'ai jamais entendu parler de cet endroit.

— Comment ! Mais c'est la capitale du Japon ! Là où réside l'empereur, la plus grande ville de notre pays !

— Excusez-moi, je croyais que cette ville s'appelait Edo.

— Mais non, voyons. Edo, c'est l'ancien nom de Tokyo, celui d'avant la Restauration de 1868. Depuis vingt ans maintenant, on ne l'appelle plus que Tokyo, la capitale du Nouveau Japon.

— Est-ce très beau ?

— Très beau ? Je ne sais pas. Mais il y a beaucoup de monde et beaucoup de choses de l'étranger.

— J'aimerais bien la voir. Mais c'est très loin, et jamais mon père ne me laissera partir, ajouta Saburo d'un air triste.

— C'est dommage, car j'aurais pu vous faire visiter.

Yamamoto Naosuke clopinait toujours et gémissait de temps en temps. Enfin, ils arrivèrent à la poterne du château. De l'extérieur, la vieille bâtisse avait l'air livrée aux chauves-souris, aux corneilles et aux fantômes. Il fallait s'en approcher de très près pour y déceler des signes de vie humaine. Quelques fumées légères s'échappaient deci, delà ; les dalles de pierre étaient bien balayées, les fenêtres étaient en papier propre. Essayant de dissimuler son étonnement, le jeune Yamamoto suivait ses nouvelles connaissances. Il gardait pourtant une appréhension que leur amabilité et leur gentillesse n'arrivaient pas à dissiper. Il lui semblait rêver ou voir s'animer un de ces livres d'histoires anciennes du Japon féodal. À Tokyo, il n'avait jamais rien imaginé de semblable.

Quand il fut confortablement installé sur les coussins posés à même la natte, la vieille nourrice vint soigner sa jambe malade avec un onguent de sa fabrication. Il se laissa faire stoïquement et subit le vigoureux massage sans pousser une plainte. Cependant Saburo et Sayoko s'étonnaient à loisir de son accoutrement. Le jeune citoyen ne portait pas le kimono et la veste traditionnels. Des pieds à la tête, il était vêtu d'une façon qu'ils n'avaient jamais vue.

— Mais c'est le vêtement tout à fait courant des barbares occidentaux, lui expliqua Naosuke. Maintenant, de nombreuses personnes à Tokyo s'habillent ainsi. C'est très pratique. Même l'empereur Meiji apparaît parfois ainsi vêtu.

— Mais ces pantalons étroits ne vous gênent-ils pas dans vos mouvements ?

— Au début, un peu, je l'avoue. Mais on s'y habitue. Évidemment, pour s'asseoir à genoux sur les coussins, ce n'est pas très commode. Cela convient mieux pour s'asseoir sur les chaises et les fauteuils.

— Qu'appellez-vous chaise et fauteuil ?

— C'est difficile à expliquer quand on n'en a jamais vu ! Les Occidentaux ne s'assoient jamais par terre, mais à moitié en l'air. Si vous voulez, je peux vous faire un dessin.

— Volontiers ! s'écria Saburo, avide de s'instruire de toutes ces choses nouvelles.

Naosuke lui dessina alors un salon à l'occidentale. Très fier, il ajouta :

— Dans notre maison de Tokyo, il y a une pièce comme cela. J'aimerais bien vous la montrer. Ma mère y reçoit ses amies le mercredi.

Les chaussures fermées que Naosuke avait retirées pour monter sur les nattes étonnèrent tout le monde. Les uns après les autres, les domestiques vinrent subrepticement admirer les « getas des barbares ».

— Comment faites-vous pour porter des chaussures qui emprisonnent ainsi le pied ? Cela doit faire terriblement mal. Pas étonnant que vous vous soyez foulé la cheville avec cela !

— Bien sûr, vous n'avez jamais porté que les getas japonaises ! À la campagne, elles ont leur intérêt. Mais en ville, avec les pantalons et le chapeau, on ne peut plus les porter. Voulez-vous les essayer ?

— Oh non, merci. Vous êtes bien gentil, répliqua vivement Saburo, qui considérait ces chaussures étranges comme un instrument de torture.

De son côté, Naosuke s'étonnait dans son for intérieur de tout ce qu'il voyait au château de Matsumoto. Le frère et la sœur portaient des kimonos à motifs anciens ; la ceinture de soie de Sayoko était visiblement un héritage de sa grand-mère. Mais c'étaient surtout leurs coiffures qui étaient démodées. Sayoko portait un haut chignon très compliqué orné d'épingles de prix comme en portaient jadis les jeunes filles ; et Saburo était coiffé comme un guerrier : le devant du crâne rasé, la queue des cheveux de derrière ramenée en avant. Naosuke se demandait comment ils acceptaient de se coiffer d'une telle manière alors que sa coupe de cheveux à l'occidentale était si réussie !

— Mais, s'exclama soudain Saburo, vous ne nous avez même pas expliqué ce que vous faisiez ainsi tout seul dans la montagne ? Sayoko, s'il te plaît, apporte-nous du thé.

Sayoko disparut gracieusement en glissant sur les nattes et revint peu après en portant un petit plateau. Elle plaça devant chacun des garçons une tasse de thé et une petite confiserie dans une jolie assiette. Puis elle s'assit à l'écart sur ses genoux. Sans se mêler à la conversation des hommes, elle observait de tous ses yeux et de toutes ses oreilles le jeune inconnu qui semblait venir d'un autre monde et parlait pourtant la même langue qu'eux.

— Voilà, je vais vous expliquer. À Tokyo, j'ai l'honneur d'être un élève du Lycée du Nouveau Japon. C'est une institution moderne sous le patronage de l'empereur Meiji. On y enseigne les sciences des barbares occidentaux. Plusieurs de nos maîtres sont étrangers. Que de choses extraordinaires les étrangers n'ont-ils pas inventées ! Vous ne pouvez même pas vous en faire une idée. Savez-vous qu'une fois j'ai pu entendre la voix de quelqu'un que je ne voyais pas et qui était à des kilomètres de moi ?

— Incroyable !

— Mais c'est vrai, puisque je l'ai entendu moi-même. Cela fait une drôle d'impression, vous pouvez me croire. Dans notre école, donc, nous avons des cours de géologie, c'est-à-dire des sciences de la terre. J'ai promis à mon professeur de lui rapporter des pierres de cette région. Voilà pourquoi j'étais parti seul dans la montagne. Malheureusement, j'ai glissé, peut-être à cause de ces chaussures

étrangères, et je me suis fait mal. Que serais-je devenu sans vous, je me le demande !

— Des pierres ! Quelle drôle d'idée ! Moi, je fais collection de plantes et d'herbes rares. Si cela vous intéresse, je pourrais vous les montrer. Comme je vous envie d'apprendre tant de choses extraordinaires !

— Mais il faut que tous les Japonais apprennent comme moi. Ainsi nous deviendrons un pays puissant et riche comme les barbares occidentaux. C'est ce que dit toujours mon père. Il s'occupe de la Marine et m'a fait visiter un jour un bateau de guerre étranger dans le port de Tokyo. Quelle masse imposante ! Ils ont des canons qui tirent très loin et détruiraient votre château en dix minutes ! Ces bateaux marchent sans voiles et sans vent. On les appelle « bateaux à vapeur ».

— Bateaux à vapeur ! Est-ce la vapeur qui les fait avancer ?

— Je crois que oui. Mais je ne sais pas très bien encore comment car je n'ai pas encore assez appris. Je veux apprendre toutes ces choses et entrer à l'École de la Marine, comme mon père. Pour le Japon, la marine est essentielle, puisque nous sommes des îles. Je sais qu'avec la vapeur, les vaisseaux marchent bien plus vite qu'avec le vent et quel que soit le temps. Déjà, un navire construit par les Anglais pour notre pays et conduit par un capitaine japonais a fait le tour du monde. N'est-ce pas formidable ?

— Le tour du monde ! Comment peut-on faire le tour du monde ?

— Ah ! ah ! ah ! Je comprends. Peut-être ne savez-vous pas que la terre que nous habitons est ronde, comme une boule. Si on part vers l'ouest et que l'on continue d'avancer toujours, on revient à son point de départ !

— Que de choses extraordinaires vous avez apprises ! Et moi qui ne sais rien faire d'autre qu'écrire et réciter les livres anciens. Si seulement je pouvais aller dans une école ! soupira avec désespoir Saburo.

— Pourquoi ne demanderiez-vous pas à votre père ? Puisqu'il est un ancien daimyo, vous devriez pouvoir entrer facilement dans une école moderne.

— Jamais mon père ne le voudra. Il ne veut pas qu'on lui parle des étrangers et désire que nous restions Japonais. Jusqu'à aujourd'hui, j'ignorais toutes ces merveilles dont vous venez de me parler, les bateaux à vapeur, les écoles, etc.

— Si vraiment vous en avez le désir, il ne faut pas hésiter. Le Japon a besoin de jeunes gens comme vous, avides de savoir et prêts à travailler. Ici, votre vie est inutile. Parlez à votre père. Insistez. De mon côté, je suis sûr que mes parents pourraient vous aider à Tokyo et que vous pourriez venir avec moi au Lycée du Nouveau Japon.

— C'est décidé. Dès ce soir, je parlerai à mon père. Merci de votre

encouragement.

Le soir, en effet, Saburo sollicitait du seigneur Asama un entretien. Il fut reçu avec solennité. Son père avait pris place en grande tenue de daimyo sur un large coussin, les deux sabres au côté. Il avait revêtu pour l'occasion une veste de soie ornée des armoiries de sa maison que son fils n'avait jamais vue. Saburo salua respectueusement, le front contre la natte, puis releva le buste. À voir l'air sérieux et ému du vieux daimyo, il sut que cette conversation aurait autant d'importance pour son père que pour lui.

— Mon fils, commença le seigneur Asama, vous avez désiré me voir et me parler. Je vous écoute.

— Vos bontés pour moi me remplissent de reconnaissance et mon souhait le plus ardent est d'être un fils pieux et méritant. J'ai toujours respecté les nobles principes que vous nous avez inculqués depuis notre enfance en espérant me montrer digne de vous. Aujourd'hui, j'ai une prière à vous présenter. Je désirerais, du plus profond de mon cœur, et si cela ne vous déplaît pas trop, me mettre à l'étude des sciences occidentales.

— Malheureux que je suis ! s'exclama d'un air désabusé le seigneur Asama. Mon fils, mon fils unique, que j'ai pris tant de peine à élever selon les règles de notre fier Japon, mon fils trahit mon espoir et veut se mettre à l'école des barbares, intriguants et envahisseurs ! Comment donc t'est venue cette idée ?

— Mon père, écoutez-moi sans vous fâcher. Vous savez que j'ai toujours aimé l'étude et l'observation. Vous connaissez mon herbier, mes croquis d'oiseaux et d'animaux. J'ai besoin et envie d'apprendre. Or, un hasard m'a fait connaître qu'il existe des écoles où l'on enseigne les merveilles des sciences occidentales : les bateaux qui marchent sans le vent, la voix qui se transmet au loin... Si ces choses existent réellement, comment pourrait-on continuer à vivre en les ignorant ? Père, vous-même, vous devez savoir bien des choses que vous n'avez pas encore voulu nous dire.

— Mon fils, je vois que ta résolution est ferme. Je connais ton caractère et je crains que tu ne passes outre mon autorisation si je m'oppose à tes projets. Tu as atteint l'âge d'homme maintenant, et tu dois prendre tes décisions tout seul. À partir d'aujourd'hui, je cesse d'être ton père à l'autorité suprême pour n'être plus que ton conseiller. Mais avant de te laisser t'engager dans une voie que je réprouve, je vais t'expliquer quelle a été ma vie passée et quel fut mon idéal.

— Père, pardonnez-moi. Jamais je ne me permettrais de porter le moindre jugement sur votre conduite passée ou présente.

— Oui, je sais. Tu es un fils reconnaissant et je n'ai qu'à me louer de toi. Ce n'est pas toi que je réprouve, mais notre époque pervertie et dégénérée qui provoquera la ruine de notre pays. Écoute-moi bien.

» Mon existence n'a pas toujours été celle d'un reclus, pauvre et isolé. Il y a vingt-cinq ans, en 1860, j'étais le seigneur Asama de Matsumoto, dont on parlait avec respect et admiration. J'étais jeune et, comme toi, avide de savoir nouveau. Notre pays était alors en pleine effervescence. Les puissances étrangères, Américains en tête, avaient exigé par les armes que le Japon ouvre des ports au commerce international. Le gouvernement impérial de Kyoto et le gouvernement militaire d'Edo avaient chacun leur politique et le pays était profondément divisé. Il y avait le parti dont le slogan était « chasser les barbares » et celui dont le slogan était « ouvrir le pays ». Les premiers voulaient à tout prix maintenir l'isolement du Japon, interdire toute relation avec l'étranger et, au besoin, résister par la guerre à toute menace. Les seconds voulaient au contraire ouvrir les ports au commerce, les institutions et les écoles à l'influence occidentale. Ils disaient que le Japon ne pourrait vaincre les étrangers qu'en adoptant leurs méthodes et qu'il fallait avant tout se mettre à leur école.

» Dans notre île de Kiushu, le plus grand des fiefs, celui de Satsuma, était un fervent adepte de la nouveauté et du modernisme. À Kagoshima, sa capitale, on avait créé une école militaire avec des instructeurs étrangers, on construisait des bateaux à vapeur et on enseignait la médecine, les langues et les sciences de l'Occident. Le promoteur de ce vaste mouvement était conseiller du daimyo et s'appelait Saigo Takamori. C'est l'homme le plus brave et le plus doué que j'aie jamais rencontré. Tu peux être fier de ce que ton père ait eu pour ami un tel homme ! Saigo Takamori sut me convaincre de participer à son action et je mis à sa disposition les humbles ressources de mon domaine et de mes vassaux. Moi-même, je me rendis plusieurs fois en sa compagnie à Kyoto, pour discuter avec le parti de l'empereur, et à Edo, pour y voir le shogoun Tokugawa. C'était une époque confuse et sans pitié. Méfie-toi, mon fils, de la politique et de ses revers ! Les puissants d'un jour meurent le lendemain, celui qu'on méprisait hier est aujourd'hui votre maître !

» J'étais à Kyoto avec Saigo et le daimyo de Satsuma lors de l'incident de l'auberge Teradaya, dont tu entendras sûrement parler. Les « chasseurs de barbares » étaient alors très actifs. Les rônins (ou samourais) sans maître n'hésitaient devant aucun moyen pour manifester leurs opinions. Ils tuèrent des marins étrangers dans la rue, incendièrent la légation d'Angleterre. Leurs agissements inconsidérés empêchaient toute relation positive avec les nations étrangères, qui menaçaient d'attaquer notre pays. Or, leur puissance militaire était incomparablement supérieure à la nôtre et c'eût été folie que de faire la guerre ! Un jour, nous apprîmes que les chefs du parti xénophobe « chasseur de barbares » devaient se réunir en grand secret dans une

auberge de campagne. C'était au village de Teradaya. Après un conseil auquel je pris part, le daimyo de Satsuma et Saigo Takamori décidèrent de frapper un coup définitif et de convaincre leurs adversaires, soit par la persuasion, soit par la force. On choisit parmi les fidèles de notre mouvement une douzaine de samourais aussi habiles à l'art de la parole qu'à celui de l'épée et ils furent dépêchés incognito à l'auberge. Les conjurés xénophobes furent surpris en plein milieu de leur entretien.

» Longuement, ceux de notre parti essayèrent de leur expliquer quelle folie c'était de vouloir lutter de front avec les étrangers, que la meilleure politique était de négocier avec eux. Rien n'y fit. Devant leurs opiniâtretés butées, nos samourais se résolurent à passer aux actes. La plupart des conjurés furent exécutés sur place à l'arme blanche...

» Cependant, la situation évoluait rapidement entre le gouvernement impérial et le gouvernement du shogoun Tokugawa. Ce dernier, qui était partisan de la résistance aux étrangers, se trouva de plus en plus isolé, tandis que le parti de l'empereur était soutenu par les plus grands fiefs. Après la lutte politique, ce fut la lutte armée entre les deux gouvernements. Je participai, sous le commandement du général Saigo Takamori, à l'expédition victorieuse contre le shogoun Tokugawa et les daimyos xénophobes. Enfin, nous eûmes la joie en 1868 de voir l'Empereur reprendre le pouvoir. Le dernier shogoun se démettait de sa charge et rendait tous ses privilèges à l'empereur. Celui-ci, qui était tout jeune encore, prit le titre de règne prometteur de Meiji ou « gouvernement éclairé ». C'est toujours lui qui règne actuellement. À l'aide du Conseil des Anciens, des hommes de grande valeur qui connaissaient bien notre pays et les pays étrangers, les institutions japonaises furent transformées, la capitale impériale transférée de Kyoto à Edo, qui prit le nom de Tokyo.

» Nous étions tous pleins d'ardeur pour la rénovation de notre pays. Avec le daimyo de Satsuma, je fus un des premiers à proposer à l'empereur Meiji de lui rendre nos fiefs et de mettre un terme à la féodalité. L'idée fut acceptée et, en 1869, toutes les terres du Japon revenaient de droit à l'Empereur. Toujours je me souviendrai du jour où je cessai d'être le daimyo de Matsumoto pour n'être plus qu'un simple gentilhomme. Mes quatre cents vassaux s'étaient rassemblés dans la grande salle du château. Hélas, tu ne peux guère imaginer quelle splendeur c'était alors ! Peut-être même n'es-tu jamais monté au premier étage, tout en ruines maintenant ! Notre castel avait alors fière allure et mes guerriers belle apparence. Tous portaient leur grande robe de cour, les deux sabres au côté.

J'avais passé ma plus belle tenue de soie et cette veste brodée de nos armes que je remets aujourd'hui pour la première et la dernière fois. Car aujourd'hui, je perds ma dernière bataille, contre le monde et

contre le temps, et cela, à cause de toi, mon fils ! Brièvement, je leur expliquai la décision de l'Empereur que j'approuvais entièrement ; je les déliai de leurs liens de vasselage et je leur exprimai mes remerciements sincères pour m'avoir toujours fidèlement servi et aidé. Vois-tu, j'ai vécu depuis bien des années, mais je crois qu'il n'existe aucun lien aussi noble et aussi beau que celui qui liait le vassal à son seigneur, en toute égalité et en toute liberté. Ce sont des rapports entre hommes, qui ont cessé à tout jamais d'exister et je le regrette, bien que l'ayant voulu...

» Puis ce fut un tourbillon de réformes dans lesquelles je perdis peu à peu confiance. Tout changeait autour de nous ; ce que nous avions aimé et respecté disparaissait. C'était l'imitation folle et servile de l'Occident, depuis les grandes choses jusqu'aux plus infimes détails. On adoptait le droit européen, l'armée à l'européenne, la monnaie à l'européenne. Il fallait porter le costume européen, parler les langues étrangères, serrer les mains au lieu de s'incliner. Les Japonais étaient devenus de véritables singes et perroquets devant les étrangers ! Que devenaient notre âme japonaise, nos coutumes, nos valeurs profondes ? Je n'étais pas contre le fait qu'on s'inspirât des choses de l'Occident, mais les nouveaux gouvernants allaient trop vite en besogne. Je ne pouvais pas m'adapter et je fus pris d'une grande nostalgie de notre Japon. Avec Saïgo Takamori, nous avions de longues discussions sur l'avenir de notre pays. Nous étions souvent d'accord. Nous avions mené le Japon sur la voie de l'Occident, mais avons-nous eu raison ? Nous en doutions, et petit à petit nous fûmes considérés avec suspicion, éloignés progressivement du pouvoir. Saïgo, le héros de la lutte contre le shogounat, se trouva lui aussi mis à l'écart. Alors, nous sommes revenus à Kiushu, Saïgo à Kagoshima, et moi, dans mon bon vieux château de Masumoto.

» Nous étions décidés à empêcher le Japon de se trahir lui-même et de glisser trop vers l'Occident. Nos remontrances et nos suggestions nous firent déclarer rebelles par le gouvernement Meiji. Saïgo refusa de se soumettre, et je le suivis. Nous primes les armes. Ce fut la guerre de Satsuma, qui ne dura guère mais fut glorieuse. Nos soldats se battirent avec ardeur, les officiers formés à l'école de l'Occident montrèrent autant de courage que de perspicacité. Mais les armées impériales étaient bien supérieures en nombre. Finalement, encerclé dans Kagoshima, Saïgo Takamori mourait au combat en 1877, il y a dix ans maintenant. Je n'eus pas la chance de périr avec lui. Ta mère vint me retrouver et me fit jurer de ne pas mourir avant de vous avoir élevés. Pendant trois ans, je vécus en errant dans les montagnes incognito, puis je suis revenu m'installer dans mon château, tout détruit par la guerre. Là, ignoré de tous, sans relation avec l'extérieur, je me suis consacré à votre éducation, loin des tentations de

l'Occident. Lorsque je te remis le sabre, il y a un mois à peine, je me félicitais en secret d'avoir réussi. Hélas, je m'étais trompé. Et me voici pour la seconde fois vaincu par l'Occident à travers toi.

Le vieux seigneur Asama garda un moment le silence. Saburo n'osa pas interrompre sa méditation.

» Voilà ce que je voulais te dire. Ton père n'a pas toujours été un vieil homme, imbu de traditions dépassées, comme on se plaît à le raconter. La plupart de nos domestiques ignorent qui je fus jadis. Mais dis-toi bien que ce Japon moderne, dont tu seras peut-être fier et qui me désespère aujourd'hui, a été en partie l'œuvre de ton père et celle de ses amis. À toi maintenant de prendre la relève et de choisir. Depuis ces temps héroïques et mouvementés, les choses se sont apaisées, semble-t-il. On a même érigé une statue à Saigo Takamori. Quand tu la verras, à Tokyo, salue-le respectueusement de la part de son vieux camarade et allume quelques bâtonnets d'encens en son honneur. Le destin de notre patrie est dans les mains d'hommes comme toi, jeunes, courageux et ambitieux. Va à Tokyo, instruis-toi, regarde autour de toi, réfléchis avant de prendre des décisions. Ta qualité de fils d'Asama devrait te donner des amis, qui j'espère ne m'ont pas trop oublié... Va, tous mes vœux t'accompagnent. Adieu, Asama Saburo, que tes actes soient toujours dignes de toi et du nom que je t'ai donné.

Hokusai, « le vieux fou du dessin » (1760-1849)



e

OKUSAI naît au milieu du XVIII^e siècle, dans un faubourg calme d'Edo, l'actuel Tokyo. Son père est un artisan qui fabrique des miroirs d'argent poli, ornés de dragons et de fleurs. Dans cette paix quasi campagnarde, Hokusai grandit, comme tous les enfants de son âge, en jouant dans la rue, au milieu des marchands ambulants, des boutiquiers, des artisans et des maîtresses de maison en tablier. Il aime écouter les histoires que racontent les vieux assis devant leur porte et fumant leur petite pipe. Il y a les contes anciens, les aventures des héros, les récits des dieux. Il y a les amusantes historiettes du dieu des enfants, si rond qu'il ne se déplace qu'en faisant des culbutes. Quand il rentre de l'école où il apprend à écrire en maniant le pinceau, il regarde travailler son père. Il ne se lasse pas de voir sortir des mains habiles et sûres les délicates ciselures. De temps en temps, il s'exerce à ses côtés à manier les outils.

Un jour, pour le distraire, un de ses frères l'emmène dans un cabinet de lecture. Les Japonais ont toujours eu la passion des livres et se nourrissent de romans et d'images. Même dans les faubourgs de la capitale, on trouve ces sortes de bibliothèques où enfants et adultes peuvent lire pour deux sous les grands classiques ou les dernières nouveautés. Hokusai y découvre le monde extraordinaire qui le fascinera toute sa vie, le monde du roman illustré. Tout l'intéresse, les romans classiques qui racontent l'épopée des Taïra et des Minamoto, ou bien les amours célèbres du prince Genji⁽⁴⁾ ; les romans populaires qui décrivent la vie de tous les jours ; les romans d'aventures fantastiques et les romans humoristiques ; les pièces de théâtre

kabuki ; les vies de Bouddha et les récits des dieux. Dans ces petits livres à bon marché, le texte ne représente qu'une partie du charme de l'ouvrage. Les illustrateurs sont aussi inspirés que les auteurs et font preuve d'une imagination débordante. Passionné, le jeune garçon découvre tout à la fois le monde du présent, le monde du passé et le monde de l'au-delà.

On comprend donc son enthousiasme, lorsque, à treize ans, son père le plaça dans un atelier de gravure. À cette époque, les livres étaient imprimés avec des planches en bois, aussi bien le texte que les illustrations. Le graveur sur bois joue un peu le rôle de l'interprète en musique. Le peintre lui confie un modèle qu'il doit reproduire dans le bois à l'aide de ses ciseaux et du burin. Plus le graveur est habile, mieux il arrive à rendre à la perfection l'idée et le coup de pinceau de l'artiste. Les grandes estampes qui se vendaient par centaines dans les librairies, les livres illustrés, même les cartes d'invitation, sont fabriqués par ce procédé. À son atelier de gravure, le jeune Hokusai avait l'occasion de voir chaque jour des dessins nouveaux, signés des meilleurs maîtres contemporains. En même temps qu'il étudiait la technique de la gravure, il s'imprégnait des divers styles en vogue et commençait à former son goût. Il y resta jusqu'à 18 ans, âge où il décida de devenir peintre lui-même et d'échanger le burin pour le pinceau. Cependant, l'expérience qu'il avait acquise de la gravure lui permettra de surveiller de très près l'exécution de ses propres œuvres.

Hokusai se fit alors disciple de Shunsho, un des maîtres de l'époque. Il fut rapidement remarqué par celui-ci pour la vivacité de son coup de pinceau, et bientôt, il fut autorisé à prendre le nom de l'école (de Shunsho) et à illustrer des livres. Ce n'étaient que des romans populaires, ceux dont se nourrissait un peuple avide de sensations fortes et d'histoires amusantes. Mais Hokusai aimait passionnément ce métier. Non seulement il faisait les illustrations, mais il finit par écrire lui-même les textes, donnant libre cours à son imagination. Il signe alors de deux noms différents, un pour le texte et un pour les dessins. Il rédigea et illustra ainsi les aventures d'un guerrier du Moyen Âge, une biographie du moine belliqueux Nichiren(5), les exploits d'une femme de marchand. En même temps, il suivait la mode de son temps en dessinant des portraits d'acteurs de *kabuki*. Grands amateurs de spectacle, les Japonais fréquentaient assidûment les salles de théâtre. C'était alors surtout le *kabuki*, théâtre populaire, chanté, dansé et mimé dans des costumes somptueux, qui faisait les délices des plus humbles aux plus grands. Les acteurs étaient choyés comme les vedettes d'aujourd'hui et menaient une vie luxueuse et tapageuse. Le théâtre *kabuki* n'emploie que des hommes comme acteurs. Les plus célèbres des interprètes, spécialisés dans les rôles féminins, avaient leurs portraits dans tous les foyers. Ce n'étaient pas des photos ni des

posters, mais des estampes signées de grands artistes. Comme la plupart des peintres, Hokusai se fit un peu d'argent en dessinant des portraits d'acteurs célèbres. Mais il n'y attacha pas d'importance artistique particulière. Depuis cent ans qu'on faisait des portraits d'acteurs de *kabuki*, le genre commençait à se scléroser et beaucoup ne faisaient qu'imiter les grands anciens comme Utamaro.

Hokusai, lui, cherchait son style, se refusant à imiter qui que ce fût. Son indépendance et son originalité lui valurent de quitter son maître Shunsho sur un scandale, ce qui lui arrivera souvent par la suite. Un jour qu'il peignait l'enseigne d'un marchand d'estampes, un de ses condisciples passa près de lui. Il regarda la peinture avec étonnement, puis l'arracha des mains de Hokusai avec brutalité ;

« Comment ! Tu ne vas pas signer cette horreur du nom de notre école ! C'est un scandale ! Heureusement que je suis passé par ici. Si le maître voyait cela, il te renverrait sur-le-champ ! » Et, fort de son bon droit, le condisciple déchira la peinture. Hokusai ne dit rien, mais il ne retourna plus jamais à l'atelier de Shunsho. Plus tard, il aimera à dire :

« Si cet homme n'avait pas déchiré mon enseigne, je ne serai jamais devenu un bon peintre. »

Après avoir quitté Shunsho, il s'attacha à un maître de la peinture traditionnelle de l'école Kano. Hokusai, qui cherchait à exprimer la vie totale, n'avait aucun préjugé d'école. Il s'intéressa à la peinture chinoise et à sa façon de traiter la nature. Il admirait comment les peintres de la dynastie Song étaient capables d'un seul coup de pinceau d'évoquer un oiseau sur une branche, une écrevisse dans l'eau ou une fleur, toujours avec une vérité et une précision extraordinaires. Il étudia successivement les techniques et les styles des époques précédentes. Chez Kano, il apprit le sens de la composition d'un paysage, le jeu des demi-teintes, l'importance des vides et de la suggestion. Mais au cours d'un voyage, il fit des réflexions désobligeantes sur un dessin du maître Kano et de nouveau il se retrouva à la porte.

Dorénavant, Hokusai ne s'attacha plus à personne. Il changea de nom et travailla à son compte. Il était courant à cette époque de changer de nom quand on changeait de maître. En effet, le disciple agréé d'un maître recevait un nom commençant par la même syllabe que le sien. C'est-à-dire que tous les tenants de l'école de Shunsho avaient un nom de pinceau commençant par Shun. Du temps où il travaillait avec Shunsho, Hokusai signait Shunro. Ainsi est-il plus facile de reconnaître les élèves d'une même école que de suivre un peintre au long de sa carrière. Hokusai, quant à lui, signa d'une trentaine de noms, dont Hokusai n'est que le plus célèbre à l'étranger. Il signa entre autres Tikitaro, le paysan de Katsushika, Katsukawa, Shunro, Hokusai, et finalement « Gaku Rojin » ou « le Vieux fou du

dessin ». Ces pseudonymes d'artistes étaient même des produits commerciaux. Plusieurs fois, Hokusai vendit contre de l'argent un pseudonyme qu'il avait rendu célèbre. Il se choisissait ensuite un nouveau nom, changeait d'adresse et recommençait.

Cependant, la vie de bohème ne lui rapportait guère d'argent. Toujours entre deux domiciles, car il en changea quatre-vingt-treize fois dans sa vie, exerçant mille petits métiers pour subvenir à ses maigres besoins, il travaillait pour les éditeurs, formait des élèves, dessinait des cartons d'invitation, illustrait des romans. Mais il était parfois obligé pour pouvoir manger de vendre dans les rues du poivre rouge ou des calendriers pour le Nouvel An. Quelle que fût sa renommée, Hokusai mena toujours une vie précaire et sans confort. Jamais la fortune ne lui sourit vraiment et il eut une vieillesse misérable. Mais aussi, il avait la fierté de sa pauvreté et l'acceptait avec dignité. Le capitaine et le médecin d'un navire hollandais lui avaient commandé chacun deux rouleaux de peinture. Hokusai les leur apporta. Le médecin, alors, discuta le prix, disant qu'il devait payer moins cher puisqu'il gagnait moins que le capitaine. Hokusai, indigné, refusa tout compromis et repartit les deux rouleaux sous le bras. À son retour, sa femme lui demanda pourquoi il n'avait pas accepté de baisser son prix, puisqu'ils avaient vraiment besoin d'argent.

« Je ne veux pas qu'un étranger puisse croire qu'un Japonais a deux paroles, répondit-il. D'ailleurs, j'aime mieux être pauvre que de laisser les clients sous-estimer mes peintures. »

Le 23 mai 1804, on célébrait à Edo en grande pompe la fête de la déesse Kannon. Un monde fou était venu faire ses dévotions et assister à la représentation unique qu'avait promis de faire Hokusai. Le peintre fit étendre une feuille de papier de deux cents mètres carrés. Armé d'un balai trempé dans un tonneau d'encre de Chine, il courait en tous sens pour exécuter sa gigantesque peinture. Le sujet n'était autre que le fondateur chinois de la secte Zen, l'ascète Bodhidharma aux yeux exorbités et aux sourcils broussailleux. Au début, nul ne pouvait imaginer ce qui allait résulter de l'activité apparemment désordonnée de Hokusai. La foule s'énervait. Enfin, on hissa avec des échelles le tableau et on l'attacha à un portique. Alors, les spectateurs qui se pressaient autour du peintre, comme ceux qui étaient à plus de cinq cents mètres, découvrirent en même temps le visage familier de Bodhidharma dans toute sa gloire.

Hokusai excellait autant dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand. S'il exécuta en public trois ou quatre portraits monumentaux, il faisait souvent, pour s'amuser ou pour gagner quelques pièces, des dessins minuscules : c'était deux moineaux prenant leur vol, exécutés sur un grain de riz ; ou bien encore une carte du Japon, avec le relief

et le nom des villes sur 10 cm². N'importe quel objet lui tenait lieu de support ou de pinceau : morceau de bois, écailles de coquilles d'œuf, tissus, bambou...

Sa réputation d'artiste universel et capable de toutes les acrobaties en dessin parvint jusqu'aux oreilles du shogoun. En 1806, le shogoun organisa donc un concours entre Hokusai et le meilleur représentant des écoles traditionnelles. Nullement impressionné par le décorum du château d'Edo ni par la présence du maître du Japon, Hokusai étala sur un panneau de papier des ondes bleues superposées. Puis il demanda un coq. Il le fit marcher sur un baquet de peinture rouge et le laissa se promener sur son dessin. Alors, le shogoun et tous les assistants, émerveillés, reconnurent la rivière Kamo en automne couverte de feuilles d'érable pourpre... Ravi de cette démonstration sortant de l'ordinaire, le shogoun invita Hokusai à venir avec lui chasser la cigogne.

Pendant une dizaine d'années, Hokusai collabora avec le plus grand romancier du temps, Bakin. Bakin était un ancien samouraï, d'une honnêteté proverbiale et d'un caractère emporté. Il écrivait des romans héroïques à la gloire des preux du temps jadis. Sa verve descriptive était une source d'inspiration sans fin pour le pinceau de Hokusai. Ensemble, ils publièrent des dizaines de volumes dont le succès exceptionnel allait autant à l'illustrateur qu'à l'auteur. Les scènes de combat y sont rendues avec un réalisme extrême : les guerriers ont les orteils crispés, les muscles tendus, les flèches transpercent les chairs, les yeux s'écarquillent, les bouches hurlent. Au milieu de ces scènes de cauchemar, quelques tableaux de la vie quotidienne viennent reposer l'esprit et les yeux du lecteur. On voit des femmes devant leurs miroirs peignant leurs longs cheveux, des artisans à leurs métiers, des pêcheurs sur l'eau.

Hokusai et Bakin avaient des personnalités trop marquées pour que leur collaboration fût sans orage. Pendant toute la durée de leur travail en commun, l'éditeur rendait visite à l'un puis à l'autre pour essayer de les réconcilier. Car c'était la double signature qui assurait le succès de ces ouvrages, dont certains eurent plus de cinq éditions. Leurs dissensions avaient parfois des points de départ futiles. Dans un certain roman, l'un des héros mettait une chaussure dans la bouche de son adversaire. Bakin voulait que Hokusai illustrât cet épisode, qui lui plaisait. Hokusai refusait énergiquement en disant que c'était une excentricité dégoûtante.

— Non, je ne dessinerai pas ce passage. C'est vraiment une idée répugnante. Vous devriez même supprimer ce geste.

— Il n'en est pas question. Ce geste est indispensable. D'ailleurs, je vous trouve soudain bien délicat : qu'y a-t-il de vraiment extraordinaire à mettre une chaussure dans la bouche de son ennemi ?

Je trouve cette idée excellente.

— Excellente ! Voulez-vous essayer ? Et déjà Hokusai revenait avec une chaussure et la balançait sous le nez de l'irascible romancier !

Irascible, Hokusai l'était aussi. Malgré l'âge qui venait et le succès de ses illustrations et de ses peintures, il était toujours désespérément pauvre. Sa maison était mal tenue, car personne ne s'en occupait. Seule, une de ses filles était restée auprès de lui et mettait un peu d'ordre autour de son extravagance. Un célèbre acteur, qui admirait profondément le talent de Hokusai, lui fit demander un jour de venir le voir. Hokusai refusa. L'acteur vint donc en personne rendre visite au peintre. Il fut introduit par sa fille, mais Hokusai continua à travailler sans jeter un regard sur son visiteur. Las d'être debout, l'acteur pensa s'asseoir. Mais comme le sol lui parut trop sale pour y placer son honorable personne, il défit un petit sac, en tira un carré de tissu, le posa à terre et s'assit dessus. Hokusai, toujours silencieux, suivait le manège du visiteur. Au bout d'un certain temps, l'acteur dit :

— Excusez mon audace, maître, je me suis permis de vous rendre visite.

Deux fois, l'acteur répéta ses propos. Enfin, Hokusai daigna répondre :

— Monsieur, vous pouvez partir et emporter votre tapis. Et si on vous demande comment est l'atelier de Hokusai, n'oubliez pas de dire qu'il est très beau et très propre.

Le visiteur s'en fut. Et sur ses pas, Hokusai alla accrocher devant sa porte l'enseigne qu'il était en train de peindre et qui portait : « Demeure de Hachiemon, paysan. » Le lendemain, l'acteur fit parvenir à Hokusai une lettre pleine d'éloges et finalement les deux artistes devinrent amis.

Comme Basho le poète(6), Hokusai aime les paysages de son pays, et voyage beaucoup. Comme Basho, il chante la nature, avec son pinceau et ses couleurs. Chez les deux génies, on retrouve le même amour du détail pittoresque et significatif, la recherche de l'homme dans la nature, le sens de la suggestion et du symbole, la passion de la montagne. Hokusai a choisi de peindre systématiquement sous tous les angles le Mont Fuji, cet admirable symbole du Japon. La série d'estampes intitulée « les 36 vues du Mont Fuji » est sans doute parmi les plus connues en Occident. On y voit le mont sacré apparaître minuscule au creux d'une monstrueuse vague, ou bien se dresser majestueux à la proue d'une barque de pêcheur ; on voit son sommet neigeux flotter au-dessus des nuages ou rivaliser de blancheur avec un vol de grues sauvages ; on le voit dominer de sa hauteur impassible les porteurs qui marchent sur la route du Tokaido ou élever la courbe parfaite de ses flancs au-dessus d'un village... Les 36 vues du Mont Fuji, c'est le volcan aux lignes pures dans la fraîcheur des aubes

bleutées, dans l'or rougeoyant du couchant ; c'est l'asile des dieux, qui se dresse splendide au-dessus de la mer ou se penche compatissant sur le monde des hommes. Petite ou immense, la montagne unique imprègne de sa sérénité éternelle tous ces tableaux qui ouvrent sur la méditation intérieure et la contemplation des dieux.

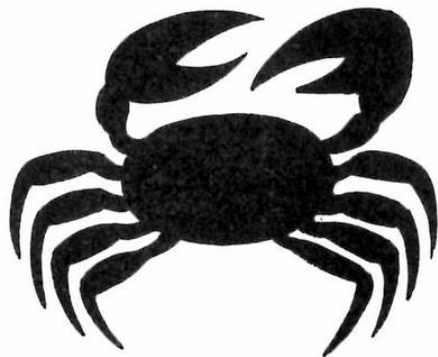
Cette sérénité grandiose que nous offre Hokusai dans ses estampes, il ne la trouvait guère dans son existence. Voici qu'il est harcelé par les créanciers d'un de ses petits-fils dont les frasques font scandale. Pour éviter ces sollicitations importunes, le vieillard se cache dans un village. Il n'a plus qu'une robe pour passer l'hiver et dépense tout son argent en papier et encre. Et voici que, comble de malheur, sa maison de Tokyo brûle avec toute la collection de dessins et de peintures qu'il conservait depuis sa jeunesse... À soixante-quinze ans, Hokusai continue à travailler comme dans son jeune temps, sans s'arrêter. Son visage tout ridé et son corps émacié le font ressembler à un personnage de ses « dessins humoristiques », où il présentait différents types de maigres, différents types de vieux. Depuis quelques années, il ne signe plus que « le Vieux fou du dessin ». Car sa passion ne s'éteint pas avec les années, il semble même qu'elle se fasse plus ardente et plus exigeante. Voici la préface qu'il écrit en tête de ses « vues du Mont Fuji ».

« Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de cinquante ans, j'avais produit une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai fait avant l'âge de soixante-dix ans ne vaut pas la peine d'être pris en considération. C'est à soixante-treize ans que j'ai compris la structure de la nature vraie, des animaux, des herbes, des arbres, des poissons et des oiseaux. Donc, vers quatre-vingts ans, j'aurai fait encore plus de progrès et à quatre-vingt-dix ans, je pénétrerai le mystère des choses. À cent ans, je serai tout près de l'excellence et quand j'aurai cent dix ans, dans mes dessins, même une simple ligne, même un simple point, tout sera vivant. Je demande à ceux qui vivront autant que moi de voir si je tiendrai parole.

Écrit à l'âge de soixante-quinze ans, par moi, autrefois Hokusai, aujourd'hui Gaku Rojin, le Vieux fou du dessin. »

Malheureusement, Hokusai ne vivra pas jusqu'à cent dix ans bien qu'il atteigne l'âge respectable de quatre-vingt-neuf ans. Toujours insatisfait de lui-même, toujours à la recherche d'une plus haute perfection, il répétait à sa fille avant de mourir :

« Ah, si seulement je pouvais vivre ne serait-ce que cinq ans encore, je pourrais devenir un vrai grand peintre. »



Basho, le poète errant (1643-1694)



OILÀ, ça y est. La porte du jardin coulisse doucement sur les glissières, cachant l'un après l'autre les buissons d'azalées, les touffes de chrysanthèmes multicolores, le petit bassin à la margelle moussue, les galets noirs devant l'entrée... On ne voit plus au-dessus du mur que les têtes bruissantes des bambous et les grandes feuilles allongées du bananier. L'Ermitage au Bananier est fermé, son maître part en voyage.

Un mauvais vent d'automne semble conjurer le voyageur de rester au logis : est-ce une saison pour partir en voyage ? Mais Basho n'en a cure. Il a décidé de partir, et rien ne peut le retenir plus longtemps. Il aime pourtant tendrement son ermitage et son bananier, au point d'en avoir fait son surnom, puisque Basho signifie « bananier ». Il l'a chanté dans d'innombrables poèmes, sous la pluie qui transperce le toit, sous la neige qui fait courber les feuilles, au printemps et en hiver, dans la solitude ou les fêtes entre amis. Dans ce faubourg mal fréquenté d'Edo, se rassemblaient alors autour du maître ses disciples et ses admirateurs. On parlait religion et poésie, les deux seuls sujets dignes d'être discutés pour un homme comme Basho. On écrivait des haïku, ces épigrammes minuscules de trois vers, qui se récitent d'un seul souffle. Fortement épris de doctrine Zen, Basho, qui a connu l'Éveil inexprimable, cherche justement à exprimer cet éveil dans ses haïku, soupir d'extase ou cri du cœur. Certains de ces très brefs poèmes ressemblent aux questions saugrenues que les maîtres zen aiment poser à leurs disciples pour les déconcerter :

« Un vieil étang,
Une grenouille qui saute,
Un bruit d'eau. »

Sous l'évocation miraculeusement précise d'un saut de grenouille, se révèle la conviction profondément bouddhique de Basho : le destin de l'homme est-il autre chose que celui de la grenouille, un plouf dans les eaux de l'éternel recommencement et puis rien d'autre ? Comment n'aurait-il pas compris cette vérité, lui qui l'année précédente avait joué plus qu'un autre à la grenouille ? Un grand incendie qui ravagea Edo avait atteint sa maison. Elle avait pris feu aussitôt et Basho n'avait eu d'autre recours, pour fuir la chaleur et les flammes, que de se jeter dans le bassin de son jardin au milieu des poissons d'or et d'argent. Depuis, il avait dit adieu aux choses de ce monde, s'était désintéressé de sa maison. Des amis l'avaient fait reconstruire, mais, dans son cœur, le poète avait déjà pris le bâton du pèlerin.

C'est donc sans regret qu'en ce jour d'automne 1684, Basho ferme derrière lui la porte de son ermitage et, suivi de deux disciples, prend la route. Il n'a pas d'autre projet que de passer par son pays natal, près d'Ise, et de rendre visite à quelques amis en chemin. Pour le reste, il se laissera guider par les circonstances et les hasards.

Basho et ses deux amis s'engagent sur la route du Tokaïdo, la « Route de la mer Orientale ». On l'appelle ainsi car elle suit en grande partie le bord de la mer (Intérieure). C'est la route principale du Japon, puisqu'elle mène d'Edo, la capitale du gouvernement militaire, à Kyoto, la capitale du gouvernement impérial. C'est une des routes les mieux organisées du monde. Les voyages s'y font avec une commodité que l'on ignore partout ailleurs à la même époque, même en Europe. La route elle-même est assez large pour que les palanquins puissent s'y croiser à leur aise. Elle est bordée d'arbres et d'arbustes qui font de l'ombre fraîche en été et distraient le regard. Elle est entretenue avec une attention vigilante par les villages qui la bordent et dont elle fait la fortune. Les villageois la balayaient régulièrement et la débarrassaient avec soin des crottins de chevaux et des branches d'arbres ; l'été, ils l'arrosent, pour que la poussière n'incommoder pas les voyageurs. Un des rares Occidentaux qui l'utilisèrent alla jusqu'à dire que le Tokaïdo était plus propre que les avenues de la capitale allemande ! On a même aménagé de place en place des abris servant de lieux d'aisance, que les voyageurs sont instamment priés d'utiliser. D'une part, ils ne souillent ni la route ni ses alentours ; d'autre part, les paysans recueillent ensuite leurs cadeaux comme engrais pour les champs.

Rien n'est perdu dans ce pays peu favorisé par la nature.

Le petit groupe de Basho et de ses disciples ne se remarque guère dans la foule qui circule toute l'année sur cette route. Habillés comme de vulgaires pèlerins, ils étonnent seulement par la simplicité de leurs bagages. Pas de serviteurs, pas de porteurs. Ils n'ont que ce qu'ils peuvent porter eux-mêmes dans leur bissac : un peu de nourriture, un écritoire, quelques livres, des sandales de rechange. Vêtus d'un kimono blanc de tissu ordinaire, ils n'ont rien d'autre aux pieds que ces sandales de paille tressée, heureusement aussi vite fabriquées qu'usées. À la main, le long bourdon avec ses anneaux de bronze qui tintent à chaque pas ; et sur la tête, le large chapeau de paille conique, qui sert de parasol et de parapluie tout à la fois.

À l'étape, Basho s'arrête dans des auberges de simple apparence. Il couche dans la salle commune. Les auberges japonaises ne fournissent pas la literie, seulement le plancher et le toit. Celui qui veut dormir dans un lit doit le transporter avec soi. Pour simplifier, nos trois voyageurs n'ont qu'un matelas pour eux tous et se serrent comme ils peuvent. Sirotant la tasse de mauvais thé qu'on offre à tous les clients, Basho et ses amis s'asseyent sur la véranda ouverte, jambes pendantes. Ils regardent le spectacle extraordinaire qu'offre le Tokaïdo : le Japon entier y circule, depuis l'humble paysan en pèlerinage pour Ise, jusqu'aux marchands transportant leurs ballots de porcelaine ou de soieries, avec les mendiants qui chantent et les équipages magnifiques des daimyos se rendant comme chaque année à la Cour d'Edo. À côté des trois pèlerins, se tient une charmante jeune femme, savamment fardée, à la parole et à l'allure accueillantes. C'est une des hôtesse de l'auberge, qui cherche à attirer le client. Elle sait rire et plaisanter : « Entrez donc, honorable voyageur. Un bon bain chaud vous délassera des fatigues de la route et nous avons de délicieux gâteaux faits par la patronne. Avec du gingembre pour vous redonner des forces. Allons, vous avez l'air vraiment épuisé. Comment iriez-vous plus loin ? »

Basho s'amuse beaucoup à ce spectacle. Il a pour l'humanité entière une grande compréhension. Nul ne saurait avoir tort à ses yeux. Les petits défauts ou les ridicules qu'il observe en chemin le font seulement sourire. Il porte sur son visage l'expression douce et sérieuse de ceux qui ont pratiqué longuement la méditation. Ses yeux limpides attirent la sympathie et chacun, même dans les auberges les plus mal famées, s'adresse à lui avec le respect que l'on doit à un sage. Parfois, on le reconnaît et on lui demande seulement pour tout paiement un petit poème. Ainsi, à une hôtesse qui portait le joli nom de « papillon », il laissa en partant ce haïku :

Aux ailes du papillon
S'est transmis... »

Toute l'âme de Basho se manifeste dans ses poèmes. Toutes ses expériences, même les plus ténues, tous ses sentiments, même les plus éphémères. On y trouve son amour passionné pour la nature, les fleurs et les bêtes, sa sensibilité aux saisons, son émerveillement devant les montagnes ou la lune. C'est en automne que la lune est la plus brillante, la plus limpide : aux pleines lunes d'automne, il n'est aucun poète, aucun ermite, aucune âme sensible qui puisse perdre ce précieux moment de beauté sublime en dormant bêtement :

« Pleine lune,
J'ai fait le tour de l'étang
Toute la nuit. »

Basho écrit son journal de route, au jour le jour. Ce sont des notations poétiques parsemées d'épigrammes de trois vers. On peut le suivre ainsi dans ses voyages et connaître ses impressions. Restant dix jours à Ise chez un ami, il visite le sanctuaire d'Ise, le plus vénéré du Japon. Il s'y rend à la nuit tombée, quand les lanternes de pierre sont allumées. Sous la voûte épaisse et altière des cryptomères centenaires, comme le plus simple des pèlerins, il est saisi par l'émotion :

« Sans lune la dernière nuit du mois,
Le vent d'orage enlace
Les cryptomères millénaires. »

Mais à la porte du sanctuaire, voici qu'on ne le laisse pas pénétrer à l'intérieur parce que son crâne rasé le fait prendre pour un bonze bouddhiste et ennemi des dieux du Japon qui règnent à Ise ! Puis Basho parvient à son village natal. Hélas, sa mère est morte et son frère lui fait tristement le récit de ses derniers instants. D'un sachet de soie qu'il porte en amulette, il sort une mèche de cheveux blancs et la partage avec son frère. Tous deux s'attendrissent sur les années qui passent et leur éloignement.

Basho continue son chemin. Il ne regrette pas la grande ville. Plus rien ne lui plaît maintenant que marcher, marcher, regarder, écouter,

n'avoir souci ni du jour même ni du lendemain. Mettre ses pas dans ceux des grands maîtres bouddhistes, regarder un ancien champ de bataille, rendre visite au tombeau d'un empereur, tels sont ses buts de voyage. À chaque impression, à chaque sensation, à chaque réflexion, écrire un poème, et un autre encore.

Le voici dans la montagne Yoshino, songeant mélancoliquement au tragique destin de Yoshitsune(7). Il s'arrête un moment devant l'antique tombe de Tokiwa, celle qui fuyait dans la neige avec le bébé Yoshitsune dans les bras, craignant la vengeance de Kiyomori... Souvent, à marcher sans trêve, les voyageurs sont bien las :

« Endormi sur mon cheval
Je rêve encore ; la lune s'éloigne
Dans la fumée du thé. »

Basho quitte le Tokaïdo. L'encombrement de la route, le vacarme des villages et des auberges, la présence constante de la foule provoquent en lui un immense besoin de solitude et de calme. Il a croisé une fois l'équipage d'un daimyo qui se rendait à la cour du Shogoun. Quel monde et quel luxe ! Ce furent d'abord, dans le village où il passait la nuit, les intendants, les secrétaires, les cuisiniers, qui venaient en grand nombre préparer trois jours à l'avance le séjour de leur seigneur. Toutes les bonnes auberges étaient retenues par eux : la domesticité sur le qui-vive, nettoyait, préparait, ornait et courait partout, cherchant fiévreusement le nécessaire à la réception du seigneur. Le lendemain, sur la route s'étirait une longue théorie de chevaux portant les coffres armoirés et les valets portant les caisses de cuir rouge au chiffre du daimyo. Puis venaient les officiers avec les piques, les hallebardes, les arcs, les flèches, les parasols et les chevaux de main. Le troisième jour enfin, il avait croisé le cortège personnel du daimyo et il lui avait fallu, comme tous les autres gens du commun, s'écarter du chemin. Une dizaine de porteurs, suivis de valets de pied, portaient les effets personnels du prince ; dix soldats portaient ses armes, arcs, flèches, fusils ; deux gentilshommes portaient son chapeau et son parasol ; seize pages richement vêtus marchaient devant le palanquin. Enfin, c'était le palanquin luxueux dans lequel se tenait allongé le daimyo. Quel palanquin magnifique, orné des armes du daimyo, avec des rideaux de brocart et des montants si bien laqués de noir qu'on aurait dit un miroir ! Les douze porteurs en livrée, sandales au pied et jambes nues, marchaient du pas sautillant réservé aux hauts personnages... Le plus surprenant dans ce cortège, surtout pour celui qui sortait des villages d'étape où l'animation bruyante ne

cessait un instant, c'était le silence total dans lequel se déplaçait l'innombrable suite du daimyo. Pas un cri, pas un chant, pas une parole. On n'entendait que le crissement des sandales sur le sable, le froissement des vêtements. On aurait dit une vision de rêve...

Basho préfère marcher dans les sentiers de la montagne. Certes, les routes n'y sont pas aussi bonnes, mais pour qui voyage à pied, il n'est d'endroit où on ne puisse passer. Certes, les auberges y sont plus rudimentaires ; mais pour Basho, un bol de riz, une tasse de thé et un toit sont l'ample nécessaire. Même lorsque quelque personnage important, averti de son passage, l'invite à résider dans sa demeure, il ne se départit pas de sa frugalité coutumière et commande le même ordinaire, digne d'un jeûne de moine.

Basho aime la nature, la montagne, les pins, la neige, le silence rompu par le cri d'un oiseau :

« Le printemps arrive.
Une montagne qui n'a même pas de nom
Dans le brouillard matinal. »

Il aime aussi retrouver ici ou là ses amis, eux aussi adeptes de la solitude, ermites ou poètes... Voici le poème qu'il adresse en le quittant à un maître zen auprès duquel il était demeuré quelques jours :

« Du cœur de la pivoine,
Se sépare l'abeille
Avec tant de regret. »

Basho passe ainsi le reste de sa vie à parcourir le Japon. Quittant les sentiers connus, il part à la recherche de sites nouveaux, sur la route du nord du Japon, plus sauvage et plus pauvre que le Tokaïdo. Toujours démuné et toujours content, il vit avec intensité les jours qui passent, les saisons qui s'écoulent comme défilent devant ses yeux les divers paysages de son pays natal. Il est celui pour qui tous les ans

« L'année se termine
En chapeau
Et en sandales de paille. »

Il s'éteint à cinquante ans, loin de chez lui, mais entouré de quelques disciples. Il laisse derrière lui, en tout et pour tout, un bol de cuivre, une petite statue de Bouddha, un encrier de bois, quelques livres, quelques peintures et un millier de poèmes pour l'éternité.



Toyotomi Hideyoshi le Napoléon du Japon (1536-1598)



L'ŒUVRE d'unification du Japon se réalisa autour de trois hommes, qui vécurent tous les trois à la fin du XVI^e siècle. Oda Nobunaga fut celui qui brisa l'ancien système ; Toyotomi Hideyoshi fut celui qui jeta les bases du nouveau régime féodal ; Tokugawa Ieyasu fut celui qui le perfectionna et lui donna sa forme définitive. Une gravure humoristique japonaise représente ces trois grands contemporains dans une cuisine : Oda Nobunaga moud la farine avec un lourd maillet ; Toyotomi Hideyoshi pétrit la pâte, et Tokugawa Ieyasu, assis, mange le gâteau... Parmi ces trois héros nationaux, les Japonais ont chacun leur préféré. Les uns aiment l'aristocrate et généreux Oda Nobunaga ; les autres aiment l'homme du peuple mégalomane épris de fêtes somptueuses et de belles femmes, Toyotomi Hideyoshi ; d'autres enfin aiment Tokugawa Ieyasu, le guerrier prudent et réfléchi, qui fonda Tokyo.

Le destin de celui qu'on appelle le Napoléon du Japon est un destin exemplaire. Parti de rien, Toyotomi Hideyoshi atteint, comme Bonaparte, le faite des honneurs, de la richesse et de la puissance. Lui au moins, contrairement à Napoléon, aura la chance d'en jouir jusqu'à sa mort. Mais aussitôt après sa disparition, c'est Tokugawa Ieyasu qui ravira à ses enfants leur héritage et fondera la dynastie des Shogouns Tokugawa, qui devait diriger le Japon jusqu'en 1868.

De nombreuses légendes courent sur la naissance et l'enfance de Hideyoshi. Lui-même disait que sa mère, une femme du peuple, avait

rêvé qu'elle accouchait du soleil. Le devin à qui elle avait demandé des explications lui avait prédit que l'enfant qu'elle mettrait au monde régnerait partout où le soleil brille. Ainsi Hideyoshi justifiait-il plus tard son ambition de conquérir la Corée et la Chine. Il naquit dans le fief dont Oda Nobunaga était le daimyo. Orphelin de père, il fut placé dans un monastère d'où il s'enfuit à l'âge de quinze ans. Son existence, de quinze à vingt ans, époque où il se fit remarquer par Oda Nobunaga, est présentée sous différentes versions, aussi pittoresques les unes que les autres. Certains disent que Hideyoshi s'était engagé dans une troupe de brigands qui ravageaient les terres du daimyo. Arrêté par les soldats, il devint valet d'écurie. Mais un jour qu'il était accusé de vol, le jeune garçon plaida si bien sa cause devant Nobunaga que celui-ci, au lieu de le punir, l'enrôla dans ses troupes. Une autre tradition veut que le jeune orphelin ait passé quelques années à errer dans la province, vivant au jour le jour, jusqu'à ce qu'un ancien ami de son père le présentât au château de Nobunaga. Il y devint valet de pied et petit à petit, il attira l'attention de son maître par son intelligence éveillée. Une autre tradition encore rapporte qu'employé par un petit seigneur local, Hideyoshi avait reçu de lui une jolie somme d'argent pour aller acheter une tenue semblable à celle de Nobunaga pour son maître. Il prit l'argent, mais ne revint pas. Il s'acheta des habits et des armes et se rendit au château de Nobunaga pour solliciter du service.

Toujours est-il qu'une fois devenu l'homme de Nobunaga, il fit une rapide et brillante carrière. En quelques années, le jeune homme sorti de rien fut soldat, puis officier, puis premier général du daimyo. Celui-ci le tenait en grande estime. Il lui donna en mariage la fille d'un noble et lui choisit le nom de Hideyoshi. Puis il lui confia la lourde tâche de faire la conquête du Japon occidental où régnaient les puissants seigneurs de Mori. Pendant cinq ans, Hideyoshi guerroya contre eux, livrant maintes batailles, assiégeant maints châteaux-forts. Imaginant ruses de guerre sur ruses de guerre, il gagnait peu à peu du terrain. Cependant, les Mori rassemblèrent en 1582 une forte armée où ils avaient convié tous leurs vassaux. Hideyoshi se trouva dans une situation désespérée et dut demander des renforts à Nobunaga. Nobunaga fit appel à un autre de ses vassaux, nommé Akechi. Celui-ci enrôla 30 000 hommes et se rendit à la capitale Kyoto comme pour prendre les ordres de son suzerain. Mais dans le fond de son cœur, Akechi n'avait nullement l'intention de porter secours à Hideyoshi. Depuis longtemps, pour des raisons personnelles, il nourrissait des idées de vengeance à l'égard de Nobunaga et rêvait de prendre sa place. Quand il fut aux portes de Kyoto avec son armée, il se dit que l'heure était venue. Nobunaga, qui ne se doutait de rien, logeait pour quelques jours, avec une suite restreinte, dans un temple bouddhique.

Dans la nuit moite du mois de juin, il entendit un bruit d'armées dans le parc du monastère. Comme il faisait glisser la porte de papier, une flèche passa en sifflant à côté de sa tête et se ficha en vibrant dans le mur opposé. Aussitôt, il comprit qu'il était la victime d'Akechi et qu'il avait peu de chance de s'en sortir. Blessé par une autre flèche, Nobunaga mit fin à ses jours d'un coup d'épée.

La nouvelle de la trahison d'Akechi et de la mort de son suzerain fut portée à Hideyoshi sur le champ de bataille. Le moment était décisif pour son avenir : il perdait en son maître son seul soutien. D'autres généraux et daimyos allaient essayer de ravir l'héritage qu'il convoitait. Hideyoshi se hâta de conclure une paix provisoire avec les Mori et ramena ses troupes vers la capitale. Pour plus de sûreté, il envoya son avant-garde, sous la direction du daimyo chrétien Takayama Ukon, prendre position et investir la ville.

En chemin, Takayama rencontra les troupes d'Akechi au pied d'une montagne. Il lui livra bataille. Akechi fut tué au combat et ses soldats se rendirent. Lorsque Hideyoshi arriva avec son armée, le traître était déjà mort.

Le décès subit d'Oda Nobunaga provoqua une compétition farouche entre ses meilleurs généraux, ses grands vassaux et les membres de sa famille directe. Dans cette lutte pour le pouvoir, le plus dangereux des adversaires de Hideyoshi fut Shibata, beau-frère de Nobunaga. La sœur de Nobunaga avait épousé Shibata dans son jeune âge, puis elle l'avait quitté pour un autre mari. Quand ce second mari mourut, elle retourna vivre avec Shibata en emmenant ses trois filles. Elle ne voulait pas que le prestige et le pouvoir que son frère avait gagnés par son courage et son intelligence passent dans les mains d'un homme du commun dont la laideur était proverbiale. Elle poussa donc Shibata à tenir tête à Hideyoshi. Mais Shibata n'était pas de taille à se mesurer avec les talents de stratège du général. En quelques mois, il se trouva acculé à la retraite et dut s'enfermer dans son château fort de Fukui, au bord de la mer du Japon. Du dernier étage de son château, Shibata regardait pensivement l'horizon. Hideyoshi avait installé son camp sur une hauteur qui dominait la ville. Des milliers d'étendards de toutes couleurs, aux armoiries des divers généraux, flottaient au vent cinglant du large ; d'innombrables chevaux paissaient dans les bois alentour ; on entendait le bruit des tambours, des gongs et des chansons des assiégeants, et l'on voyait de longues théories de chariots chargés de victuailles s'engager lentement. Shibata réfléchit. Au sud, cette colline verdoyante où l'armée insolente de Hideyoshi a plus l'air

d'être à la fête qu'à un siège ; au nord, la vaste mer que survolent les blancs oiseaux du large. Ah ! si seulement il pouvait, libre comme eux, prendre son essor et s'enfuir loin, loin... Il se tourna vers le page qui le suivait et lui dit en soupirant :

« Vois-tu, ainsi passe le monde éphémère. Il y a peu de temps encore, nous prenions nos dispositions pour attaquer notre voisin, lui arracher ses biens, ses châteaux, et qui sait, sa vie. Aujourd'hui, la roue a tourné et c'est nous qui sommes du mauvais côté. De part et d'autre, la mort nous attend, dans les flots bleus, comme les Taïra, ou sous les coups des armes ennemies. Mais non, nous ne subirons pas la honte de périr par des mains infâmes. Seule notre épée aura l'honneur de nous porter le coup fatal. Viens, nous allons préparer la plus belle et la dernière fête de notre existence. »

Dans le château, on abandonna les préparatifs de défense pour les préparatifs de fête. Les cuisiniers s'affairèrent à leurs fourneaux, hachant le poisson, préparant les meilleures sauces, les plats les plus raffinés, découpant crabes et homards vivants. L'ordonnance du banquet fut un véritable chef-d'œuvre de l'art. Dans les appartements des femmes, régnait la même agitation fiévreuse. Les dames, aidées de leurs caméristes, enfilèrent leurs plus beaux atours et créèrent les coiffures les plus élaborées. De lourds encens brûlaient dans la salle du banquet. Dans les coulisses, acrobates, danseurs et musiciens préparaient un programme exceptionnel. Toute la nuit, seigneurs et dames dégustèrent avec délices les mets les plus rares, sirotèrent avec componction les sakés des meilleurs crus dans leurs gobelets préférés, admirèrent la variété et la perfection des spectacles. On rit, on chanta, on dansa, on récita des poèmes. Rien ne permettait de soupçonner qu'autour de cette compagnie joyeuse la mort se tenait prête. Rien, si ce n'est parfois un éclair de regret dans les yeux du seigneur Shibata, un sourire un peu forcé de son épouse ou les regards inquisiteurs de quelque servante. Quand l'aube se leva sur la mer dont le ressac inlassable battait les murs du château, Shibata se tourna vers son épouse :

— Il est temps, Madame, de quitter ce château avec vos filles. Je vous souhaite une vie heureuse et prospère.

— Mes filles, seigneur, sont déjà parties en lieu sûr. Aujourd'hui, j'ai cessé d'être mère et ne suis plus que votre épouse. Daignez m'accorder de rester à vos côtés pour ces derniers instants.

— Merci, madame. Votre décision fait honneur à votre sang et à votre frère dont nous allons bientôt partager le sort glorieux. Que tous ceux qui veulent encore vivre partent sur-le-champ. Quand le coq chantera, le feu sera mis au château et nul n'en pourra plus sortir.

Quelques minutes passèrent. Shibata faisait semblant d'être perdu dans la contemplation d'une belle poterie. Mais à chaque bruissement

de soie sur les nattes, il se demandait quel homme ou quelle femme l'abandonnait... Enfin, il leva les yeux. Un sourire éclaira son visage défait par la nuit d'ivresse. Derrière sa femme étaient agenouillés une cinquantaine de personnes, deux de ses fils, ses plus fidèles lieutenants, ses serviteurs et servantes préférés. Il ne mourrait pas seul.

« Bien, dit-il d'une voix assurée. Il est temps de se préparer. »

Quand les premières lueurs de l'incendie qu'il avait ordonné apparurent dans la salle du banquet, Shibata leva son sabre et l'abattit sur le cou blanc de son épouse fidèle. Aussitôt les soldats achevèrent les femmes, les guerriers firent hara-kiri, et lui-même, après un dernier regard sur tous les siens morts dignement, enfonça sans effort sa dague dans ses entrailles.

Dès lors, Hideyoshi avait le champ libre. Il se rendit à Kyoto pour demander à l'empereur son investiture et fut nommé ministre. Il cessa ainsi d'être un usurpateur pour devenir le serviteur de Sa Majesté Impériale. Fort de cette légitimité, il poursuivit l'œuvre unificatrice d'Oda Nobunaga en imposant sa suzeraineté aux daimyos. Quand il se déplaçait avec son armée de 100 000 hommes, ses fusils, ses arquebuses et ses canons, la plupart des seigneurs venaient, sans même livrer bataille, faire serment d'allégeance. Seuls les très puissants daimyos osèrent relever le défi. Presque tous sortirent vaincus de la lutte, comme le daimyo de Kagoshima, qui avait pourtant fait la conquête d'une grande partie de Kiushu. Hideyoshi n'essuya qu'une seule défaite, signe du destin. Ce fut en face de Tokugawa Ieyasu, celui qui plus tard prendra sa succession. Cependant, malgré sa victoire, Ieyasu se soumit et accepta la suzeraineté de Hideyoshi. En gage de paix, il épousa une de ses filles et reçut en échange les huit provinces orientales qui formaient le Kanto. C'était un domaine immense, celui que Minamoto no Yoritomo, le dernier shogun, avait choisi pour y bâtir solidement son pouvoir. Ieyasu, pour qui Yoritomo était l'exemple à suivre, établit sa capitale à Edo, l'actuel Tokyo. C'est lui qui fit construire le palais fortifié qui est encore la résidence de l'Empereur du Japon. C'est lui qui, par son dynamisme et son organisation, fit de cette région, encore mal mise en valeur, la région la plus riche et la plus peuplée du Japon. Avec le règne des Tokugawa, Kyoto, capitale depuis des siècles, passa au second rang et céda peu à peu la première place à Edo.

Une fois la paix établie dans l'ensemble du Japon, Hideyoshi ne cessa pas pour autant d'avoir des ambitions guerrières. En 1592, il décida d'envahir la Corée. C'était la première fois dans toute son histoire que le Japon avait des visées sur un pays étranger. Jusqu'alors, ses relations internationales, qui se limitaient principalement à la Chine et à la Corée, avaient été simples. La petite

Corée était une alliée, la grande Chine était souvent reconnue comme le suzerain du royaume japonais. Un seul intermède, celui des Mongols, avait failli rompre cet équilibre séculaire. Hideyoshi avait fait le rêve de conquérir la Chine et d'établir sa capitale à Pékin, où régnaient les empereurs de la dynastie Ming. Il envoya un ambassadeur à la Cour de Corée pour demander si la Corée serait son alliée dans cette guerre ou si elle lui barrerait le passage. La Corée, qui était vassale de l'empereur Ming, ne pouvait que refuser une proposition aussi folle.

En 1592, donc, la première flotte d'invasion quitta les îles nippones, forte de 150 000 hommes. Elle était placée sous le commandement de deux généraux : l'un était Konishi, le célèbre daimyo chrétien de Kiushu, l'autre était Kato, un ardent bouddhiste adepte de Nichiren. Surpris, les Coréens n'opposèrent pas grande résistance et la Cour de Corée s'enfuit vers le nord. En un mois, les Japonais prirent possession de la capitale et les deux généraux partirent chacun dans une direction pour occuper le territoire tout entier. Mais bientôt, les difficultés se firent jour. D'abord, la dynastie des Ming vint au secours de son vassal en envoyant une forte armée bien entraînée. Petit à petit, les troupes japonaises se virent contraintes de régresser vers le sud. D'autre part, le génial amiral coréen Yi Sunsi détruisit en deux combats la flotte japonaise. Avec ses vaisseaux lourds et puissants recouverts de fer qu'on appelait les « navires-tortues », il harcelait sans cesse les lignes de ravitaillement en provenance du Japon. Finalement, les deux généraux japonais se retrouvèrent isolés à Fusan et l'on décida de part et d'autre d'ouvrir des négociations de paix. Elles durèrent trois années. Plusieurs ambassadeurs coréens et chinois vinrent voir Hideyoshi ; le général Konishi lui-même se rendit à Pékin. Mais toujours, on se heurtait au problème d'investiture. Hideyoshi voulait être considéré comme vainqueur et reconnu par l'empereur de Chine comme le roi du Japon. L'empereur Ming était prêt à le reconnaître, seulement dans des termes qui impliquaient que le Japon était vassal de la Chine.

En 1597, Hideyoshi, lassé de ces lenteurs, lança une seconde campagne en Corée. Ce furent les mêmes généraux qui repartirent. Mais ce ne fut plus une promenade militaire. Les armées chinoises étaient encore sur place, les Coréens s'étaient organisés et c'était l'hiver, un hiver comme les insulaires que sont les Japonais ne l'avaient pas imaginé. L'armée japonaise, assiégée au bord de la mer, mourut littéralement de froid. Toutes les nuits, on retrouvait les sentinelles gelées à leurs postes de garde ; sans moyen de sortir pour chercher du bois, le seul matériau à brûler étaient les flèches qu'envoyaient les Chinois qui faisaient le siège. On mangea les chevaux, les chats, les rats, puis on mâcha de la terre avec du papier.

Les guerriers n'osaient plus retirer leurs casques de peur de voir leurs visages de démons. Les beaux samouraïs n'étaient plus que des squelettes effrayants à voir. Enfin, des renforts arrivèrent et les Chinois durent lever le siège.

Alors Hideyoshi mourut. L'on s'empressa de faire revenir le corps expéditionnaire de Corée, qui courait à son extinction.



Hideyoshi n'avait pas seulement l'ambition de conquérir le monde, il voulait également l'éblouir de ses fastes. Au milieu de fêtes immenses et somptueuses, de châteaux gigantesques décorés de la cave au grenier, c'est le règne de la profusion, du tape-à-l'œil et de l'or. Infatigable bâtisseur, Hideyoshi mit toute son âme dans ses deux châteaux préférés : le château fortifié d'Osaka et le palais de plaisance de Momoyama, près de Kyoto. Malheureusement, ces deux châteaux furent détruits de fond en comble par les guerres et les incendies. Il ne nous en reste que quelques reproductions, quelques gravures qu'en firent les étrangers de passage et les descriptions des contemporains béats d'admiration. Avec ses cinq étages monumentaux, le château d'Osaka dominait de toute sa hauteur la ville commerçante. Il était cinq fois plus grand que celui qui existe actuellement. L'extérieur des murs étaient peint en blanc rehaussé de sculptures sur bois dorées ; les ailes des toits étaient également recouvertes d'or. Au soleil, le château brillait de mille feux. À l'intérieur, Hideyoshi commanda aux meilleurs artistes de son temps la plus riche décoration. Tous les plafonds étaient sculptés et peints de couleurs vives rehaussées d'or. Quant aux murs, aux portes coulissantes et aux paravents, la plupart étaient dus aux pinceaux du génial Kano Eitoku, l'un des plus brillants représentants de l'école Kano. C'était une peinture forte et généreuse, faite pour plaire à des guerriers épris de luxe. Toute la nature s'y retrouvait sur fond de feuilles d'or : pins de l'hiver couverts de neige, pruniers du printemps, lotus de l'été, pivouines de l'automne. On y voyait aussi des lions fabuleux à la crinière bouclée, symbole du héros invincible ; des tigres féroces marchant entre les haies de bambous verts, symbole de la puissance ; des grues au bec rouge s'envolant au soleil couchant, symbole de longévité et d'éternité.

La civilisation tapageuse et outrancière, quelque peu « nouveau riche », du règne de Hideyoshi est d'autant plus surprenante qu'elle vient juste après une période où l'idéal *zen* de sobriété et de simplicité était en faveur. Rien ne saurait mieux illustrer cette opposition que les rapports entre Hideyoshi et Sen no Rikiu, le plus grand maître de thé japonais, et qui était aussi son ami. Le thé avait été importé de Chine. À cette époque, on le préparait à partir des feuilles vertes séchées et

moulues. La poudre battue dans l'eau chaude donnait une boisson âcre aux vertus médicinales certaines. Cette préparation, adoptée par les moines zen de Chine, fut transmise au Japon et donna lieu peu à peu à tout un rituel mis au point par les moines nippons. C'est enfin à Sen no Rikiu que l'on doit la codification et la perfection de la cérémonie du thé, telle qu'on la pratique encore aujourd'hui.

De quoi s'agit-il en effet ? De boire une tasse de thé entre amis, d'apprécier à leur valeur les gestes simples de la préparation du thé et de jouir pendant quelques instants hors du monde d'un lieu privilégié consacré à l'art et à l'harmonie. La cérémonie du thé se pratique dans une petite maison construite à cet effet, au fond du jardin. La pièce est petite, de quatre à cinq m², bâtie avec des matériaux de qualité, tous laissés à l'état naturel. Le bois n'est pas verni, les nattes laissent encore échapper l'odeur de la paille, le papier des fenêtres laisse apercevoir ses fibres. Au fond de la pièce, une petite estrade, appelé *tokonoma*, est consacrée aux œuvres de l'homme : une peinture ou une calligraphie au-dessus d'un bouquet de fleurs. Le bouquet de fleurs, tel que la conception zen le mit à l'honneur, est une œuvre d'art qui exige autant de technique que de concentration d'esprit de la part de l'exécutant. C'est l'art de suggérer la nature entière, de faire entrer l'univers à l'intérieur de la chambre. Contrairement aux bouquets à l'occidentale, l'art zen des fleurs est celui de la parcimonie : un bouton de camélia avec deux feuilles lisses et brillantes dans un tube de bambou, ou bien une branche de cerisier fleuri soigneusement élaguée. Les bonzes zen qui, comme Sen no Rikiu, étaient de grands maîtres de thé, furent souvent aussi de grands maîtres de fleurs. Seuls ceux qui avaient véritablement compris l'essence du zen étaient capables de transmettre par un bouquet l'essence de leurs méditations.

Si la boisson est peu dispendieuse, et les gestes simples, les ustensiles utilisés pour la cérémonie du thé et qui lui sont réservés sont des objets d'art. Tous évoquent par leur matière, gardée la plus naturelle possible, un des cinq éléments de la nature : bois, métal, terre, l'eau et le feu servant au processus de fabrication. En métal, la bouilloire et ses anneaux décorés ; en bois, ou plutôt en bambou, la longue cuillère qui sert à puiser l'eau chaude, le petit balai aux 120 tiges pour battre la poudre et la petite cuiller qui sert à prendre la poudre de thé ; en bois encore, mais souvent laquée, la boîte, ni ronde, ni ovale, en forme de coloquinte, qui contient la précieuse poudre. Quant à la terre, c'est peut-être elle qu'on admire le plus dans le bol unique qui sert de récipient à tous les invités. Loin d'être une porcelaine délicate et ouvragée, c'est souvent une pièce de grès grossier, rugueuse et terne. C'est ainsi qu'au travers de tous ces accessoires obligés, la cérémonie du thé a exercé une influence considérable sur les arts japonais, introduisant dans l'art la recherche

zen de la pureté et de la simplicité.

Hideyoshi pratiquait assidûment la cérémonie du thé et s'était instruit auprès du meilleur maître, Sen no Rikiu. Même dans ce domaine, par essence dévolu à l'intimité et à la simplicité, il voulut éblouir le monde et laisser à la postérité le souvenir d'une fête unique en son genre. Ce fut la gigantesque cérémonie du thé du sanctuaire de Kitano. Pendant des mois, les hérauts passaient de ville en ville pour inviter les connaisseurs, affichant des placards sur les temples. On y lisait entre autres choses :

« Au mois de mai se tiendra dans le sanctuaire de Kitano une grande cérémonie du thé, sous le patronage du maître Sen no Rikiu.

» Tous les hommes sont invités à y participer, sans distinction de classe ni de richesse.

» Tous les ustensiles de thé sont acceptés, quelle que soit leur valeur. On peut apporter peintures, calligraphies, vases et tous autres objets dignes d'être admirés.

» La cérémonie durera sept jours. »

Ils sont six mille amateurs de thé à se réunir sous les célèbres pruniers du sanctuaire où des centaines de petites chambres de thé indépendantes ont été sommairement élevées. On discute sans fin de la beauté des objets, on commente les calligraphies et les peintures, on admire les bouquets que les uns et les autres créent chaque jour, on compare les différentes sortes de thé selon leur origine ou la chaleur de l'eau, on observe les gestes des différents maîtres de thé... Il n'y a que des hommes, car, à l'origine, la cérémonie du thé est un délassement physique, moral et esthétique, destiné aux guerriers.

Sen no Rikiu, responsable un peu malgré lui de cette immense fête, est l'hôte de Hideyoshi lui-même. Hideyoshi s'assied à la place d'honneur, en face du tokonoma. Dans un vase plat, quelques branches aquatiques jaillissent au milieu de cailloux blancs ; au-dessus, une peinture où un vol d'oies sauvages est à peine suggéré sur la soie grège par quelques coups de pinceau. Tout l'art zen de l'évocation est dans cet ensemble, où chacun reconnaît la main du maître. L'eau chante dans la bouilloire placée au-dessus des charbons à peine rougeoyants ; un parfum léger s'exhale du brûle-parfum d'argent ciselé ; Sen no Rikiu offre à Hideyoshi les petites confiseries qui accompagnent le thé ; il nettoie délicatement le bol originaire de Corée qu'il a choisi parmi les plus beaux de sa célèbre collection ; il dépose une petite cuillerée de poudre de thé au fond du bol ; puis, saisissant la cuillère de bambou au long manche, il puise un peu d'eau chaude et la verse en trois temps dans le bol. D'un geste sûr et souple, il monte le thé en le battant régulièrement avec le petit balai de bambou. Quand la mousse d'un vert clair est parfaite, il élève le bol à la hauteur de ses yeux, le tourne d'un quart de tour, et l'offre à

Hideyoshi. Les deux hommes se saluent profondément, les mains posées à plat sur la natte, et le front touchant les mains. Hideyoshi se redresse, toujours agenouillé, prend le bol, le retourne en sens inverse de Sen no Rikiu, et le boit en trois gorgées et demie. Puis il admire la facture et le grain du bol coréen avant de le rendre à Sen no Rikiu, qui recommence l'opération. Enfin, lorsque tous les invités ont bu, Hideyoshi dit :

« Maître, je vous en prie, veuillez boire également. » Alors, Sen no Rikiu cède sa place auprès de la bouilloire et laisse son disciple préparer le thé.

Cependant, l'idéal du maître de thé zen et celui du maître du Japon étaient bien éloignés l'un de l'autre. Sen no Rikiu n'appréciait pas l'amour du luxe et de la profusion que manifestait Hideyoshi. Il ne se faisait pas faute de le lui faire remarquer. Sen no Rikiu possédait une collection célèbre d'objets d'art et un jardin magnifique. Hideyoshi apprit que dans ce jardin fleurissaient en grande quantité des « gloires du matin ». Il manifesta le désir de les admirer. Sen no Rikiu l'invita donc dans sa demeure pour une cérémonie matinale. Quand Hideyoshi se présenta, le maître de thé vint à sa rencontre et lui fit traverser le jardin. De « gloire du matin », il n'y avait plus trace. Le sol avait été retourné, nivelé, et recouvert de sable fin et de cailloux blancs. Hideyoshi ne fit aucune remarque, mais son cœur était plein d'un sombre courroux. Au fond du jardin, se trouvait la chambre de thé. Le chemin qui y conduisait était pavé de grosses pierres noires, qui venaient d'être arrosées et luisaient en exhalant une légère fumée. Sen no Rikiu fit coulisser la porte et s'effaça devant Hideyoshi. Hideyoshi pénétra dans la chambre de thé et aperçut, au milieu du tokonoma, gracieusement placé dans une coupe en bronze chinoise, une seule branche de « gloire du matin ». Alors il comprit en quoi réside le message de beauté des fleurs.

Hélas, Sen no Rikiu ne pouvait pas toujours faire ainsi l'éducation de son farouche disciple sans encourir son courroux. C'était un âge de guerre, de trahison, et un homme comme Hideyoshi avait trop vécu pour ne pas se méfier de tous, même de ses amis. Sen no Rikiu finit un jour par s'attirer sa colère, et reçut l'ordre de mettre fin à ses jours.

Sen no Rikiu mourut, comme il avait vécu, au milieu de la beauté et de l'art, à l'issue d'une dernière cérémonie de thé à laquelle il avait convié ses disciples préférés. Lorsque chacun d'entre eux eut fini de boire, il leur distribua ses ustensiles personnels, sa cuiller à thé, sa boîte de laque... Il garda seulement le bol et dit :

« Que jamais cette coupe, souillée par les lèvres du malheur, ne serve à un homme ! » et il la brisa sur le sol. Les invités partirent, sauf un seul, qui assista le maître dans ses derniers instants. Les larmes aux yeux, il écouta le dernier poème du moine zen, qui s'adressait à son

poignard :

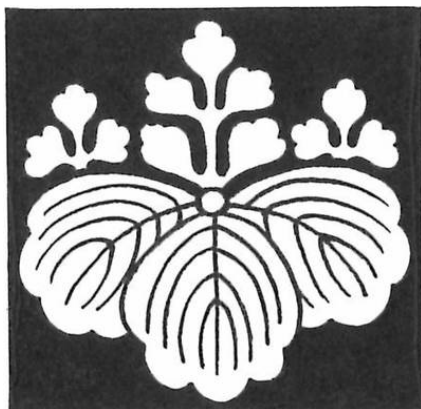
« Sois la bienvenue,

Ô épée de l'éternité.

À travers Bouddha

Et à travers Bodhidharma,

Pareillement tu t'es ouvert la voie. »



Le siècle des daimyos chrétiens (1550-1640)



e

OUT au long du XVI siècle, des guerres continuelles entre les différents clans avaient fait du Japon un immense champ de bataille. La misère et les calamités naturelles venaient aggraver le désordre perpétuel. La Cour de Kyoto elle-même, dénuée de tout pouvoir et de toutes ressources, était si pauvre que l'Empereur avait du mal à survivre. Quand il mourait, il arrivait même qu'il n'y eût pas d'argent dans les caisses pour lui faire des funérailles décentes. Dans ce chaos incessant de luttes intestines, un homme enfin s'éleva. Il s'appelait Oda Nobunaga. Après sa mort, il sera mis au rang des divinités par l'Empereur et vénéré de tous pour avoir donné aux Japonais l'unité, la paix et la prospérité, ces biens inestimables après lesquels ils languissaient depuis des siècles. En 1552, à 18 ans, Oda Nobunaga devint le daimyo de son petit fief. Son apparence fragile, son teint clair et délicat n'annonçaient guère le vaillant capitaine qu'il était. Avec ses allures distinguées d'aristocrate, il savait mieux que quiconque diriger une armée, mener un siège et fortifier une ville. S'étant lancé dans une série de guerres audacieuses contre ses voisins, il devint en quelques années l'arbitre incontesté du Japon. Il réunit sous son pouvoir la plupart des grands royaumes du Japon central, autour de Kyoto. Il rendit à l'Empereur son prestige et lui fournit une liste civile digne de lui. Il sut s'attacher personnellement de nombreux daimyos, qui l'aidèrent à poursuivre son œuvre difficile d'unification. Oda Nobunaga était à la fois un homme de guerre et un homme

d'État. Sans opinion religieuse très arrêtée, il considérait le bouddhisme ou le christianisme sous leurs aspects politiques plutôt que sous leurs aspects religieux. Pour lui, les grandes sectes bouddhiques, surtout celle des moines-soldats du mont Hiei, représentaient une force rivale. Il chercha donc à briser leur puissance temporelle et militaire.

C'est pourquoi, en 1571, Nobunaga frappa un grand coup. Il mit le siège autour du mont Hiei, près de Kyoto, où se trouvaient les monastères fortifiés des bonzes-soldats. L'enceinte du monastère comprenait treize vallées et pas moins de trois mille temples et bâtiments. C'est dire qu'il s'agissait plus d'une ville fortifiée que d'un simple monastère. Plusieurs milliers de personnes y habitaient : les moines avec leurs femmes, leurs enfants, et tout un personnel domestique et militaire attaché à l'entretien et à la protection des temples. Après avoir vainement demandé au supérieur du monastère de se rendre et de désarmer ses moines, Nobunaga donna l'ordre à ses généraux d'incendier les monastères. Ceux-ci hésitaient. Depuis des siècles, le monastère du mont Hiei dominait Kyoto et avait toujours bénéficié de la protection des Empereurs et de celle de Bouddha. N'était-il pas sacrilège de pénétrer armé dans ces lieux saints pour y porter la guerre ? Mais Nobunaga mit fin à leurs hésitations en disant :

« Les moines du mont Hiei ont-ils jamais hésité à porter la guerre dans la capitale et même jusque dans le palais de l'Empereur ? Ils récoltent ce qu'ils ont semé. Ils ont pris le parti de mes ennemis et ont refusé mes propositions de négociations. Ils n'ont que le sort qu'ils méritent. »



— Après avoir vainement demandé au supérieur du monastère de se rendre et de désarmer ses moines...

En bas du mont Hiei, l'incendie commença à ravager la forêt de pins. Gênés par la fumée âcre et noire qui s'élevait autour d'eux, les moines n'eurent guère le temps de s'organiser. Ignorant la détermination farouche de Nobunaga, ils comptaient présomptueusement sur la sainteté de leur retraite pour leur épargner le pire. Mais le feu gagna et à la nuit, les troupes de Nobunaga donnèrent l'assaut. Malgré leur résistance désespérée, les moines furent exterminés. Le lendemain, tous les monastères et les bâtiments furent livrés aux flammes, tous les habitants passés au fil de l'épée, même les femmes et les enfants...

En revanche, Nobunaga se montra extrêmement chaleureux et compréhensif envers les jésuites et les chrétiens. Pour lui, les jésuites étaient les compatriotes et les amis des marchands portugais qui apportaient tant de richesses et de trésors inconnus, dont des techniques de guerre fort précieuses. N'était-ce pas grâce aux arquebuses et aux fusils fabriqués sur le modèle des armes portugaises qu'il avait réussi à vaincre des daimyos incomparablement plus puissants que lui ? Il appréciait la conversation des jésuites et leurs connaissances scientifiques, sans trop se soucier de leur propagande religieuse. De leur côté, les jésuites le considéraient comme un bon prince, ambitieux certes, mais brave, juste et ennemi de la trahison. Au pied du mont Azuchi où il avait fait construire un château fort sans rival, Nobunaga donna aux pères la permission d'établir une église et même une école. Ce fut le « temple des barbares du sud » (Nanban-ji). Ce nom vient de ce que, pour les Japonais, les navires occidentaux arrivaient toujours du sud. Dans cette école, les jésuites reçurent les fils de la haute société et leur enseignèrent, en dehors des vertus du christianisme, les mathématiques, l'astronomie, la musique et la peinture à l'huile. On dit qu'Oda Nobunaga fut charmé par le concert de clavecin et de hautbois que lui offrirent un jour les élèves du collège des pères.

Sous la protection de Nobunaga, la propagande missionnaire fit de rapides progrès. Après le passage de François Xavier, les Portugais et les Espagnols avaient envoyé de nombreux jésuites, formés soit à Goa aux Indes, soit à Manille aux Philippines. Les conversions se multipliant, des Japonais entrèrent dans la Compagnie de Jésus. Libérés de l'obstacle de la langue, ils purent répandre avec plus de facilité les doctrines chrétiennes. Le christianisme se développa surtout dans deux régions : dans l'île de Kiushu et autour de la capitale, Kyoto. Dans l'île de Kiushu, le commerce et la propagation de la foi marchaient la main dans la main et le sort des missions restait lié à celui des marchands portugais. Le petit daimyo de Nagasaki se convertit très tôt au christianisme. Par générosité envers ceux qui

l'avaient converti, il concéda la possession de ce petit port ainsi que ses environs à la Compagnie de Jésus, qui devint ainsi propriétaire au Japon. Une seule condition était posée, à savoir que les navires portugais feraient de ce port leur seul port d'attache au Japon. De là date la prospérité de Nagasaki, qui en quelques années devint une ville riche et puissante. La baie de Nagasaki, très protégée des courants et des coups de vent, étant extrêmement propice au mouillage prolongé, les Portugais ne se firent pas prier pour venir y jeter l'ancre. Leur commerce y fructifia rapidement. Les marchandises qu'ils apportaient dans leurs belles caravelles, en provenance d'Europe ou des Indes, se vendaient au prix qu'ils en demandaient, puisqu'ils étaient les seuls à les proposer. En général, ils doubtaient ou triplaient les prix de départ. En échange, ils voulaient de l'or, dont le Japon était riche et peu soucieux, puisque la monnaie se battait en argent. À chaque voyage donc, c'est par tonnes d'or que se chiffraient les bénéfices des marchands portugais, bien récompensés des risques qu'ils couraient sur les mers. Nagasaki devint ainsi une ville à la mode où les objets de l'Occident circulaient, où les techniques modernes se développaient. Elle devint également une ville chrétienne. Les églises s'installèrent dans les temples bouddhiques et shintos ; la première cathédrale du Japon y fut élevée dans le style jésuite, à Omura, et dédiée à la Vierge.

Dans les provinces du centre, le christianisme faisait également des adeptes de marque, au point qu'on a appelé le XVI^e siècle japonais, le siècle des Daimyos chrétiens. Parmi tous ces princes, Takayama Ukon est certainement le plus célèbre pour sa constance dans le malheur. Dès sa jeunesse, il se trouva aux prises avec des problèmes de conscience difficiles à résoudre à cause de son appartenance au christianisme. Alors qu'il venait de succéder à son père à la tête de son fief, son suzerain direct se révolta contre les prétentions d'Oda Nobunaga. Pour forcer Takayama à prendre son parti, le suzerain avait saisi comme otages la sœur et le fils aîné du jeune daimyo chrétien. Pour mater cette révolte, Nobunaga vint en personne mettre le siège devant le château fort de Takayama. Il lui fit dire que s'il ne se rendait pas immédiatement, tous ses sujets chrétiens seraient massacrés à l'issue de la bataille. Que pouvait faire Takayama ? Résister à Nobunaga, c'était exposer à la mort les nombreux chrétiens qu'il avait rassemblés dans son fief et trahir d'une certaine façon sa religion, sans compter qu'il risquait de toutes façons d'être vaincu par les talents militaires incontestés de Nobunaga. Se rendre sans bataille à Nobunaga, c'était trahir son lien de vasselage envers son suzerain et exposer à une mort certaine sa sœur et son fils gardés en otage. Devant ce dilemme, Takayama eut recours au père jésuite attaché au château. Le Portugais lui conseilla de se rendre à Nobunaga et

d'implorer son pardon. Takayama Ukon se rase alors les cheveux, revêtit un habit de moine, et se rendit en procession avec ses aides de camp pour offrir sa vie en échange de celle des chrétiens. Il se prosterna en silence devant le général. Ému par le sens du devoir dont faisait preuve le jeune daimyo, Nobunaga lui laissa la vie sauve et l'accepta au rang de ses vassaux. Dorénavant, Takayama servira fidèlement Nobunaga jusqu'à sa mort. Cependant, pour que Takayama ne fût pas accusé de félonie envers son suzerain, son père prit la défense du château et résista vaillamment aux assauts de Nobunaga avant de se rendre. Ainsi l'honneur de la famille fut-il sauf et la vie de tous, pour une fois, fut-elle épargnée.

Rentré en possession de son fief grâce à la générosité de Nobunaga, Takayama y propagea le christianisme avec ardeur. Pour l'inauguration de l'église de son château fort, qui eut lieu un dimanche de Pâques, plus de 15 000 chrétiens s'étaient dérangés. Il y eut un service d'une somptuosité sans égale, aux sons d'un orgue construit tout exprès. De nombreux pères étaient venus pour donner plus d'éclat à la cérémonie et leurs vêtements sacerdotaux tout rehaussés d'or furent très appréciés par la population. Les jésuites avaient organisé une grande fête à l'issue de la messe, avec spectacles de théâtre : des Japonais convertis interprétèrent un mystère devant l'église ; il y eut un grand banquet, des jongleurs, de la musique, des jeux de toutes sortes. Le jeune nègre africain, qui servait de domestique à l'un des pères, eut un tel succès que le père se sentit obligé d'en faire cadeau à Oda Nobunaga lui-même.

Mais cette période idyllique devait bientôt prendre fin. Oda Nobunaga périt, traîtreusement assassiné par un de ses vassaux. Un de ses généraux, Toyotomi Hideyoshi, prit sa succession et mena à bien l'œuvre d'unification qu'il avait entreprise. Mais Hideyoshi n'eut pas la même attitude que son prédécesseur envers la religion étrangère. En 1587 paraît le premier édit de proscription du christianisme. Plusieurs raisons permettent d'expliquer ce geste. Les chrétiens, qui atteignaient le nombre important de 500 000, commençaient à former une force indépendante échappant totalement non seulement au pouvoir féodal du régent militaire, mais aussi au pouvoir religieux de l'Empereur, descendant du Soleil. Des bruits circulèrent également comme quoi les jésuites complotaient avec leurs pays d'origine pour envahir le Japon, comme ils l'avaient fait en Amérique du Sud. Dans les provinces à majorité chrétienne, les pères catholiques se laissèrent aller à l'intolérance qui sévissait en Europe et avait provoqué les guerres de religion. Les bouddhistes furent persécutés, leurs temples brûlés, leurs moines chassés. Enfin, les missionnaires, qui s'étaient d'abord présentés comme de bons apôtres épris uniquement de pauvreté et du salut des âmes, se révélèrent sensibles aux gains. Leur collusion avec

les marchands portugais était trop évidente pour qu'elle n'entraînât pas quelque doute sur leur désintéressement. Ainsi donc, les plaintes conjuguées du clergé bouddhique et de certains de ses vassaux suscitèrent la méfiance de Hideyoshi. Plutôt que de voir à nouveau s'élever les querelles intestines, il préféra chasser du pays l'élément qui provoquait la discorde.

En 1587 donc, Hideyoshi ordonna à tous les missionnaires jésuites de quitter le Japon dans les vingt jours. Il reprit la possession de Nagasaki. Mais les jésuites se cachèrent auprès des daimyos chrétiens pour voir la tournure que prendraient les événements. Ce n'est que lorsque Hideyoshi, excédé de leur désobéissance, fit crucifier à Nagasaki vingt-six chrétiens, dont neuf religieux, que les pères missionnaires comprirent que l'heure de la vraie persécution était arrivée. En même temps, les daimyos chrétiens se voyaient reprocher leur baptême. Takayama Ukon, qui était devenu un vassal direct de Hideyoshi, reçut l'ordre d'abjurer sa foi s'il voulait conserver son fief. Fidèle envers lui-même et envers le Christ, il ne balança pas un instant. Il fit des adieux émus à ses sujets, qui regrettaient un aussi bon prince, renonça à son titre de daimyo et se rendit comme simple particulier à Kanazawa, sur la mer du Japon, dans le domaine d'un de ses amis. Il assura pourtant Hideyoshi qu'il était toujours son vassal et restait à sa disposition. Hideyoshi n'hésita d'ailleurs pas à faire appel à ses services. À cette époque, comme en Europe au Moyen Âge, le lien de vasselage primait tous les autres liens, que ce fût envers ses pères et mères, ses enfants ou même ses dieux. Aussi Takayama continua-t-il à guerroyer aux côtés de Hideyoshi. Il avait choisi comme étendard une grande croix blanche sur fond noir et s'était fait faire des gardes d'épée en forme de croix et gravées de versets de l'Évangile. Mais ce n'était plus qu'un guerrier sans fortune et sans domaine...

C'est à l'instigation de Takayama Ukon que Hosokawa Gratia se fit chrétienne. Gratia était la fille du seigneur félon qui avait assassiné Oda Nobunaga. Elle habitait avec son époux Hosokawa dans la ville de Osaka. Takayama Ukon, qui était un ami de Hosokawa, venait souvent leur rendre visite. Il était encore daimyo et ne cachait pas les joies que lui apportait sa conversion. Il trouva en Gratia une âme prête à écouter ses discours et la convainquit petit à petit de se faire chrétienne. Mais les femmes de la noblesse ne sortaient guère seules de chez elles. Gratia n'eut donc que rarement l'occasion de rencontrer des pères chrétiens, car, malgré ses exhortations, son mari refusa toujours de se convertir. Enfin, Gratia prit la décision de recevoir le baptême avec toutes ses femmes et ses suivantes. Celles-ci, qui étaient plus libres de leur mouvement, partirent en groupe se faire baptiser à l'église d'Osaka. Mais il fallut ménager un rendez-vous secret entre Gratia et un prêtre pour qu'elle obtînt le sacrement. C'est alors qu'elle

prit le nom de Gratia.

Lorsque Hideyoshi lança son décret de proscription du christianisme, Gratia tout comme Takayama se sentaient un zèle si grand pour leur foi qu'ils souhaitaient le martyre. Gratia fit même préparer en secret la robe blanche qu'elle porterait à cette occasion. Mais Hideyoshi n'avait pas l'intention de faire périr les chrétiens. Il voulait simplement faire régner la paix au Japon. Or, il n'avait pas encore réuni tous les daimyos sous son autorité et il avait besoin de tous ses vassaux pour l'aider. Il fit juste à ce moment-là appel à Hosokawa pour aller châtier dans le nord un prince réfractaire. Hosokawa ne pouvait qu'obéir, mais le fit la mort dans l'âme. En effet, résidait au château d'Osaka un de ses ennemis jurés, qui allait sûrement profiter de son absence pour s'emparer de sa famille et de ses biens. Il fit part de ses craintes à sa jeune épouse :

— Ne vous tourmentez pas, cher seigneur, lui dit-elle. Je saurais faire ce que je dois quand l'occasion se présentera.

— À quoi bon provoquer cette occasion. Êtes-vous vraiment résolue à rester à Osaka. Vous seriez plus en sûreté dans notre château de la campagne.

— Non, cher seigneur, je ne peux pas quitter cette ville où au moins se trouve une église et des chrétiens. En votre absence, vous savez que ce sera ma seule consolation. Ma résolution est prise. Je vous attendrai ici.

Hosokawa partit pour la guerre avec son armée. Quelques mois plus tard, comme il l'avait prévu, le seigneur d'Osaka se présenta en armes à la demeure de Gratia et la somma de le suivre. Mais Gratia était prête à cette éventualité depuis longtemps. Si le suicide rituel est considéré au Japon comme la marque d'une haute moralité et un titre de gloire, Gratia savait qu'il était condamné par l'Église catholique comme un péché mortel. Elle demanda donc à un fidèle guerrier de son époux la grâce de la décapiter. Elle se recueillit un long moment devant les images saintes, récita les prières chrétiennes, puis s'agenouilla, un lys à la main, dans la robe blanche qu'elle avait toujours gardée et offrit sa belle tête au coup fatal. Ainsi, même si Gratia n'a pas réellement subi le martyre pour sa foi, du moins est-elle morte de mort violente dans les mêmes pensées. Qui sait si elle n'avait pas voulu rester à Osaka dans le seul but d'obtenir une aussi belle mort ?

Quant à Takayama Ukon, sa fin ne fut pas beaucoup plus heureuse. Malgré toutes les marques de fidélité qu'il avait données à son suzerain, sa qualité de chrétien le faisait toujours soupçonner, calomnier, voire persécuter. Ukon restait ferme dans sa foi. Quand vint l'ordre de bannissement des daimyos chrétiens, il était parmi les premiers de la liste. Il ne prit même pas la peine de plaider sa cause et

se prépara pour l'exil. En plein hiver, il quitta Kanazawa recouvert de neige et son dernier ami. Il était suivi de toute sa famille et de ses voisins chrétiens. Il traversa le Japon du nord au sud, de la mer du Japon à la mer Intérieure, puis de l'est à l'ouest jusqu'à Nagasaki. Là, il demeura quelque temps, espérant peut-être un ordre de rappel de son suzerain. En vain... Il embarqua sur un vieux navire qui avait déjà beaucoup roulé sur les mers et ne possédait aucun confort. Takayama dit adieu à sa terre natale, les larmes aux yeux. L'édit précisait que ceux qui reviendraient seraient mis à mort... La traversée dura un long mois, pendant lequel la maladie fit des ravages au milieu des compagnons de Takayama. Sa propre famille ne fut pas épargnée. Enfin, parvenu à Manille aux Philippines, et reçu à bras ouverts par la communauté chrétienne qui l'attendait avec autant de curiosité que d'impatience, il tomba malade. Deux mois plus tard, il mourait, loin de sa patrie, mais au sein de ses coreligionnaires...

Avec l'accession au pouvoir des shogouns Tokugawa, qui allaient gouverner le Japon jusqu'en 1868, la répression anti-chrétienne se fit de plus en plus violente et de plus en plus organisée. En 1606, les missionnaires et les pères reçurent l'interdiction formelle de prêcher en public sous peine de mort ; les églises furent fermées ; les pères étrangers furent bannis du Japon. Par tous les moyens, on chercha à faire abandonner leur foi aux chrétiens. Des fonctionnaires spéciaux furent chargés de mener à bien cette « chasse aux chrétiens ». Celle-ci fut particulièrement sauvage dans l'île de Kiushu, où les adeptes du christianisme étaient plus nombreux. On mit au point plusieurs méthodes pour découvrir les chrétiens. L'une s'appelait « piétiner les images ». Les membres d'un village suspectés d'être chrétiens devaient fouler aux pieds une image pieuse dessinée sur bois. C'était le plus souvent la Vierge Marie ou le Christ en croix. Les uns après les autres, hommes et femmes, jeunes et vieux, enfants, marchaient sur l'image en présence des fonctionnaires. Si l'un d'entre eux marquait la moindre hésitation, on lui faisait subir un interrogatoire serré. Si quelqu'un refusait de marcher sur le visage de la Vierge, il était considéré comme chrétien et confié à d'autres personnes chargées de lui faire abjurer sa foi. D'autre part, tous les habitants de Kiushu furent obligés d'être inscrits dans une paroisse bouddhique. Lorsqu'un homme cherchait du travail ou voulait s'installer quelque part, on lui demandait le certificat du temple attestant qu'il n'était pas chrétien.

Quant à ceux qui se déclaraient chrétiens, ils étaient soumis à toutes sortes de tortures. Près de Nagasaki, le district le plus christianisé du Japon, se trouve une montagne qui domine la mer, appelée Unzen. Au pied de cette montagne, jaillissent à haute température des sources sulfureuses. Cet endroit, aujourd'hui idyllique, fut transformé en lieu de martyre pour les chrétiens. Par dizaines et centaines, on les

emmenait au mont Unzen. Le supplice le plus terrible était celui des sources chaudes. Les chrétiens récalcitrants étaient plongés dans ces eaux qui sortaient à plus de 100 degrés de terre et y périssaient le plus souvent. D'autres étaient précipités du haut des falaises, d'autres mis en croix. Parmi tous ces supplices, les chrétiens japonais firent preuve d'une endurance et d'une fermeté d'âme exceptionnelles. Les martyrs se comptèrent par milliers, qui préférèrent la mort dans leur foi à la vie dans l'abjuration. On vit de jeunes mères sauter d'elles-mêmes dans les ondes sulfureuses, leurs enfants dans les bras, plutôt que de renier le Christ ; on vit de jeunes enfants exhorter à la fermeté leurs parents prêts à faiblir pour les sauver ; on vit même des fonctionnaires, touchés par la constance sublime des condamnés, se convertir et passer dans le camp des persécutés.

Puis, en 1637, éclata la révolte chrétienne de Shimabara. Shimabara est une petite presqu'île sur la côte ouest de Kiushu, un peu au sud de Nagasaki. Elle dépendait des daimyos d'Arima, qui depuis deux générations étaient convertis au christianisme. Les îles d'Amakusa qui lui font face étaient également la propriété d'un daimyo chrétien. Cette région avait donc largement adopté la religion étrangère et les chrétiens y vivaient en paix sous la protection de leurs seigneurs. Mais depuis que la persécution était devenue une affaire d'État, les petits daimyos n'étaient plus en mesure de défendre leurs sujets contre le pouvoir central, sous peine de se voir déchus de leurs titres. Aussi la persécution s'étendit-elle jusque dans ces contrées jadis épargnées. À la mort des daimyos chrétiens d'Amakusa et d'Arima, le shogoun Tokugawa s'empressa de nommer à leur place des seigneurs fidèles à sa politique anti-chrétienne. Pour plaire à leur maître, les nouveaux daimyos se lancèrent dans une persécution encore plus violente qu'ailleurs. Opprimés sans relâche par les nouveaux fonctionnaires, qui exigeaient d'eux à la fois des taxes exorbitantes et le reniement de leur foi, les paysans chrétiens de Shimabara s'insurgèrent et tuèrent le plus cruel des préfets. Au même moment, dans les îles d'Amakusa, les rônins s'organisaient et décidaient de lutter par les armes contre l'oppression. Ces rônins, ou samourais sans maître, étaient d'anciens vassaux chrétiens du daimyo Konishi d'Amakusa (Konishi est le célèbre général qui dirigea les deux expéditions de Corée.) À la mort de leur seigneur, ces guerriers n'avaient pas voulu prendre du service ailleurs et s'étaient installés sur les îles, où il formaient une communauté unie. L'un d'entre eux avait un fils qui, dès son plus jeune âge, s'était fait remarquer par son zèle religieux, la beauté de son visage et la prestance de son maintien. Il était si rayonnant qu'il s'attirait tous les cœurs, aussi bien ceux des paysans que ceux des rudes guerriers en mal de bataille. On l'appelait communément Shiro d'Amakusa. Avec son père, il s'était exercé au métier des armes, mais

s'était juré de ne jamais se battre que pour le Christ. Sur sa bannière de soie, il avait fait peindre un ciboire surmonté d'une hostie et adoré par deux anges. « L'ange », tel était d'ailleurs le surnom qui lui avait été donné, tant il ressemblait à un habitant des cieux. On contait les prodiges qu'il opérait par sa seule présence ou par ses prières ferventes.

Ainsi donc, les deux mouvements de révolte, soutenus par le même idéal religieux, s'unirent. Derrière la bannière au ciboire de Shiro d'Amakusa, les samourais traversèrent le détroit pour venir en aide aux paysans. Les révoltés se regroupèrent dans un château abandonné au bord de la mer, le château de Hara. Ils le remirent en état, y transportèrent des armes et des vivres en grosses quantités. En comptant les femmes et les enfants, l'enceinte du château fortifié rassemblait plus de 40 000 personnes.

L'insurrection de Shimabara était trop importante pour que le daimyo d'Arima pût en venir seul à bout. Il fit appel au shogoun, qui dépêcha une armée de 30 000 hommes. Après quelques combats, l'armée shogounale fut mise en déroute par l'armée des paysans et des samourais, et son général tué dans la bataille. Bien que mal armées et inexpérimentées, les troupes paysannes avaient eu raison des armées de métier. Le shogoun, qui ne s'attendait pas à une telle résistance, employa les grands moyens. Le général vétérinaire Matsudaira, à la tête d'une armée de 120 000 hommes, traversa Kiushu et vint établir son camp au pied du château. Pendant des mois, il y mit le siège, attendant que la faim et la soif viennent à bout du courage des insurgés. Mais rien ne semblait pouvoir affaiblir la force de volonté des catholiques. Alors, Matsudaira fit appel aux Hollandais qui étaient installés dans le port de Nagasaki. Les capitaines, contraints et forcés, vinrent placer les canons de leurs galions en face du château fort de Hara. Sous les coups de boulets, les murailles de pierre non cimentées commencèrent à se disloquer et l'incendie s'éleva dans la ville, qui manquait déjà d'eau. La faim, la lassitude, et cet assaut imprévu des armes meurtrières de l'Occident mirent fin à la résistance désespérée des insurgés. Le 14 avril 1638, le château fort de Hara se rendit et Shiro d'Amakusa alla déposer son sabre aux pieds de Matsudaira. Malgré les suppliques, le shogoun se montra implacable et donna l'ordre de massacrer toute la population qui se trouvait à l'intérieur des murailles. 35 000 personnes trouvèrent la mort. Quant au jeune et vaillant Shiro d'Amakusa, on ne lui fit pas l'honneur de le traiter en samouraï en l'autorisant à faire hara-kiri. Il fut considéré comme un malfaiteur et sa tête fut exposée aux quolibets et aux sarcasmes des habitants de Nagasaki. Le château de Hara fut rasé jusqu'à la dernière pierre, et maintenant c'est une colline verdoyante plantée de mandariniers, où seule une stèle de pierre gravée marque l'endroit où

périssent tant de chrétiens.

La révolte de Shimabara et sa conclusion tragique mirent un terme définitif à l'existence du christianisme au Japon. Dorénavant, les quelques chrétiens qui subsistèrent gardèrent secrète leur foi et perdirent tout contact avec l'Église catholique. Car les shogouns Tokugawa ne se contentèrent pas d'extirper le christianisme, ils chassèrent également tous les étrangers. L'édit de fermeture totale du Japon date de 1639. Par cet édit, aucun étranger n'était autorisé à entrer au Japon pour quelque raison que ce fût. Tout étranger qui abordait était passible de mort, tous les navires confisqués. Seuls les Hollandais et les Chinois eurent la permission de résider à Nagasaki quelques mois par an, pour y commercer. De l'autre côté, les Japonais perdirent le droit de sortir de leur pays. Voici un extrait de cet édit remarquable :

« — Aucun navire japonais ni aucun Japonais ne pourra sortir du pays. Celui qui contreviendra à ces ordres sera mis à mort. Le navire, avec l'équipage et ses marchandises, sera mis sous séquestre.

— Tout Japonais qui reviendra des pays étrangers sera mis à mort.

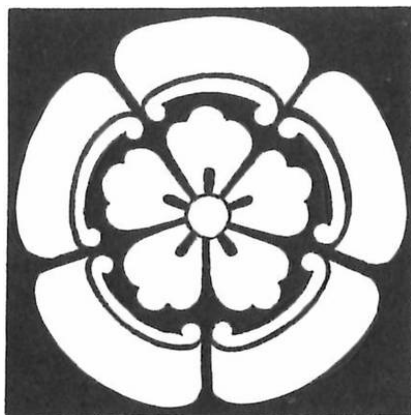
— Celui qui découvrira un prêtre ou un chrétien recevra une forte récompense.

— Tous ceux qui pratiqueront la religion des chrétiens seront mis en prison.

— Toute la race des Portugais, avec leurs familles et tous leurs biens, est bannie du Japon... »

Cet édit marque le début de l'isolationnisme du Japon. Dorénavant, les Japonais n'auront plus aucun contact avec l'extérieur et vivront totalement en vase clos. Leur seule fenêtre sur l'univers est Nagasaki, où les Chinois et les Hollandais viennent régulièrement. Encore faut-il expliquer dans quelles conditions. On fit construire au milieu de la baie de Nagasaki une île artificielle, appelée Deshima, tout entourée de barrières. Un seul pont conduisait à la ville, gardé jour et nuit par des soldats en armes. C'est là qu'étaient parqués les Hollandais, qui n'avaient pas le droit d'en sortir. Tout leur était fourni sur place. Les seuls Japonais qu'ils avaient l'occasion de rencontrer étaient leurs interprètes, triés sur le volet et les quelques domestiques placés autant pour les servir que pour les espionner. Le commerce se faisait entre le capitaine et des intermédiaires nommés par le shogoun. Parfois, le capitaine était convié à la cour du shogoun. Il traversait alors tout le pays jusqu'à Edo la capitale, apportant de nombreux présents de valeur pour le shogoun. Mais il était toujours surveillé de toutes parts. Les seules informations qui parvinrent dans l'Europe des Lumières sur ce pays fermé furent deux relations de voyage de médecins de la Compagnie hollandaise des Indes, qui accompagnèrent leur capitaine à la Cour d'Edo.

Pour que se rompe cet isolement splendide et soigneusement maintenu pendant deux siècles, il fallut que les canonnières américaines du commodore Perry viennent parader dans les eaux de la baie de Tokyo, le 8 juillet 1853.



Otomo le loup et saint François Xavier (1550)



Sur la Colline des Cigognes, l'herbe haute de l'été ondoyait doucement, se courbant parfois sous une rafale de vent plus forte que les autres. Tout au sommet de la colline, un cavalier solitaire regardait l'horizon. C'était un jeune garçon à l'allure sauvage, aux yeux perçants et au visage dur. Il tenait fermement les rênes de son cheval, une bête nerveuse que l'orage menaçant semblait incommoder. Sans même prêter attention aux mouvements saccadés de sa monture, le jeune garçon épiait la mer qui s'étendait du pied de la Colline des Cigognes à l'horizon. Sous les nuages noirs qui s'amoncelaient au-dessus des flots, on distinguait un grand vaisseau aux voiles noires qui avançait rapidement. Elles n'avaient ni la forme ni la couleur des voiles qui sillonnaient habituellement la mer Intérieure. Leur apparition soudaine dans la rade de Beppu intriguait visiblement le jeune homme. Tout à coup, il eut comme une illumination. Il cravacha brutalement son cheval, qui se cabra et partit au galop.

« Hourra ! Hourra ! s'écria le jeune homme. Le Vaisseau noir arrive, le Vaisseau noir arrive ! »

Malgré les pierres qui roulaient sur le mauvais sentier, le cheval dévalait à vive allure la pente et se heurta presque à une compagnie bruyante de cavaliers qui montaient. À la vue du jeune homme, tous se turent et le premier d'entre eux s'inclina respectueusement sur sa bête en disant :

— Jeune seigneur, nous vous cherchions. Par ordre de votre père. Le Vaisseau noir des hommes du Portugal est arrivé en vue de nos côtes. Le seigneur votre père aimerait que vous assistiez à cette entrevue.

— Je l'ai vu du haut de la Colline des Cigognes, le Vaisseau noir, répliqua brièvement le jeune garçon. Allons, descendons vite au château. »

Les gentilshommes s'écartèrent et suivirent le jeune seigneur, qui n'était autre qu'Otomo Sorin, fils aîné du daimyo de Bungo, royaume oriental de Kiushu. Le « Vaisseau noir » était le nom que les Japonais avaient donné aux caravelles portugaises dont les voiles étaient sombres. Ce « Vaisseau noir » était attendu depuis longtemps avec impatience dans le port de Beppu. Quelques années auparavant, vers 1540, le premier navire portugais avait mouillé dans l'île japonaise de Tanegashima, au sud de Kiushu, et y avait établi de bons rapports avec le daimyo local. Celui-ci avait parlé à son cousin de Beppu des « flèches à feu », ces armes extraordinaires que possédaient les Portugais. C'était la première fois en effet que le daimyo voyait des fusils : le daimyo de Bungo avait donc fait demander au capitaine portugais de venir mouiller dans son port de Beppu, afin de pouvoir admirer ces armes merveilleuses. Il avait promis que les Portugais y seraient reçus avec générosité et honneur. Et voilà qu'enfin le Vaisseau noir arrivait.

Le capitaine portugais fut reçu au château du daimyo Otomo en grande pompe. Il s'était fait accompagner de quelques gentilshommes et de soldats portant fièrement leur fusil. Le capitaine offrit l'un d'eux au daimyo, qui, longuement, se mit à peser et caresser cette arme noire dont il rêvait depuis si longtemps.

— Comme c'est lourd ! s'exclama-t-il enfin. Tiens, mon fils, soupèse toi-même.

Et il tendit à Sorin le fusil, qui faisait plus d'un mètre cinquante.

— Mon père, ne pourrait-on voir comment cette arme fonctionne ?

Le capitaine accepta de faire une démonstration et tout le monde descendit dans le parc du château jusqu'au champ de tir à l'arc. On plaça trois cibles à l'extrémité du champ et trois marins portugais se mirent en position. Ils emplirent le canon de poudre, bourrèrent bien, refermèrent la culasse et mirent enfin le feu à la mèche. Au bruit des trois détonations simultanées, les Japonais eurent un sursaut mal réprimé. Les trois Portugais se relevèrent tandis que les Japonais poussaient des cris d'admiration. Dans la fumée qui se dissipait, on apercevait les trois cibles déchiquetées au bout du champ.

— Monseigneur, s'écria un des courtisans, quelle puissance divine ! Le tonnerre lui-même ne fait pas plus de bruit ni plus de mal !

— En effet, répondit le prince Otomo, on dirait que le Dieu du Tonnerre s'est incarné dans ces tubes noirs. Vraiment, ces « flèches à feu » sont aussi terribles que le disait mon cousin.

— Peut-être aimeriez-vous essayer vous-même ? proposa aimablement le capitaine portugais, que le succès de ses armes

remplissait d'aise et que la surprise des Japonais amusait beaucoup.

— Volontiers, je demanderais à trois de mes samourais de tenter leur chance, répliqua prudemment le prince Otomo.

— Oh, mon père, je vous en prie, supplia alors le jeune Sorin, laissez-moi essayer !

— Allez-y, mon fils, mais faites bien attention !

Sorin et deux samourais s'approchèrent des marins portugais. Ceux-ci leur expliquèrent minutieusement le maniement de l'arme à feu et les aidèrent à charger le canon. Ils leur conseillèrent de s'agenouiller afin d'avoir plus de sûreté en visant les cibles. Sorin suivit scrupuleusement les instructions. Il tira. Lui seul ne sembla pas ému outre-mesure du bruit qu'il provoqua, lui seul ne fut pas renversé par le recul du canon et lui seul atteignit la cible. En se redressant, il dit crânement :

« Voilà enfin une arme digne de moi ! »

Son père jeta sur lui un regard à la fois tendre et inquiet : ce fils était vraiment un garçon remarquable, mais dans quels excès sa fougue ne risquait-elle pas de l'emporter ?

— Capitaine, me vendriez-vous quelques fusils ?

— Volontiers, se mit à rire le Portugais, mais ils coûtent très cher !

— Peu m'importe. Votre prix sera le mien.

— Eh bien, il faut compter dix ligatures pour un fusil.

— Parfait. J'en voudrais trois maintenant, si possible.

Le daimyo de Bungo ne parut pas choqué par l'énormité du prix annoncé par l'étranger. Un daimyo japonais ne discutait pas d'argent avec un étranger. « Et à votre prochain voyage, vous voudrez bien m'en apporter une cinquantaine. »

Le lendemain, le capitaine portugais fit porter au château du daimyo les trois fusils qu'il avait demandés, avec quelques munitions. Un maître d'armes lui expliqua la manière de s'en servir et de fabriquer la poudre.

« Parfait, parfait. Je suis enchanté de ces « flèches à feu », répétait le daimyo. Tiens, Sorin, je t'en donne un, car tu as su t'en servir hier avec tant d'habileté que même le capitaine barbare en a été surpris. Je suis fier de toi. Le deuxième, je le garde au château pour moi. Quant au troisième, qu'on le confie au meilleur forgeron de la ville ; qu'il l'étudie de près, et tâche d'en fabriquer de pareils. L'année prochaine, les Portugais reviendront avec beaucoup de fusils. Alors, nous pourrons faire la guerre et mettre à la raison notre voisin, qui ne cesse de me provoquer ! »

Le daimyo de Bungo était plein d'ardeur guerrière. Mais il ne put réaliser son projet. Sa mort prématurée laissa son fief aux mains du jeune et belliqueux Otomo Sorin. Otomo Sorin avait reçu le surnom d'Otomo le Loup à cause d'une aventure qui lui était arrivée alors qu'il

avait treize ans. Un loup ravageait les cultures et terrorisait les habitants de la Colline des Cigognes. Malgré son âge, Sorin prit la tête de la battue. Lorsque les loups cernés furent obligés de prendre l'offensive, on en vit sortir six, les deux parents et quatre louveteaux. Un mouvement de recul saisit alors la petite troupe. Mais Sorin s'écria :

« Holà, je vois que vous avez peur de simples loups ! Ha, ha ! Quels piètres samourais vous faites ! »

Il s'élança sur son cheval et, d'un seul coup de sabre, décapita la louve. Vexés par ses railleries et entraînés par son exemple, les autres volèrent à son secours et seul un des louveteaux réussit à prendre la fuite.

Depuis, Otomo le Loup faisait régner la terreur parmi les guerriers et les vassaux de son père. Tous le craignaient, car ce surnom convenait parfaitement au nouveau daimyo. D'un courage à toute épreuve, il n'avait peur de rien, mais il était aussi terriblement vindicatif et se laissait facilement aller à des accès de colère aussi brutaux qu'irraisonnés. Ambitieux, avide de gloire, méprisant et sûr de soi, Otomo Sorin était vraiment l'incarnation d'un jeune loup. Aussitôt devenu maître du royaume de Bungo, il prit l'offensive dont avait rêvé son père et attaqua son voisin. Après une lutte sans pitié, au cours de laquelle les fusils portugais semèrent la panique chez l'adversaire, Sorin fit la conquête du royaume voisin et étendit largement les frontières de son domaine. Régnant sur une partie importante de l'île de Kiushu, il fut reconnu par le shogounat de Kamakura comme « protecteur du sud ».

L'année 1550 s'annonçait bien pour le jeune daimyo. Sorti victorieux de la guerre, on exaltait partout ses vertus de guerrier et de général. Et comme marque tangible de son pouvoir et de sa célébrité, c'est dans le port de Beppu que stationnait le Vaisseau noir des Portugais. Ce Vaisseau noir, qui venait une fois par an au Japon, était l'objet de la plus grande sollicitude de la part des daimyos de Kiushu, qui en tiraient autant d'honneur que de profit. Cette année-là, le beau navire, commandé par Edouard de Gama, était ancré depuis un mois dans la rade de Beppu. Le daimyo avait acheté des objets rares aux Portugais et complété sa collection d'armes à feu.

Un beau jour, les habitants de Beppu eurent la surprise de voir le vaisseau étranger tout pavoisé d'étendards et de banderoles multicolores. Vers midi, les marins en armes alignés sur le pont supérieur tirèrent une salve et les canons se mirent à tempêter. Ces

bruits guerriers alarmèrent le château et Sorin dépêcha un gentilhomme pour avoir des explications. Edouard de Gama lui montra alors un homme vêtu simplement, si ce n'est misérablement.

« Voici François Xavier, l'un des hommes les plus révéérés du Portugal. C'est un saint homme, chéri de Dieu et très estimé à la cour du Portugal. C'est en son honneur et pour celui de Dieu qu'il représente sur la terre que j'ai ordonné cette petite démonstration. »

Le gentilhomme japonais marqua un mouvement de surprise. Comme Otomo Sorin, il avait entendu parler de François Xavier, qu'on avait surnommé le « bonze d'occident ». Mais on l'avait toujours décrit comme un malheureux, rebuté de la terre entière, vêtu comme un mendiant et couvert de vermine. Et voilà que le riche et puissant capitaine du navire portugais le recevait avec des honneurs encore jamais vus ! À cette nouvelle, Otomo Sorin eut une extrême envie de voir cet homme, qui se présentait d'une façon aussi contradictoire. Il lui fit parvenir une invitation au château.

Né au Portugal, François Xavier avait fait de brillantes études au collège de théologie de l'université de Paris. Ayant rencontré Ignace de Loyola, qui venait de fonder la Compagnie de Jésus pour lutter contre les progrès de l'hérésie de Luther, il devint son ami et fut l'un des premiers à entrer dans la Compagnie. En 1542, il avait été choisi par le Pape et le roi du Portugal pour aller diriger les missions des Indes. Au cours d'un de ses voyages à Malacca, il avait fait la connaissance d'un Japonais nommé Angelo, originaire de Kagoshima, qu'il avait dû quitter à la suite d'un meurtre involontaire. François Xavier et Angelo eurent ensemble de nombreux entretiens sur la religion catholique. Angelo fit preuve d'un zèle et d'une intelligence des mystères du christianisme si remarquables que Xavier l'envoya se perfectionner au collège jésuite de Goa. Il voyait déjà en lui une aide précieuse pour la conversion du Japon. Car ses relations avec Angelo avaient persuadé Xavier que le Japon serait une terre d'élection pour la propagation de la foi. Il avait pu apprécier la solidité d'esprit du Japonais, son ardeur indomptable, sa curiosité inlassable, sa connaissance des vertus morales. Si bien que François Xavier décida de se rendre au Japon à la première occasion.

François et Angelo étaient si pressés de partir évangéliser le Japon qu'ils acceptèrent d'embarquer en avril 1549 sur le navire d'un pirate notoire. Malgré sa fâcheuse réputation, celui-ci les débarqua comme convenu à Kagoshima, patrie d'Angelo, à l'extrême-sud de l'île de Kiushu. À peine arrivé, le Japonais alla rendre visite au daimyo de Kagoshima pour se faire pardonner son meurtre. Le daimyo fut enchanté de le revoir et lui demanda des récits de ses voyages à travers les mers. Angelo en profita pour lui parler du christianisme et lui montra un joli tableau de la Vierge Marie avec Jésus entre les bras.

Il fit beaucoup d'impression, car la peinture à l'huile était ignorée au Japon, ainsi que les principes de la perspective. Le daimyo de Kagoshima fit venir son épouse pour qu'elle admirât cette œuvre des barbares occidentaux. Encouragé par la réception favorable du seigneur de la région, Xavier se mit à apprendre la langue japonaise. Il ne se laissa pas rebuter par ses bizarreries ; ce n'était pas une langue, mais plusieurs qu'il lui fallait connaître car nobles, marchands, soldats, femmes et bas peuples ont tous un langage qui leur est particulier. Comptant sur l'assistance du Saint Esprit, Xavier se mit au travail avec zèle et, en quarante jours, il en sut assez pour traduire les dogmes principaux du christianisme ! À mesure qu'il composait sa traduction avec l'aide d'Angelo, il l'apprenait par cœur. Quand il l'eut terminée, il pensa qu'il pouvait commencer à publier l'Évangile.

Mais, comme rien au Japon ne se faisait en public sans la permission du prince, il alla auparavant rendre visite au daimyo de Kagoshima, qui l'attendait avec curiosité. Le prince l'entretint longtemps, admirant le généreux dévouement qui l'avait porté à passer tant de mers orageuses, non pour s'enrichir de l'or du Japon comme les autres, mais uniquement pour y montrer aux Japonais le chemin du salut. Il lui accorda volontiers la permission d'annoncer l'Évangile dans son royaume, et autorisa ses sujets par décret à embrasser le christianisme. François Xavier se mit donc à prêcher publiquement à Kagoshima. Mais les dogmes de la Trinité et de l'incarnation parurent incroyables aux Japonais, qui traitèrent le prédicateur de visionnaire. On raconte que François fit alors plusieurs miracles qui forcèrent l'adhésion de quelques adeptes. Il guérit un petit enfant tout difforme, rendit à son père sa fille qui venait de mourir, en disant « Que Dieu te bénisse », provoqua des pêches miraculeuses...

Cependant, les bonzes bouddhistes commencèrent à s'inquiéter des progrès de la foi chrétienne à Kagoshima. Ils lancèrent une campagne contre le « bonze de l'occident », ainsi qu'on appelait communément Xavier. Un jour qu'il prêchait en public, un moine l'interrompit au milieu de son discours, engageant le peuple à se méfier de lui, affirmant que c'était un démon qui parlait sous l'apparence d'un homme. Le clergé bouddhiste entreprit également de persuader le prince de Kagoshima que la doctrine étrangère était mauvaise, puisqu'elle voulait chasser non seulement Bouddha, mais tous les dieux nationaux du Japon qui formaient la religion shintoïste. Le prince, lassé de leurs attaques perpétuelles, finit par recevoir favorablement leurs plaintes. Il ne voulait pas de querelles dans son royaume. Aussi, par un nouvel édit, il défendit sous peine de mort à ses sujets de quitter les religions traditionnelles pour le catholicisme. À cette nouvelle, Xavier, qui n'espérait plus étendre la foi dans ce royaume, rassembla secrètement les chrétiens qu'il avait formés. Il

leur annonça son prochain départ. Par ses exhortations, il leur inspira une grande confiance en Dieu et les quitta pleins d'espoir.

Xavier avait décidé de se rendre à la capitale Kyoto pour y avoir une audience avec l'Empereur. Il voulait demander officiellement à la plus haute personnalité du Japon l'autorisation de prêcher. Malheureusement, c'était l'hiver et la traversée de Kiushu jusqu'à Kyoto dans la neige et les intempéries fut extrêmement éprouvante pour Xavier et ses deux compagnons. Il allait à pied, portant sur son dos les objets nécessaires à la Sainte Messe et quelques grains de riz grillés pour toute nourriture. En chemin, il essaya de répandre la Bonne Parole dans quelques villes, mais fut très mal reçu. Les enfants lui jetaient des pierres, les bonzes le traitaient de démon et tous considéraient comme une folie de n'avoir qu'une seule épouse et de manger son dieu sous forme de pain. Il faut dire qu'avec les difficultés du voyage, le père avait une apparence famélique et misérable, qui parlait peu en sa faveur. Enfin parvenu au but, quelle ne fut pas sa déception ! La capitale Kyoto était plongée dans la guerre civile que se livraient les factions opposées de la Cour. Les soldats campaient dans les rues, on se battait un jour sur deux. Dans ces circonstances, Xavier n'eut pas les moyens d'obtenir une audience de l'empereur, et s'en retourna comme il était venu.

Passant par Yamaguchi, une importante ville marchande sur la mer Intérieure, Xavier essaya de s'y installer. Ayant enfin remarqué que son vieil habit sale et déchiré rebutait les Japonais qui se moquaient de sa pauvreté, il s'en fit faire un neuf. De plus, il offrit au prince de Yamaguchi de très beaux présents qu'il avait reçus du gouverneur des Indes : il y avait une petite horloge sonnante, des instruments de musique et d'autres objets inconnus au Japon. Le roi les accepta avec beaucoup de plaisir et l'autorisa alors à propager la foi chrétienne. Il lui prêta même comme résidence un ancien monastère désaffecté où l'on vint en foule écouter sa prédication. Or il se trouva qu'un vieux bonze très savant et très célèbre se convertit aux paroles de Xavier. Cette conversion fit grand bruit dans la ville et en entraîna d'autres. C'est alors qu'à nouveau les bonzes furent pris de jalousie et montèrent une intrigue contre le saint homme qui leur enlevait des pratiquants. Ils se firent entendre du prince de Yamaguchi qui, lui aussi, finit par changer d'avis. De nouveau, Xavier fut chassé, le christianisme interdit dans un royaume japonais.

Après ce deuxième échec, Xavier commença à comprendre la situation religieuse du Japon. Il se dit qu'à lui seul, il ne pourrait vaincre l'hostilité du clergé bouddhiste, nombreux, riche, bien organisé et bien en cour auprès des daimyos. Il informa dans ses lettres la Compagnie de Jésus et Ignace de Loyola des mesures qu'il faudrait prendre pour évangéliser le Japon, pays dont le peuple

civilisé et artiste méritait d'être sauvé encore plus que d'autres. Il apprit à ce moment-là qu'un navire portugais, commandé par Edouard de Gama, était arrivé au royaume de Bungo, à l'est de Kiushu, et repartirait bientôt pour les Indes. C'est ainsi que Xavier arriva à Beppu, toujours à pied et suivi de quelques disciples. Comme sa réputation de missionnaire était fort exaltée à l'époque au Portugal, où il était considéré comme un saint, Edouard de Gama l'accueillit avec les honneurs que l'on a vus. Quand il reçut l'invitation du daimyo Otomo Sorin, il fut d'avis que Xavier parût à la cour du daimyo avec le plus de magnificence qu'il serait possible. Xavier voulait refuser, ayant horreur du faste, mais Edouard de Gama lui expliqua qu'il fallait montrer aux idolâtres combien les chrétiens honoraient les ministres du seul vrai Dieu. Le lendemain donc, les Portugais partirent en très bel équipage. Trente seigneurs de marque, habillés de riches étoffes, avec des chaînes d'or et des pierreries, accompagnaient le père François. Même les valets et les esclaves avaient revêtu de beaux habits. Le père portait une soutane de soie noire, avec une étole de velours vert, garnie de brocart d'or. Les chaloupes qui les emmenèrent du navire à la ville étaient couvertes de tapis de Chine et environnées de bannières de soie multicolores. On avait emmené des trompettes, des flûtes et des hautbois, qui jouaient une agréable musique. Sur le rivage, une grande multitude était accourue pour voir ce spectacle exceptionnel. Xavier refusa le palanquin que le daimyo de Bungo lui avait envoyé et parcourut le chemin à pied avec toute sa suite. Edouard de Gama allait le premier, tête nue, comme écuyer du Père. Il était suivi de cinq autres seigneurs portugais, dont l'un tenait un portrait de Notre-Dame, enveloppé dans une écharpe de damas violet. Ils traversèrent ainsi les principales rues de la ville, au milieu d'une foule de gens du peuple, sans compter ceux qui remplissaient les fenêtres, les vérandas et même les toits.

Sur la place devant le palais du daimyo, six cents gardes armés de lances s'écartèrent en deux rangs pour laisser un passage. Les Portugais pénétrèrent dans le palais, traversèrent plusieurs salles où attendaient des gentilshommes et des dames de la Cour et arrivèrent jusqu'à la salle d'audience. Otomo Sorin se leva à la vue de Xavier et le salua trois fois. De son côté, Xavier se prosterna devant lui. Puis le daimyo fit asseoir le jésuite à ses côtés sur une estrade et commença à s'entretenir avec lui. À mesure qu'ils parlaient, Otomo Sorin se départissait de sa majesté royale et traitait Xavier de plus en plus en ami.

Celui-ci profita des bonnes dispositions du prince pour lui expliquer en peu de mots la morale chrétienne. Toute l'assemblée écoutait avec respect et admiration les paroles inspirées du père jésuite. Seul un bonze essaya de contester ses dires. Mais ses arguments furent si faibles qu'il se couvrit de ridicule. Quand le dîner fut servi, Otomo invita son hôte de marque à le partager avec lui, honneur qu'il réservait à une élite choisie. Xavier dut accepter, et les deux hommes se mirent à table pendant que les Portugais et tous les seigneurs de la Cour restaient à genoux.

Après cette journée mémorable, Xavier obtint de nombreuses conversions et baptisa beaucoup, tant parmi les gens du peuple que dans l'aristocratie proche du prince. Il continua à avoir de longs entretiens avec celui-ci. À l'étonnement général, Otomo le Loup écoutait avec beaucoup de bonne grâce les sermons du Père et donna bientôt des marques de changement dans son existence. Il fit de grandes libéralités aux pauvres qu'il méprisait jusqu'alors, défendit aux femmes, sous peine de mort, d'étouffer les nouveau-nés dont elles ne voulaient pas. Chaque jour il avançait dans la connaissance des vérités chrétiennes. Cependant, malgré les exhortations de Xavier, il se refusait à recevoir le baptême, de peur de heurter ses sujets et d'entrer en conflit avec les daimyos ses voisins, tous fervents bouddhistes.

Le séjour de François Xavier dans le royaume d'Otomo le Loup fut bref. Il n'y resta que quarante jours, et repartit sur le navire d'Edouard de Gama. Son dernier entretien avec Otomo le Loup fut cordial. Le fougueux daimyo était toujours sous le charme du père jésuite, dont la calme certitude impressionnait fortement son cœur. Lui qui était toujours resté rebelle aux exhortations de son père ou des moines bouddhistes du château, il avait envie de se laisser convaincre par les discours assurés et le doux regard de l'étranger.

— Je regrette vraiment que vous partiez déjà, dit-il à François Xavier. Mais j'espère que vous reviendrez l'année prochaine.

— C'est mon plus cher désir. J'aurais tant voulu vous convertir avant mon départ que je ne cesserai d'y songer.

— Qui sait ? Votre Dieu a touché mon cœur. Mais je ne puis oublier que je suis daimyo. Si je recevais le baptême, mes vassaux risqueraient de se révolter. Il faudrait que beaucoup d'entre eux se convertissent en même temps que moi.

— J'y ai pensé. Je crois que l'année prochaine, je reviendrai avec plusieurs autres pères. Ainsi, nous pourrions répandre la Bonne Nouvelle avec plus de succès.

— Revenez nombreux. Je vous promets un bon accueil. Mon château et mes biens seront à votre disposition. Et n'oubliez pas quand même d'apporter des armes !

L'année suivante, malheureusement, François Xavier ne revint pas au Japon. Il mourait en vue des côtes de Chine, emporté par la fièvre, le 2 décembre 1552. Mais d'autres jésuites débarquèrent à Beppu. Ils y retrouvèrent Otomo Sorin le Loup et continuèrent l'œuvre de François Xavier. Pourtant ce n'est que vingt-cinq ans plus tard qu'il reçut finalement le baptême. En souvenir du père portugais, il prit comme nom chrétien Francesco et renonça à son surnom « Le Loup ».

Nichiren, le moine belliqueux (1222-1282)



DANS une humble maison de pêcheur d'un village au bord de l'eau, vient de naître un garçon. Il n'est pas le premier, et la famille est bien embarrassée de cette nouvelle bouche à nourrir. Aussi ses parents décident-ils de consacrer le bébé à Bouddha. Ils lui donnent le nom de Nichiren, « Lotus ensoleillé », car le lotus est la fleur du Bouddha par excellence. Dès qu'il est en âge de se rendre utile, vers ses onze ans, Nichiren est envoyé dans le temple le plus proche. Il y suit l'enseignement traditionnel et à quinze ans, reçoit la tonsure qui fait de lui un moine. Nichiren demande alors à parfaire son instruction dans d'autres monastères du pays. Comme il a manifesté un grand talent pour les études, le supérieur acquiesce à sa demande.

Nichiren part comme novice – étudiant itinérant. Il se rend tour à tour dans les monastères les plus réputés et finit par s'attacher au temple du mont Hiei, près de Kyoto. Les moines du mont Hiei étaient célèbres à la fois pour leur ardeur combative et leurs connaissances religieuses. Moines-soldats, ils maniaient aussi bien le sabre que les citations des sùtras et faisaient trembler l'Empereur lui-même. Dans cette ambiance exaltée où les contestations doctrinales se terminaient par de furieuses batailles, Nichiren comprit les paroles contenues dans un texte bouddhique : « Pour faire régner la Loi de Bouddha, il y a deux méthodes : celle de la persuasion et celle de la force. » À l'instar des moines du mont Hiei, qui faisaient respecter leur volonté à la pointe de leurs lances, Nichiren acquit la conviction que dans le Japon d'alors, seule la force pouvait prévaloir.

À cette époque, deux grandes sectes bouddhiques nouvellement importées de Chine se partageaient les faveurs des croyants : la secte de la Terre Pure et la secte Zen. La secte de la Terre Pure, propagée par le moine Shinran, mettait au premier plan le Bouddha Amida, qui règne au Paradis de la Terre Pure. Miséricordieux à l'extrême, Amida ne demande à ses fidèles pour les sauver qu'une seule chose : réciter au moins une fois dans sa vie avec conviction la formule « Namu Amida Bouddha », qui signifie « Gloire au Bouddha Amida ». Par sa simplicité même, cette doctrine du salut universel, appelée par ses ennemis « la Voie facile », convainquit un grand nombre de personnes et se répandit rapidement dans le peuple. La secte Zen⁽⁸⁾ est d'un accès beaucoup plus difficile et exige du croyant une pratique intense de la méditation assise ainsi que l'acquisition d'une maîtrise totale de l'esprit et du corps. Cet enseignement obtint un large succès dans la classe des guerriers et des samouraïs, hommes rudes, habitués à se vaincre eux-mêmes. Ils trouvaient dans cette discipline la sublimation de leurs idéaux de loyauté et de mépris de la souffrance.

Après avoir écouté pendant onze ans les maîtres des différentes sectes exposer leurs doctrines, Nichiren en vint à penser qu'ils avaient tous tort et qu'il fallait réformer tout ce monde livré à des discussions perverses. Pour lui, parmi les nombreuses Écritures sacrées, un seul texte suffisait à la compréhension totale de l'enseignement du Bouddha. C'était le *Sutra du Lotus de la merveilleuse Loi*. Il y est dit que Bouddha est éternel, sans commencement ni fin, et que tous les hommes peuvent devenir identiques à lui.

Nichiren a maintenant trente et un ans. Il revient au monastère qui abrita son enfance. Après son arrivée, le supérieur lui demande de donner une grande consultation publique afin de faire profiter ses frères des savantes connaissances qu'il a dû acquérir au cours de ses pérégrinations. Lorsque la communauté est rassemblée au grand complet dans la salle du temple, Nichiren se lève et, après une brève invocation à Bouddha, commence ainsi :

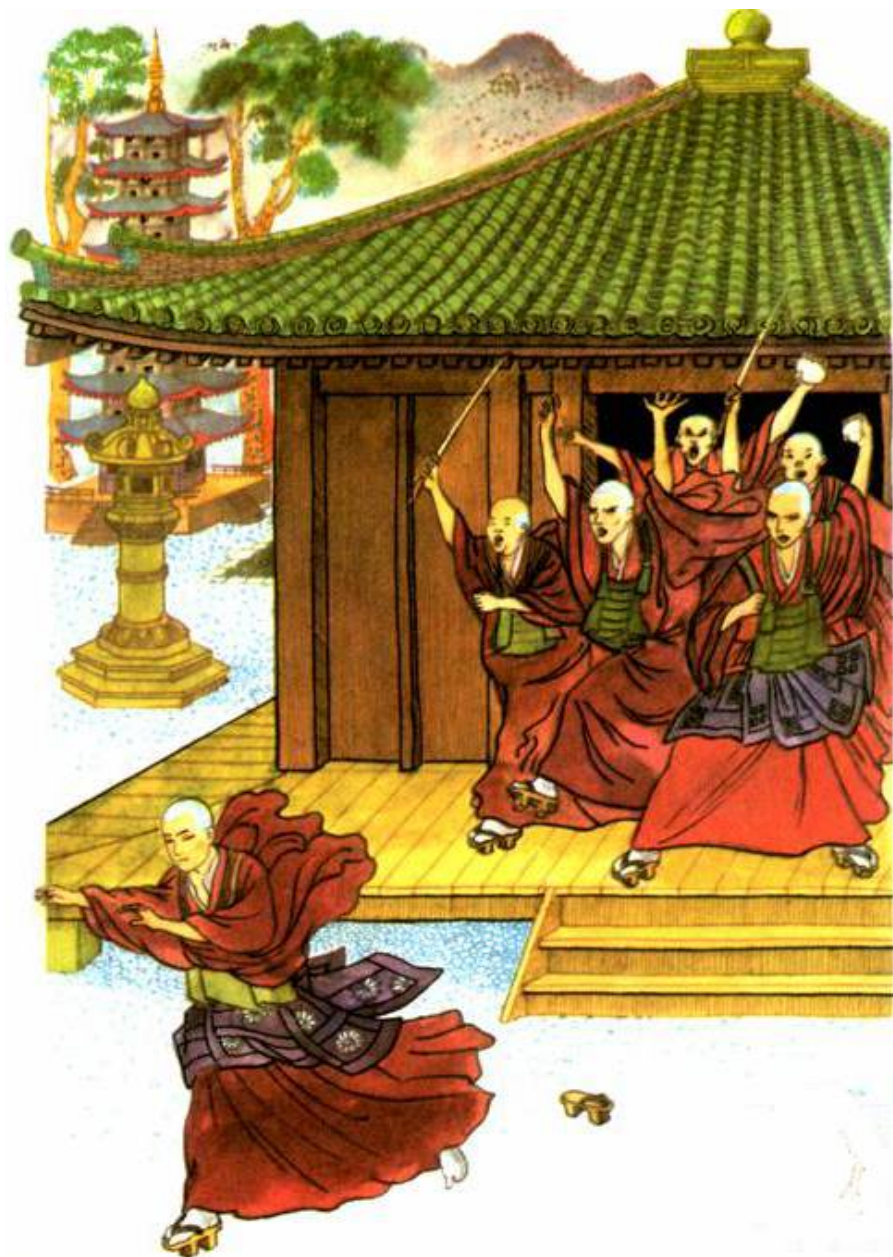
« Mes frères, le malheur est sur nous, la fin du monde approche. Si vous ne vous convertissez pas immédiatement au *Sutra du Lotus de la merveilleuse Loi*, vous allez à votre perte éternelle et le Japon à sa ruine. Je vous en conjure, écoutez-moi. Pendant onze ans, j'ai suivi l'enseignement des maîtres les plus renommés. Ce sont tous des menteurs et des ignorants. Invoquer le nom d'Amida mène tout droit en enfer ; pratiquer le zen est un acte démoniaque ; quant aux autres sectes, leurs doctrines sont toutes hétérodoxes et perverses. Seul le *Sutra du Lotus* peut encore nous sauver. Ayez confiance en moi ; Bouddha m'a envoyé pour vous délivrer du péril et faire du Japon la Terre de Vérité. Dès aujourd'hui je renie toutes les doctrines mensongères répandues dans notre saint pays et j'établis la Secte du

Lotus, la seule vraie Voie du Bouddha. »

Un brouhaha interrompt l'orateur visionnaire. Un moment subjugué par sa fougue et surpris du contenu de la harangue, le Supérieur était resté sans réaction. Il vient de se lever et déclare :

« Moine Nichiren, vous avez trahi notre confiance et blasphémé le saint nom d'Amida. Vous injuriez les vénérables sectes et les meilleurs maîtres. Quittez immédiatement ce monastère et que la colère de Bouddha tombe sur vous ! »

La foule des moines se précipite sur Nichiren et le chasse du monastère sous une nuée d'injures et une pluie de pierres.



— La foule des moines se précipite sur Nichiren et le chasse du monastère.

Après ce coup d'éclat, Nichiren se réfugie à Kamakura, le siège du Gouvernement militaire. Là, sur la place publique, devant les temples et sur les marchés, il développe ses théories. De plus en plus illuminé, le regard flamboyant, le geste immense, il adresse au peuple des discours de plus en plus vibrants, de plus en plus alarmants.

« Hommes du Japon, les calamités du ciel et de la terre vont tomber sur nous à cause de votre incroyance. La famine va régner, les épidémies vont se répandre, la terre va trembler.

» Dans tout le Japon, les hommes vont se combattre. Pire que tout, de la mer étrangère viendront des envahisseurs, qui feront de vous un peuple d'esclaves. Japonais, Bouddha s'adresse à vous par ma voix. Vous pouvez encore vous sauver. Faisons du Japon la terre du *Sutra du Lotus* et Bouddha aura pitié de nous. Croyez le moine Nichiren, envoyé vers vous. Fuyez les sectes mauvaises, car ce sont elles qui ont attiré sur vous ces catastrophes... »

L'année même, des pluies torrentielles détruisent les récoltes et les hommes meurent de faim par milliers. Avec la famine, se propage une vilaine maladie : le corps se couvre de pustules rougeâtres, qui éclatent en grosses cloques purulentes. À mesure que les catastrophes prédites par Nichiren s'abattent sur le Japon, le moine visionnaire voit s'accroître son audience. Partout, dans les faubourgs, dans les quartiers de militaires ou de marchands, les gens disent :

« Hé, hé ! Ce moine Nichiren n'aurait-il pas raison ? N'a-t-il pas dit que les calamités du ciel et de la terre tomberaient sur nous ? Regardez, déjà il n'y a plus rien à manger... »

Peu à peu, des adeptes se réunissent en foule autour de la cabane que Nichiren a construite dans la Vallée des Pins, non loin de Kamakura. Mais toute cette agitation indigné les grands temples injuriés quotidiennement par le belliqueux moine et offense le Régent, qui est fervent disciple d'Amida. La persécution commence. C'est ainsi que Nichiren voit arriver à son ermitage des soldats du Régent. « Par ordre du Régent, veuillez nous suivre. » Il est conduit jusqu'au bord de la mer, où l'attend une jonque armée. Sans savoir quel sort lui est réservé, il y monte, poussé brutalement par les soldats. Aucun de ses disciples n'est autorisé à le suivre. Le lendemain, après une nuit d'angoisse et après avoir vainement essayé de convaincre les matelots, il est déposé sur une petite île déserte, sans eau ni vivres. Par un hasard providentiel, un pêcheur l'aperçoit et le ramène sur le continent. Là, exilé loin des villes, il passe deux ans à attendre le pardon du Gouvernement militaire.

Cependant, les calamités prédites s'accumulent toujours. En 1258, ce

sont des tremblements de terre qui ravagent Kamakura, la ville des infidèles ; puis un typhon dévaste les côtes. Le nouveau régent, Hojo Tokimune, se décide enfin à rappeler le moine exilé, car son absence n'éteint pas le feu qu'il a allumé. Il semble même que son exil lui donne encore plus de prestige et que la persécution rende le sens de ses paroles plus frappant.

Nichiren, gracié, rentre à Kamakura et de là, se dirige vers son ermitage de la Vallée des Pins. Il fait sombre dans les montagnes couvertes de forêts. Quelques disciples fidèles l'ont rejoint et l'accompagnent dans cette marche nocturne. Soudain, de grands cris éclatent des deux côtés du sentier :

« Holà, moine traître et zéléateur des démons ! Ce soir, Amida va se venger de tes misérables injures et faire briller sa gloire éternelle. Gloire au Bouddha Amida ! » Tout en poussant des cris épouvantables, une bande armée jusqu'aux dents encercle la petite troupe sans défense de Nichiren. C'est la bagarre dans les ténèbres, où seul brille l'éclat des sabres et des poignards. Les moines s'enfuient à toutes jambes. Enfin, les sbires disparaissent. Nichiren rassemble ses fidèles : l'un a été tué, les autres blessés ; Nichiren lui-même a reçu un coup de sabre sur la tête.

Cet incident fait comprendre à Nichiren qu'une lutte à mort est engagée entre lui et les autres sectes. Les grands temples et les puissants, que ses discours dérangent, n'hésiteront pas à provoquer sa mort. L'ardeur de Nichiren n'en est que plus forte. Rien ne saurait l'arrêter dans sa conviction profonde. Il lui faut propager la Vérité de Bouddha, il lui faut sauver le Japon de sa perte. Il poursuit son enseignement public, à la croisée des chemins, changeant toujours le lieu de prédication pour éviter les traquenards. Il continue à jeter l'anathème sur les autres sectes et à prédire l'invasion étrangère.

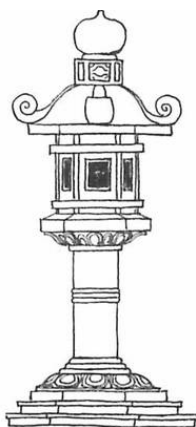
« Moi, Nichiren, suis en butte aux persécutions de ce monde. Mais il est écrit dans le *Sutra du Lotus* : « Les méchants me dénigreront et chercheront ma mort. » Peu importe, puisque la Vérité est là. Sachez que j'ai envoyé une lettre au Régent pour l'engager à se réformer et à réformer le Japon. Sinon, je vous l'ai dit, le Japon sera envahi par les étrangers et Bouddha se détournera à jamais de nous. Déjà, trois fois, les Mongols ont envoyé à notre empereur des lettres de menace. Réveillez-vous. Abandonnez les sectes démoniaques qui conduisent en enfer... »

Il est exact que l'empereur mongol Koubilaï a plusieurs fois envoyé des ambassadeurs au Japon pour demander l'établissement de relations amicales. Tokimune, le Régent, a jugé ces propositions scandaleuses et n'a pas daigné répondre. Depuis, chacun craint

l'arrivée des terribles Mongols qui ont déjà conquis la puissante Chine...

La prédication de Nichiren fait d'innombrables convertis. Ses fidèles s'organisent. Ses ennemis aussi. Chassé à coups de pierres, battu, Nichiren échappe de peu aux sévices de ses persécuteurs. Son ermitage est incendié, partout où il va il rencontre de farouches adversaires. La vengeance privée et la persécution officielle s'abattent sur lui. En 1271, ayant échappé de justesse à la décapitation, il est envoyé en exil dans l'île de Sado. Cette île, dans la froide mer du Japon, a le climat le plus rude du pays. À peine vêtu et logé, Nichiren se concentre sur les principes de sa doctrine et rédige des traités pour éclairer ses fidèles. C'est là qu'il apprend la première invasion mongole de 1274. Il est partagé entre le triomphe de voir ses prédications se réaliser et l'angoisse de voir son pays perdu. Mais, grâce à Bouddha sans doute, un typhon providentiel fait sombrer la flotte des envahisseurs.

Devant le péril national et pour rassembler tous les Japonais autour de lui, le régent Tokimune pardonne une fois de plus à Nichiren. Il l'autorise à revenir à Kamakura et à y propager sa doctrine. Mais le moine vieillissant est las de se battre. Il se retire dans la montagne, où un riche fidèle lui bâtit un temple. C'est là qu'il meurt, en silence, en 1282. Mais le tonnerre de sa voix n'est pas éteint. Au cours des siècles, sa ferveur religieuse, sa violence, son ardent patriotisme n'ont cessé de faire des fidèles. Aujourd'hui même, c'est la secte la plus dynamique et la plus vivace du Japon.



Les Mongols débarquent (1274-1281)



Un jour de l'année 1268, quelques navires venus de Corée accostent sur la rive nord de l'île de Kiushu, au Japon. Ils transportent à leur bord un envoyé spécial du roi de Corée. Reçu aussitôt par le préfet de la province, l'envoyé spécial déclare, par le truchement des interprètes coréens qu'il a emmenés avec lui :

« Mon seigneur et souverain, le roi de Corée, m'envoie à vous, afin de vous transmettre deux missives qui sont en ma possession. L'une et l'autre sont adressées au souverain maître du Japon. L'une est signée du roi mon maître, l'autre est signée par le Grand Khan de Mongolie, puissant allié du roi de Corée. Veuillez les recevoir et les présenter à votre souverain. »

Le préfet de la province accepte les lettres et les fait porter par courrier spécial à Kamakura, siège du gouvernement militaire. En effet, le Japon à cette époque a un double gouvernement. Le gouvernement religieux, avec à sa tête l'Empereur de droit divin, descendant du Soleil, est installé au Palais impérial de Kyoto. L'Empereur y règne sur sa Cour, sur sa famille et n'est consulté sur les affaires d'État que pour la forme. Le gouvernement réel est entre les mains du gouvernement militaire, installé à Kamakura. C'est le Régent militaire, ou Shogoun, qui décide des affaires importantes et dirige la politique. Le très jeune Hojo Tokimune vient d'accéder à ce poste par un coup de maître. À 14 ans, faisant preuve d'un esprit de décision et d'un sens de la guerre absolument remarquables, il a déjoué une intrigue qui cherchait à écarter sa famille du pouvoir. Devenu maître absolu du Japon, le jeune Tokimune ne se départit pas de ses

brillantes qualités. Avec une détermination farouche alliée à un grand sens des réalités, il gouvernera pendant quinze ans, et sera l'âme de la résistance aux invasions mongoles.

Les lettres de Corée sont donc d'abord présentées à Kamakura, puis, avec l'accord de Tokimune, transmises à l'Empereur de Kyoto. Voici ce que disait la lettre du Grand Khan de Mongolie, précieusement conservée jusqu'à nos jours dans un temple :

« Le Grand Khan de Mongolie, Khan par la grâce du Ciel bleu, envoie une lettre au souverain du Japon. Nous, Koubilaï Khan, petit-fils de Gengis Khan et grand Khan de tous les Mongols, trouverions bon que nos deux pays nouent des liens d'amitié. Nous avons déjà établi des liens semblables avec le Royaume de Corée et nos relations avec lui sont celles de père à fils. La grande île du Japon est très voisine du Royaume de Corée. Depuis longtemps, elle entretient des rapports avec lui et même avec l'Empire chinois des Song. Pourtant, nous nous étonnons que le souverain du Japon ne nous ait jamais envoyé d'ambassade. Il nous serait éminemment agréable que notre émissaire soit reçu avec considération et que son voyage soit le prélude à un échange d'ambassades pacifiques entre nos deux pays.

« Ici se termine notre déclaration.

Signé : Koubilaï, Grand Khan de Mongolie. »

La réception de cette lettre ambiguë plongea la Cour de Kyoto dans la panique. L'Empereur manifesta le désir de répondre rapidement et poliment aux propositions de Koubilaï Khan. Mais à Kamakura, le régent Tokimune prit le parti opposé. Il refusa de répondre à une lettre qu'il jugeait offensante pour l'Empereur. Il ne donna même pas à l'émissaire coréen l'autorisation de se rendre à Kamakura ou à Kyoto expliquer ses positions. Sans doute, l'allusion aux relations avec la Corée avait-elle gravement blessé l'amour-propre et le patriotisme de Tokimune. Les « relations de père à fils » n'étaient autres que celles de suzerain à vassal, de maître à serviteur. La Corée étant le seul pays voisin du Japon, ce qui s'y était passé était bien connu à la Cour de Kamakura. Dix ans auparavant, après avoir subi de nombreux raids meurtriers et quelques défaites en bataille rangée, la dynastie coréenne avait dû se soumettre complètement aux Mongols. Ayant sauvé sa capitale de l'occupation, elle conservait son nom et son indépendance apparente. Mais en fait, tout le gouvernement était entre les mains des Mongols. Le souverain coréen épousa une princesse mongole et fut contraint de résider à Pékin, à l'ombre du Grand Khan.

L'offre de Koubilaï Khan, sous des apparences amicales, n'était donc

que trop claire. N'était-ce pas en fait exiger du Japon qu'il se reconnaisse le vassal de la Mongolie ? Bien sûr, il n'y avait rien là d'absolument nouveau. Jadis, en effet, le Japon avait envoyé plusieurs ambassades à la cour chinoise de la dynastie des Tang et avait accepté la suzeraineté chinoise. Mais cette reconnaissance n'avait jamais entraîné d'immixtion concrète dans les affaires japonaises de la part de la dynastie des Tang. Le Japon se gouvernait comme il l'entendait et se contentait d'envoyer régulièrement des cadeaux au souverain Tang. En revanche, la personnalité de Koubilaï et l'humeur conquérante des Mongols pouvaient faire craindre une domination beaucoup plus réelle des Mongols sur le Japon.

Au bout de six mois d'hésitations, l'envoyé coréen fut reconduit dans son pays sans même une lettre. Koubilaï en fut fâché. C'était un prince pondéré, mais actif et persévérant. Dans son *Livre des Merveilles du Monde*, Marco Polo, le marchand vénitien qui travailla volontairement quinze années sous ses ordres, en fait abondamment l'éloge. Empereur de tous les Khans mongols, Koubilaï régnait par personne interposée sur le plus grand empire qui ait jamais existé : ses possessions s'étendaient du Pacifique avec la Chine jusqu'à la Méditerranée avec la Russie méridionale. Son domaine personnel comprenait la Mongolie, la Chine du Nord, la Corée, la Birmanie et le Tibet. Il venait d'établir sa capitale à Pékin, dont il avait fait une ville somptueuse, et organisait avec méthode l'invasion de la Chine du Sud où régnait encore la dynastie chinoise des Song.

Koubilaï était patient. Il connaissait ce que l'on disait de la richesse du Japon et n'était pas prêt à lâcher une proie aussi belle. Marco Polo décrit ainsi le Japon dans son livre : « Le Japon est une île au levant qui est en la haute mer, à mille cinq cents milles de la terre ferme. Elle est très grande. Les gens y sont blancs et de belle manière. Et je vous dis qu'ils ont tant d'or que c'est sans fin, car ils le trouvent en leur île. Sachez qu'il y a un grand palais, qui est tout couvert d'or fin, comme sont nos églises couvertes de plomb. Et tout le pavement du palais et des chambres est d'or. Aussi quand on conta à Koubilaï Khan la grande richesse qui était en cette île, il pensa la faire prendre... » Koubilaï Khan n'abandonna donc pas son projet d'établir de bonnes relations avec le Japon. Un prince mongol, réputé habile négociateur et fin politique, se porta volontaire pour cette mission délicate. Il prit avec lui, plusieurs interprètes, emporta des cadeaux somptueux dans le but d'amadouer les cœurs du régent Tokimune et de l'Empereur. Il y avait des fourrures magnifiques et même un couple de tigres de Sibérie en cage. Le prince mongol s'installa à Kiushu. Plusieurs fois, il sollicita l'autorisation d'aller à Kamakura plaider la cause de son souverain et expliquer de vive voix les honnêtes intentions du Grand Khan Koubilaï. Toujours un refus hautain s'opposait à ses demandes.

Pourtant, il demeura longtemps à Kiushu, espérant fléchir par sa persévérance la volonté de Tokimune. En vain. Il dut reprendre la mer sans avoir rien obtenu qu'une conscience aiguë du caractère altier des Japonais. Mais pendant son séjour, il n'avait pas manqué d'observer la situation dans la grande île, d'étudier les mœurs, l'organisation politique, la puissance militaire. Il en revint convaincu qu'une expédition maritime mongole viendrait à bout de la résistance japonaise sans trop de difficultés.

Suivant les conseils de son émissaire, Koubilaï décida donc au printemps 1274 d'attaquer le Japon, en même temps qu'il investissait la capitale des Song du Sud. Depuis longtemps, Koubilaï ne participait plus en personne aux combats. Il avait de bons généraux qui savaient gagner pour lui les batailles et conquérir les peuples. D'autre part, une fois conquis, les peuples entraient dans le système de défense et d'expansion mongole. C'est ainsi que la responsabilité de l'expédition maritime contre le Japon incombait en grande partie à la Corée, qui était le seul pays de marins de l'empire mongol. Il lui fut donc ordonné de construire une flotte importante : trois cents jonques de guerre, trois cents jonques légères pour le combat rapide et trois cents jonques de haute mer pour transporter les armes, le ravitaillement. 25 000 hommes, dont 5 000 Coréens, firent partie du corps expéditionnaire qui prit la mer le 3 octobre 1274. Comme on le voit, les ordres de Koubilaï étaient exécutés avec une ponctualité et une rapidité qui étonnent encore aujourd'hui.

Capturant au passage l'île de Tsushima, l'armée mongole arrive le 19 octobre au matin dans la baie de Hakata, au nord de l'île de Kiushu. Le lendemain, à l'aube, les soldats mongols débarquent sur le sol japonais. C'est la première fois qu'un étranger met en ennemi le pied sur la terre sacrée de l'Empire du Soleil Levant. La bataille est longue et terrible. De chaque côté, on est surpris à la fois par l'armement et la tactique de l'adversaire.

Les guerriers japonais pratiquent le combat individuel comme dans nos tournois du Moyen Âge. Accompagnés de leurs valets d'armes, les nobles cavaliers, armés et casqués, s'avancent en tenue d'apparat. Ils déclinent leurs noms et titres à voix haute, et attendent qu'un adversaire de leur qualité relève le défi. Ensuite, c'est le combat, qui se livre essentiellement entre les deux chevaliers, à l'arc puis au sabre. La piétaille ne fait que regarder son chef sans prendre une part déterminante à l'action.

Les Mongols en revanche ont des techniques de combat tout à fait différentes. Ils pratiquent le combat collectif et misent sur la rapidité de leurs attaques en force. Les archers à cheval lancent les premiers l'assaut, et quand l'ennemi est dérouteré, l'infanterie suit pas à pas et investit le terrain. Deux stratégies, deux époques s'affrontent : d'un

côté la guerre féodale avec son étiquette, de l'autre la guerre de conquête avec son efficacité ; d'un côté le combat individuel entre deux héros, de l'autre le combat anonyme et total.

La lutte dura tout le jour et resta incertaine. Pourtant, les Mongols étaient bien supérieurs aux Japonais par la modernité de leur armement. Pour s'en persuader, il suffit de comparer les arcs : les arcs mongols, courts et très recourbés, portaient deux fois plus loin et étaient deux fois plus maniables que les immenses arcs japonais. Ceux-ci, qui atteignaient jusqu'à deux mètres de long, gênaient considérablement le cavalier dans ses mouvements. D'autre part, les flèches empoisonnées des Mongols tuaient l'ennemi, quelle que fût la blessure initiale. Alors que pour être mortelles, les flèches japonaises devaient toucher avec précision un point sensible de l'adversaire. Mais surtout, les défenseurs japonais furent stupéfiés lorsqu'ils virent exploser des armes à feu. Les Mongols avaient adopté les armes explosives fabriquées par les Chinois. La plus employée était une boule de fer remplie de poudre, à laquelle on mettait le feu et qu'on lançait à la main sur les ennemis. Ces grenades provoquèrent la panique dans les rangs japonais et parmi les chevaux. On pouvait également les placer sur des catapultes et les expédier à une distance impressionnante. On devine la terreur que de telles armes suscitérent dans l'armée japonaise. Et on ne peut qu'admirer la détermination farouche des guerriers nippons qui résistèrent à cet assaut terrible et imprévu. Toutes les armées du monde avaient jusqu'alors cédé devant l'attaque des envahisseurs mongols.

La nuit tombe sur la baie de Hakata. Les Japonais rassemblent leurs forces et font le bilan de cette affreuse journée. Sur leurs vaisseaux, les Mongols et les Coréens se reposent en prévision de l'assaut du lendemain. Soudain, dans le calme de la nuit s'élève un vent violent. Les pins qui bordent le rivage de sable commencent à bruire doucement, puis à craquer et à se tordre. Autour de leurs feux de camp, les guerriers japonais, réveillés par le bruit, tendent l'oreille : les flots furieux battent sur la plage, la mer entière gronde, le ciel en furie n'est que rafales et tourmentes. Les chevaux affolés hennissent et se cabrent, les tentes s'envolent. Sur la mer, qu'on ne distingue pas dans les ténèbres, que devient la flotte des envahisseurs ? Des craquements sinistres, des chocs sourds, des heurts et des hurlements s'élèvent jusqu'aux étoiles. Pendant des heures, on entend se déchaîner les éléments. Parfois, on distingue dans le fracas général les gémissements d'un cheval expirant, le choc de deux vaisseaux, la chute d'un mât, le déchirement d'une voile ou les cris d'un noyé.

Les preux japonais ne sauraient dormir. Tenus éveillés par le tumulte, l'angoisse et la curiosité, ils attendent, derrière la ligne de pins qui les sépare de la mer, que pointent les premières lueurs de

l'aube. Dans l'accalmie soudaine qui suit le typhon, une aurore grise et triste éclaire un spectacle inattendu. Les chevaliers de Kiushu ne peuvent en croire leurs yeux. Où donc est passée la flotte des ennemis ? Plus un navire dans la baie de Hakata, ni petit ni grand, à peine à l'horizon aperçoit-on quelques voiles cinglant vers le large... Mais sur le rivage et sur la mer, que de cadavres et d'épaves ! Les flots en sont totalement couverts et le long de la plage de sable clair, des milliers et des milliers de soldats étrangers viennent échouer, la bouche ouverte, au milieu des pièces de bois, des morceaux de coque et des armes qui flottent encore. De nombreux vaisseaux coulés par la tempête pointent vers le ciel leur proue ou leur poupe désormais inutiles, montrent des brèches géantes dans leurs flancs ou laissent pendre misérablement leurs voiles déchirées sur leurs mâts brisés. Dans ce désordre inexprimable, dérivent les chevaux morts, les tonneaux de poudre, les barils de vivres et quelques survivants qui se raccrochent aux débris. 13 000 hommes de la flotte mongole ont péri dans la tempête ; la moitié des navires ont sombré définitivement dans les flots. Le reste a pris le large et vogue toutes voiles dehors vers le continent.

Revenus de leur surprise, les défenseurs japonais sont saisis d'une joie intense mêlée d'une crainte religieuse. Nul ne met en doute l'intervention miraculeuse des dieux pour sauver le Japon de l'invasion étrangère. Ce « Vent providentiel », ce « kamikaze » comme on dit en japonais, est la preuve tangible de la protection divine. Les prédictions tragiques du moine Nichiren ne se sont pas réalisées ! Des actions de grâce sont ordonnées partout dans le camp et quelque temps plus tard, la Cour impériale ira en grande pompe remercier dans son sanctuaire d'Ise le Dieu des Vents qui sauva le Japon.



Cependant, Koubilaï ne saurait considérer ce désastre comme une défaite définitive, ni croire à l'intervention divine. Il y voit un simple coup du sort, une certaine maladresse et pusillanimité de ses généraux. L'opération « Japon » se poursuit.

L'année suivante, un nouvel ambassadeur mongol débarque à Kiushu avec des propositions de paix. Mais, comme toujours, il n'a pas l'autorisation de se rendre à Kamakura ou Kyoto. Tokimune, que la fuite des Mongols a rendu plus confiant, donne finalement l'ordre d'assassiner sans formalités l'ambassadeur du Grand Khan. Deux autres envoyés officiels subissent le même sort. En tout, cinq ambassades auront été adressées en vain au gouvernement japonais.

La nouvelle de ces meurtres successifs provoque la seule réaction que l'on pût attendre d'un soldat comme Koubilaï. D'ailleurs, la

situation de son empire lui permet de songer sérieusement à l'invasion de cette île rebelle à ses ordres. La dynastie des Song du Sud s'est écroulée. L'empire mongol a annexé tout le territoire chinois, et les richesses immenses des pays du Yangzi sont entre ses mains. Il a en particulier récupéré la flotte Song, qui était sans conteste la meilleure du monde. Cette fois-ci, mis en garde par son précédent échec, Koubilai prépare avec précaution l'expédition.

Deux flottes y prendront part. La flotte principale, dont le noyau est formé par la flotte des Song, comprend 3 500 navires chinois de haute mer, et transportera plus de 100 000 personnes. La flotte de Corée fournira 40 000 hommes sur 900 bateaux. Le premier ministre Alakan est nommé grand amiral de l'expédition et le vice-amiral n'est autre que l'amiral chinois Fan Wenhui, le « Tigre civilisé ». La flotte de Corée part au mois de mai 1281 et se trouve en face de Hakata le 5 juin. Mais la flotte chinoise est retardée par la maladie puis la mort de l'amiral en chef. Au large des côtes japonaises, la flotte de Corée n'ose attaquer sans attendre le gros des troupes. Elle souffre de rester ainsi en rade dans l'inactivité. La maladie s'installe et sans cesse, les petites jonques de guerre des Japonais viennent la harceler et provoquer des escarmouches et des embuscades qui détruisent le moral des marins et des soldats. Quand la formidable armada de Chine fait sa jonction avec le corps de Corée, elle trouve une flotte en partie endommagée et des troupes décimées.

Depuis la précédente incursion des Mongols, le gouvernement de Kamakura s'attendait à une nouvelle offensive. Tous les vassaux de Kiushu avaient été invités à se rendre avec leurs armées sur la rive nord de Kiushu. Des troupes ont été envoyées de Kamakura et de Kyoto pour les seconder. On a construit une importante ligne de défense le long du rivage : un mur de pierres, haut de deux mètres et large de trois, dont les vestiges demeurent encore. À l'abri de ce mur, les archers japonais devaient pouvoir retarder le débarquement des troupes ennemies. D'autre part, cet obstacle devait empêcher les Mongols d'utiliser à plein rendement leur cavalerie. On avait fait ample provisions de flèches et d'eau pour éteindre les incendies provoqués par les terribles grenades. Tout était prêt pour rejeter les envahisseurs à la mer et la confiance régnait parmi les défenseurs japonais. Malgré tout, la vue de l'immensité de la flotte mongole et de ses innombrables navires s'avancant vers leur pays leur porta un coup très dur. Ils s'attendaient, bien sûr, à une forte armée. Mais qui aurait pu imaginer qu'on pût rassembler sur terre une armada de près de 4 500 vaisseaux ? Sans en connaître le chiffre exact, les Japonais voyaient seulement que la mer était couverte de voiles jusqu'à l'horizon et que tous les navires étaient chargés de soldats armés de pied en cap et de ces petits chevaux mongols dont la vigueur et la

rapidité les avaient tellement étonnés quelques années auparavant.

La flotte d'invasion était donc parvenue en vue de Hakata à la fin du mois de juin 1281. Elle mouilla dans la baie, un peu derrière la flotte de Corée, près de l'île Pinghu. Puis les troupes débarquèrent au pied de la montagne des Cinq Dragons. Elles y rencontrèrent l'armée japonaise, qui les attendait de pied ferme. Chaque jour, pendant une semaine, des combats acharnés se poursuivirent sans décider de la victoire de l'un ou l'autre camp. Les deux adversaires avaient tiré les leçons de leur précédente rencontre et avaient adapté leur tactique à celle de leur ennemi.

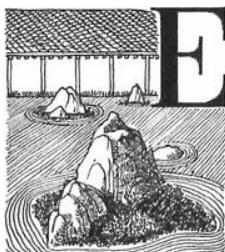
Le 1^{er} juillet, cependant, alors même que les Japonais n'osaient en faire la prière à leurs dieux, un « kamikaze » se leva. En toute hâte, le général Fan Wenhui et les autres généraux de l'état-major regagnèrent leurs navires et prirent le large, abandonnant à terre les soldats sous leurs ordres. Les nefes les plus rapides et les plus solides réussirent à prendre la fuite et à éviter la confusion catastrophique d'une flotte au mouillage livrée à la tempête. Mais les navires moins résistants, les vaisseaux de transport, coulaient irrémédiablement au fond des eaux. Les soldats abandonnés sur le rivage voyaient périr avec eux tout espoir de survie. Ils eurent la douleur d'assister au spectacle des ravages faits par le typhon à leurs propres bateaux, à leurs propres camarades. Descendus à terre, ils avaient échappé à la noyade, mais leur sort futur serait-il préférable ?

Parmi les hauteurs de la montagne aux Cinq Dragons, sans chefs, sans vivres, sans camp, plusieurs dizaines de milliers de soldats mongols, chinois et coréens errent désemparés. Enfin, quelques capitaines arrivent à prendre la situation en main. Ils commencent à faire couper des arbres pour construire des navires. Mais l'armée japonaise, épargnée par la tempête, ne leur donne pas le temps de mettre leur projet à exécution. Opérant un vaste mouvement tournant, elle encercle la montagne et passe à l'attaque. Les guerriers mongols se battent avec l'énergie de ceux qui savent qu'ils n'ont plus rien à perdre. Plusieurs jours, ils luttent pied à pied, malgré la faim, la soif et le manque de munitions. Enfin, las de poursuivre un combat sans espoir, ils se rendent. Ils sont 30 000 survivants sur une armée de 140 000 hommes. Les Japonais les emmènent prisonniers jusqu'à la capitale provinciale pour y attendre les instructions du gouvernement de Kamakura. Le régent militaire Tokimune est impitoyable. Tous les prisonniers seront exécutés, sauf 10 000 Coréens, qui sont réduits en esclavage et travailleront pour le compte du gouvernement. On laissera la vie sauve à trois hommes et on les renverra en Chine pour qu'ils aillent raconter au Grand Khan Koubilaï ce que sont devenus sa belle flotte et ses vaillants guerriers...

Ainsi périt la plus grande armée qui ait jamais osé tenter d'envahir

l'île farouche du Soleil Levant.

Dogen, grand maître de Zen (1200-1253)



N cette année 1253, notre vénérable maître Dogen ayant passé le fleuve pour renaître en une autre vie, moi, Ejo, son humble disciple durant vingt années, j'ai décidé d'écrire ses faits et dits afin d'instruire les générations futures. Que tous ceux qui étudient la voie de Bouddha et aspirent à l'Éveil lisent ou écoutent avec attention !

» Le vénéré maître Dogen fut appelé très jeune à la vie religieuse. Orphelin à sept ans, élevé par des parents éloignés, il s'enfuit de chez eux à douze ans pour se réfugier au monastère du mont Hiei. C'est là qu'il reçut pendant plusieurs années une solide éducation bouddhique. Puis, toujours avide de connaissance, maître Dogen alla suivre les enseignements de plusieurs maîtres réputés et ne trouva satisfaction qu'auprès de maître Eisai. Maître Eisai venait de fonder au Japon le premier temple Zen et propageait la nouvelle doctrine avec une ferveur merveilleuse. Ce fut une révélation pour maître Dogen, qui découvrit enfin la forme de vérité qu'il cherchait depuis si longtemps. Malheureusement, maître Eisai devait mourir peu après et ses disciples se dispersèrent pour propager la nouvelle doctrine à travers tout le Japon. Dogen choisit de suivre le maître Myozen, auprès duquel il continua à pratiquer et à s'élever dans la voie du Zen. Un jour, le disciple, dans son ardent désir d'approfondir les enseignements de la doctrine, résolut de partir pour la Chine visiter les temples de la secte Zen. Voici comment maître Dogen me raconta cet épisode de sa vie.

» Alors que j'étais sur le point de me rendre au pays des Song(9) en Chine, mon maître tomba gravement malade. Il me dit : « Je suis déjà si malade de vieillesse que ma mort approche. Ajourne pour quelque

temps ton voyage en Chine, assiste-moi jusqu'à mon dernier moment. Lorsque je serai mort, tu réaliseras ton projet. »

Alors, je rassemblai des disciples pour délibérer avec eux et leur dis :

« Depuis qu'enfant j'ai quitté la maison de mes parents, j'ai été élevé par maître Myozen. Ma dette de reconnaissance envers lui est lourde. C'est à lui seul que je dois d'avoir étudié les doctrines qui concernent l'autre monde, la façon de distinguer le juste et l'injuste, le provisoire et le définitif. Maintenant, il est couché et me demande instamment de ne pas le quitter. Or, si je vais en Chine, c'est pour tenter de devenir un bodhisattva(10), dont la compassion seule peut aider les êtres à faire leur salut. Que dois-je faire ? Est-il ou non raisonnable que je me rende en Chine malgré l'ordre de mon maître ? »

» Les disciples répondirent : « Il ne faut pas aller en Chine cette année. Attendez l'année prochaine. Ainsi, vous n'aurez pas désobéi aux volontés de votre maître et votre vœu d'aller en Chine sera accompli. »

» Je répliquai : « Tous, vous jugez raisonnable que je reste. Mon opinion est différente. Si je reste maintenant, cela ne prolongera pas la vie de mon maître. Même si, à son heure dernière, je prononce des exhortations, cela ne suffira pas à l'éloigner du cycle de la mort et de la renaissance. Si, en revanche, je me rends en Chine à la recherche de la Loi et que j'y acquière l'Éveil, j'aurai accompli un acte méritoire et payé ma dette de reconnaissance envers mon maître Myozen. J'ai donc résolu de partir pour la Chine. »

C'est ainsi que maître Dogen partit à la recherche de la Loi dans les monastères de Chine. Il y passa trois années. Il étudia les enseignements des meilleurs maîtres, fit un pèlerinage sur les pas de Bodhidharma, le fondateur de notre secte et observa avec attention les règles de la vie monastique chinoise. Maître Dogen nous racontait souvent à titre d'exemple ses souvenirs du temple Tiantong-si, ce haut lieu de la sagesse où naquit le Zen.

» Un jour, nous dit-il, un des maîtres d'extase du monastère Tiantong-si eut un abcès au derrière. Le médecin déclara que le cas était grave. Le maître d'extase demanda : « Suis-je en danger de mort ? » Le médecin répondit : « Oui, ta vie pourrait être en danger. » Alors le maître dit : « Si je dois mourir, je veux pratiquer encore plus le *zazen*(11). » Et il se força à s'asseoir, malgré sa grande douleur. L'abcès creva et rien de fâcheux ne lui arriva.

» Un soir où moi, Ejo, je lui demandais : « À quelle pratique exclusivement bouddhique doit-on se livrer de tout cœur ? » le maître Dogen répondit : « La pratique exclusive transmise par les fondateurs de la secte est la méditation assise. Cette pratique est une loi qui peut être suivie également par tous les hommes, quelles que soient leurs capacités naturelles. C'est le grand Maître du monastère Tiantong-si

qui m'enseigna cette vérité. Lorsque j'étais au monastère Tian-tong-si, je pratiquais donc jour et nuit le zazen. Tous les moines pourtant abandonnaient cette pratique dans la saison des grands froids et des grandes chaleurs. Ils craignaient de tomber malades. Mais moi, dans ces moments-là, je pensais : « Même si je tombe malade, je continuerai le zazen. Si je meurs assis, j'aurai au moins acquis un lien avec Bouddha. Aussi, tout seul dans la grande salle de méditation, je restais correctement assis en lotus sans me décourager. Jamais je ne suis tombé malade, car telle est la miséricorde de Bouddha. »

Une autre fois le vénéré maître Dogen me dit encore :

« Au temps où je me trouvais au monastère Tiantong-si des Song, j'y lisais avec assiduité les dits des anciens. Un moine chinois me demanda :

— À quoi sert de lire ces livres de dits ?

— À connaître les faits des anciens ?

— À quoi bon ?

— À instruire les gens dans mon pays quand je serai de retour.

— À quoi bon ?

— À sauver les êtres ?

— En fin de compte, à quoi bon ? »

Je ne sus que répondre. Plus tard, en réfléchissant aux questions du moine chinois, je reconnus qu'il avait raison. Connaître les faits et gestes des anciens, apprendre les problèmes *zen*⁽¹²⁾ pour les expliquer aux êtres qui Sont dans l'erreur, tout cela est finalement inutile. Si, par la seule méditation assise on a obtenu l'Éveil, on peut, sans connaître un seul caractère d'écriture, réussir à sauver ses semblables. « L'Éveil ? En fin de compte, à quoi bon ? » Cette formule est restée gravée dans ma mémoire et j'ai cessé d'examiner les dits et gestes des anciens, pour mieux me consacrer à la méditation.

Au bout de trois ans, maître Dogen revint dans notre pays. Il s'installa dans un vieux temple près de Kyoto et commença à enseigner. Sa réputation grandissait rapidement et ses disciples se faisaient chaque jour plus nombreux. Fonctionnaires, nobles et guerriers de la capitale venaient en foule écouter ses sermons.

Moi, Ejo, j'étais jeune encore lorsque je sollicitai mon admission dans son monastère. On m'accepta comme novice. Avidé de progresser dans la voie spirituelle, je demandai au moine chargé de mon instruction : « Quelle est la méthode pour obtenir l'Éveil ? » Il me répondit simplement : « Marcher, dormir, s'asseoir, manger, marcher, dormir, s'asseoir, manger. »

Sur le moment, jeune comme j'étais et ignorant, je crus qu'il se moquait de moi. Mais maintenant, après vingt-cinq années de pratique zen, je considère cette réponse comme parfaite. Puis le moine m'expliqua le déroulement de la vie monastique :

« Réveil à quatre heures au son de la cloche. Un quart d'heure pour se lever, se laver, s'habiller et plier sa literie. Ensuite, tous ensemble, nous allons à la salle de méditation. Zazen pendant quatre ou six heures en posture du lotus. Récitation des textes sacrés. Petit déjeuner avec soupe de riz, sauce de soja, légumes fermentés. Après le petit déjeuner, chacun se rend à son travail personnel. Toi, tu commenceras par aller puiser de l'eau et couper du bois de chauffage. À midi, déjeuner. On se change pour passer une robe propre et on observe le silence. De deux à cinq heures, chacun reprend son travail. Dîner de riz. Récitation des textes sacrés. Après huit heures, études et pratiques zen. Heure du coucher libre. Voilà, tu verras le maître la semaine prochaine. Mais dès demain, tu participeras aux méditations du matin et au travail ménager. Et n'oublie pas le problème zen que je t'ai donné tout à l'heure. »

À cette époque, la méthode du *zazen* était encore toute nouvelle et suscitait beaucoup de controverses dans le monde. J'étais donc impatient de la connaître dans sa réalité. Voici comment elle se pratiquait et se pratique toujours dans notre secte. Le lendemain donc, je me rendis dans la salle de méditation. C'était une longue pièce très claire avec de chaque côté une estrade sur laquelle les moines étaient déjà assis. Il y avait des nattes propres et même des coussins. J'étais assis au milieu des novices et en face de moi, je ne voyais qu'une rangée de crânes rasés. Ils avaient pris la posture du lotus, les pieds sur les cuisses, la plante tournée vers le haut ; la main gauche est posée sur la main droite, les pouces se touchent, les paumes sont en l'air. Un moine surveillant est chargé de vérifier la correction de la posture. Il déambule sans arrêt entre les deux rangées de moines en méditation, l'œil et l'oreille aux aguets. Dès qu'un moine somnole ou fléchit dans la posture, il le frappe violemment avec un bâton. Son intervention brutale n'est pas une punition mais une aide efficace. À tel point que le surveillant qui frappe le plus fort, à s'en faire mal lui-même, est considéré par les autres comme le meilleur. Cependant, ce jour-là, me sachant nouveau, le moine surveillant fit preuve d'indulgence. Au bout d'une heure, j'avais perdu conscience de mes jambes et ma nuque me faisait terriblement souffrir. De temps en temps, le son de la cloche me sortait de mon assoupissement douloureux. À chaque fois, les moines se levaient et déambulaient les uns derrière les autres dans la salle de méditation. Cet exercice est nécessaire pour permettre de reprendre plus longuement la posture. Mais quand je voulus faire de même, mes jambes me refusèrent tout service et je tombai par terre. Personne n'y prit garde. Je sais maintenant que cela arrive à tous les débutants. Bref, je garde un souvenir douloureux de ces longues journées d'adaptation à la posture. Ce n'est qu'au bout d'un mois de pratique constante que j'ai

commencé à en ressentir les bienfaits.

Mais pour moi, au début, le plus dur n'était pas encore la méditation assise. Né dans une famille de la noblesse, jamais je n'avais travaillé de mes mains. Le moine avait dit : « Va puiser de l'eau et couper du bois. » Moi, j'avais toujours trouvé de l'eau dans la bassinoire et le bois prêt à flamber. Que de baquets d'eau n'ai-je pas dû transporter ! Il y avait bien trois cents moines au monastère sans compter les visiteurs. J'avais les jambes rompues et flageolantes, les épaules sciées à vif par le balancier. Nous étions plusieurs novices à faire ce travail. L'un d'entre eux, qui était toujours gai et content, me consola en disant :

« Ne t'inquiète pas. Tu t'y feras. C'est une question de temps. Et même un jour, qui sait, peut-être obtiendras-tu l'Éveil en portant un seau d'eau ! » Sans ma ferme résolution et sa joyeuse camaraderie, j'aurais peut-être renoncé à une discipline aussi dure. Car il n'y a que dans les monastères de notre secte que tous les moines sont astreints aux travaux ménagers. Dans les autres sectes, la vie monacale est plus douce. Le moine me l'expliquait souvent à cette époque : il n'y a pas d'activité supérieure ni d'activité inférieure. Tous les gestes, tous les travaux se valent. L'essentiel est de les faire en pleine conscience, tels qu'ils sont, d'y mettre toute sa volonté et tout son esprit, sans penser à autre chose qu'à la perfection même de ce geste.

Au bout d'une dizaine de jours, je fus convoqué chez le maître Dogen pour mon premier entretien. Dans sa cellule, il y avait un portrait chinois de notre fondateur Bodhidharma, qui resta douze années en méditation face à un mur. C'était une belle peinture sur soie faite d'un seul coup de pinceau. Et pourtant, on devinait dans les yeux écarquillés de Bodhidharma la profondeur de l'Éveil. Notre vénéré défunt maître avait déjà lui aussi l'apparence d'un être « éveillé ». Malgré son menton proéminent et volontaire, ses lèvres charnues, son visage présentait un mélange étrange de sérénité et de sévérité. Ce jour-là, c'est la sévérité qui me frappa le plus. Je le saluai respectueusement, le front sur le sol, lui rappelai mon nom et mon état de novice récemment entré au monastère. Il ne bougeait ni ne cillait. Son silence m'était terriblement pesant et j'étais sur le point de pleurer. Enfin, il parla :

« Tu dois savoir une seule chose : la pratique essentielle de tout adepte zen est la méditation assise. Pour t'aider cependant dans la voie de la libération, je vais te donner un problème zen à contempler. Jadis, on demanda au maître chinois Tchao Tcheou : « Pourquoi Bodhidharma est-il venu en Chine ? » Tchao Tcheou répondit : « Regarde le cyprès dans la cour. » Tu me donneras une réponse la semaine prochaine. »

Je saluai à nouveau et sortis à reculons.

Chaque mois, le maître me posait ainsi des problèmes zen que je ne pouvais résoudre. Dix années plus tard, je lui demandai encore au cours d'un entretien public :

— Même quand on étudie les textes zen, on ne comprend qu'un sur cent ou un sur mille des problèmes zen. Dans la pratique du zazen, on n'a pas une telle impression de piétinement. Lequel doit-on aimer ?

— Quand vous croyez comprendre un peu les problèmes zen, vous vous éloignez de la Voie du Bouddha. Les anciens engageaient à associer la lecture des problèmes zen à la pratique du zazen, mais ils recommandaient surtout cette dernière. Même s'il y a eu des personnes qui ont connu l'Éveil grâce aux problèmes zen, la cause profonde en était due aux mérites de la méditation assise.

Bien sûr, certains problèmes zen me sont devenus familiers. Le « cyprès dans la cour » de Tchao Tcheou est difficile, mais celui-ci du même maître est plus évocateur.

Un moine s'adressa au maître Tchao Tcheou en ces termes :

— Maître, parlez-moi du zen !

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— Oui, maître, j'ai pris mon petit déjeuner.

— Alors, allez laver la vaisselle.

D'autres problèmes, par contre, demandent à être médités inlassablement. Je pense à ces deux-ci :

« Comment était votre visage quand vous n'étiez pas né ? » ou bien « Quel est le bruit que fait une seule main qui claque ? »

Le maître Dogen avait beaucoup de succès à Kyoto et le monastère s'enrichissait chaque jour de nouveaux adeptes. Les laïcs venaient également en grand nombre pour profiter de ses enseignements. Mais le maître n'aimait guère Kyoto. Les querelles du Palais et les querelles entre religieux troublaient la tranquillité de ses méditations. Il y avait surtout ces terribles moines-soldats du mont Hiei. Comme leurs doctrines et leur mode de vie étaient pour ainsi dire à l'opposé des nôtres, ils menaçaient sans cesse de faire interdire notre secte par l'Empereur. Et de temps en temps, pour rendre plus claires leurs menaces, ils descendaient en armes sur notre monastère faire des démonstrations de force. À la longue, maître Dogen se lassa et répondit à l'invitation du Régent militaire de Kamakura.

Celui-ci, depuis longtemps, nous avait fait savoir qu'il était très intéressé par notre doctrine et la pratique assidue de la méditation assise. Il aimait le style sobre de notre vie, la sévérité quasi militaire de notre discipline. Nombre de ses guerriers s'étaient déjà convertis à notre secte et il aurait aimé que notre maître s'établît auprès de lui.

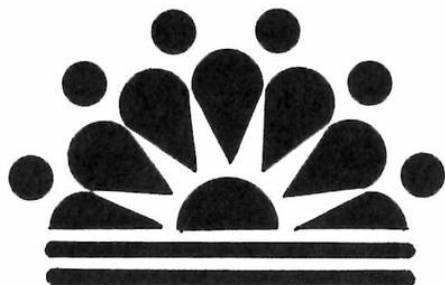
Nous partîmes donc pour Kamakura, le maître et quelques-uns de ses fidèles, dont je faisais partie. Le Régent militaire nous accueillit avec beaucoup de générosité. Le maître eut de longues conversations

avec lui. Mais, bien que notre enseignement fit beaucoup d'adeptes dans la population de Kamakura, maître Dogen refusa de s'y installer définitivement. Il voulait être éloigné de tous les centres politiques. Nous reprîmes donc la route en direction de la mer du Japon. Nous passâmes les montagnes et arrivâmes dans le fief d'un riche daimyo qui se convertit en écoutant les paroles du maître. Aussitôt, il lui proposa de lui faire construire un grand temple pour les réunions et un monastère pour abriter les moines. C'est là que nous sommes maintenant, dans le Temple de la Paix éternelle, au sommet d'une colline couverte de pins. Un escalier de plus de trois cents marches gravit la pente moussue. Là-haut, le calme le plus absolu règne et notre demeure mérite bien son nom. Dans la salle de méditation on n'entend que le bruit du vent dans les branches, les gazouillis des oiseaux et le murmure de l'eau qui s'écoule dans les baquets de pierre. En communion directe avec la nature, nos moines se détachent plus facilement des contraintes sociales et de leurs habitudes raisonnables.

Voici six ans que nous sommes installés. La vie monacale a suivi un cours paisible. Pendant les grandes périodes de méditation qui durent les trois mois de l'été, le maître a continué à donner son précieux enseignement aux moines rassemblés. Il y a trois ans, il me confia la charge de supérieur du monastère. Il vécut alors parmi nous comme un simple moine. Maintenant qu'il nous a quittés définitivement, je veux transmettre à la communauté et à tous ceux qui cherchent la vérité quel fut son enseignement.

J'ai donc compilé les dits du maître dans l'ouvrage qui suit et écrit cette préface. Que jamais ne s'efface de nos cœurs le souvenir de celui qui propagea la sainte doctrine Zen au Japon et qui, par la méditation, était devenu maître de son corps comme de son esprit !

Écrit le 3^e jour de la 5^e lune de l'année 1253, par le moine Ejo, supérieur du Monastère de la Paix éternelle. »



L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE TAÏRA NO KIYOMORI

Personnages

Go-Shirakawa, empereur-bonze retiré
Taïra no Kiyomori, chef du clan Taïra
Taïra no Shigemori, fils de Kiyomori
Empereur Antoku, petit-fils de Kiyomori

Minamoto no Yoshitomo
Minamoto no Yoshihira, fils de Yoshitomo
Minamoto no Yoritomo, fils de Yoshitomo
Minamoto no Yoshitsune, fils de Yoshitomo
Minamoto no Yoshinaka, neveu de Yoshitomo
Tokiwa Gozen, concubine de Yoshitomo, mère de Yoshitsune
Masako, femme de Yoritomo
Shizuka Gozen, concubine de Yoshitsune

Fujiwara no Shinsai, conseiller de Go-Shirakawa
Fujiwara no Nobuyori, allié de Yoshitomo
Fujiwara no Hidehira, allié de Yoshitsune
Fujiwara no Narichika, ennemi de Kiyomori

L'irrésistible ascension de Taïra no Kiyomori (1118-1181)



YOTO, le 9 décembre 1159. Dans son palais de la Troisième Avenue, l'ex-empereur Go-Shirakawa terminait une agréable soirée en compagnie de ses courtisans. Les deux fils de son conseiller Fujiwara no Shinsai assistaient aux diverses représentations musicales et chantées qui distrayaient l'empereur. Soudain, un terrible vacarme s'éleva dans la nuit aux portes du palais. Toutes les personnes présentes cessèrent de parler et se jetèrent des regards angoissés. Sans respecter le protocole, un fonctionnaire de la Cour entra précipitamment dans la pièce et annonça :

— Le conseiller Fujiwara Nobuyori est à la porte du Palais, avec une troupe de soldats armés. Il dit être venu faire ses adieux à Votre Majesté.

— De quoi s'agit-il donc ! Allons voir nous-mêmes, dit l'Empereur. Et il s'engagea dans les longs couloirs glacés jusqu'à la Salle du Sud dont les portes furent grandes ouvertes. En bas, dans le jardin, une silhouette à cheval attendait, entourée de guerriers. C'était Fujiwara no Nobuyori, qui s'inclina sur le col de sa monture :

— Que Votre Majesté veuille excuser ma précipitation et l'heure tardive. J'ai appris que le conseiller Shinsai en voulait à ma vie et j'ai décidé de m'enfuir en province.

— Mais, voyons, Nobuyori, je n'ai entendu parler de rien de semblable ! s'exclama l'Empereur.

— Je suis bien informé, rétorqua Nobuyori d'un ton sec. Shinsai est un homme dangereux, capable même d'attenter à la vie de Votre Majesté. C'est pourquoi je me permets de demander à Votre Majesté de condescendre à monter.

— Quoi, vous osez disposer de ma personne. C'est un crime de lèse-majesté !

Malgré ses remontrances furieuses, l'ex-empereur Go-Shirakawa se vit emporté par les soldats et déposé dans un carrosse qui démarra aussitôt.

— En avant ! cria Nobuyori. Et mettez le feu à toutes les issues du Palais. Que personne n'en réchappe !

Le carrosse sortit en trombe dans la Troisième Avenue, cependant que des guerriers armés de torches enflammées encerclaient la résidence impériale, et incendiaient les divers bâtiments.



— Le carrosse sortit en trombe dans la troisième avenue...

Dans la nuit sèche de l'hiver, le feu s'étendit rapidement. Les flammes crépitaient avec ardeur ; le papier des portes, des fenêtres et des cloisons est aussitôt calciné. Les nattes tressées s'embrasaient au sol tandis que s'effondraient avec des craquements sinistres les piliers et les poutres des toits. À la lumière irrégulière des flammes on voyait surgir de l'ombre et pénétrer à l'intérieur du palais les hommes armés de Nobuyori. Ils recherchaient le ministre Fujiwara no Shinsai, célèbre pour sa cruauté. Mais celui-ci, comme averti par un pressentiment, avait décliné l'invitation de l'ex-empereur Go-Shirakawa. Partout, on entendait monter et mourir les hurlements. Hurlements de terreur des femmes et des servantes, qui, engoncées dans leurs kimonos lourds et volumineux, n'arrivaient pas à fuir le feu. Certaines d'entre elles se jetèrent dans les puits et périrent noyées. Hurlements de combat des assaillants qui escaladaient les vérandas, brisaient les portes et les cloisons fragiles. Hurlements de rage des gentilshommes de garde auprès de l'Empereur qui essayaient de résister aux envahisseurs nocturnes.

À l'aube, le Palais de la Troisième Avenue n'était plus qu'un amas de décombres fumants et un vaste tombeau. À la nouvelle de l'attaque sacrilège contre l'Empereur-bonze, le peuple de Kyoto s'était calfeutré dans ses boutiques et ses maisons. On regardait passer et repasser dans les rues les chariots et les hommes en armes dans un grand déploiement d'arcs et de bannières. On essayait de reconnaître le nom des seigneurs sur les étendards. Que s'était-il encore passé ? Kyoto la capitale était-elle condamnée à voir sans cesse des guerriers se battre à ses portes et dans ses avenues ?

Trois années auparavant, il y avait eu déjà une guerre civile en pleine ville, un coup d'état manqué contre l'empereur Go-Shirakawa. À cette époque, Go-Shirakawa venait de monter sur le trône impérial au prix de nombreuses intrigues. Mais ses opposants n'avaient pas accepté leur échec et avaient tenté de le déposer par la force armée. Heureusement, Go-Shirakawa avait de puissants amis, tant dans la noblesse que dans la classe guerrière. Yoshitomo, de la vieille lignée aristocratique des Minamoto, avait pris son parti, contre son propre père d'ailleurs. Kiyomori, le chef du clan des Taïra, une des puissantes familles de la classe guerrière, était son allié. Et Fujiwara no Shinsai, un des brillants rejetons de la famille des régents, le soutenait de ses précieux conseils. À eux trois, ils avaient jugulé la conjuration en un temps éclair : une seule journée avait suffi à réduire à merci les rebelles. Go-Shirakawa était confirmé dans sa fonction impériale. Mais les souvenirs qu'avait laissés cet incident étaient extrêmement

désagréables pour tous, vainqueurs comme vaincus. Sous la pression de Fujiwara no Shinsai, devenu ministre, Go-Shirakawa avait donné libre cours à la répression : les membres du parti adverse avaient été massacrés, exécutés ou exilés sans merci. Les habitants de Kyoto se souvenaient de ces files de guerriers et de nobles, jeunes et vieux, que l'on avait décapités au bord de la rivière Kamo.

Dans cette lutte fratricide, les familles s'étaient retrouvées face à face. Kiyomori dut laisser exécuter un de ses oncles. Quant à Yoshitomo, la victoire lui fut doublement amère, puisqu'il avait en face de lui ses frères et son père. Le plus jeune de ses frères, Tametomo, était connu comme le meilleur archer du Japon. Bien qu'adolescent, sa force était prodigieuse, et, tel Ulysse, il était seul à pouvoir tendre son arc. Ses flèches, qu'il envoyait toujours droit au but, étaient incroyablement lourdes et garnies de grosses pointes de fer terriblement meurtrières. Malgré sa vaillance, Tametomo fut fait prisonnier et on lui coupa les tendons des bras pour l'empêcher désormais de tirer à l'arc. Yoshitomo se trouva devant un cas de conscience bien plus terrible encore lorsque son père vint se rendre à lui. La morale japonaise veut que le fils sacrifie tout à son père, même sa vie ; mais la morale féodale veut que le vassal sacrifie tout à son suzerain, même sa vie. Pour sortir de ce débat cornélien, Yoshitomo proposa à l'Empereur de lui restituer tous ses biens et tous ses titres en échange de la vie de son père. Le conseiller Shinsai fut intraitable. Yoshitomo dut accepter l'exécution de son père, mais jamais il ne pardonnera à Shinsai cet acte de cruauté.

Cela se passait en 1150. En 1159, les vainqueurs recommençaient entre eux la même sanglante aventure. Car sur la scène il y avait toujours l'empereur Go-Shirakawa, le conseiller Fujiwara no Shinsai, Taira no Kiyomori et Minamoto no Yoshitomo. L'empereur Go-Shirakawa s'était fait moine l'année précédente. Deux années de règne avaient suffi à lui faire comprendre que l'Empereur en titre n'avait aucun pouvoir, et n'était qu'une poupée somptueusement habillée pour les cérémonies publiques et religieuses.

Sa vie privée comme sa vie publique étaient réglées par le protocole avec une minutie qui ne laissait place à aucune fantaisie. Au contraire, dès qu'il eut rasé ses cheveux et pris le froc de moine bouddhiste, Go-Shirakawa se sentit une nouvelle ardeur pour l'existence. Il habitait le palais-cloître de la Troisième Avenue où il recevait les personnes qu'il désirait avec toute la discrétion souhaitée. Quelques prières quotidiennes, un air compassé et secret convenaient fort bien à son tempérament. En temps qu'ex-Empereur et homme de Dieu, sa personne était doublement sacrée et son influence considérable.

Fujiwara no Shinsai, ministre tout-puissant, avait accédé au faîte du pouvoir. L'ex-empereur Go-Shirakawa lui était tout dévoué, et le Régent, un autre Fujiwara, n'osait pas élever la voix contre lui. Très tyrannique, Shinsai gouvernait par la terreur et l'espionnage. Ses ennemis secrets étaient nombreux. Mais il avait gardé en Taira no Kiyomori un ami fidèle. Nommé Garde des Écuries Impériales, titre qui lui conférait le pouvoir militaire, Kiyomori consolidait peu à peu sa puissance. De tous les vainqueurs de 1156, seul Minamoto no Yoshitomo se sentait un peu lésé. Il n'avait pas bénéficié autant qu'il l'espérait de sa victoire ni du sacrifice énorme qu'il avait fait en s'opposant à sa propre famille. Désormais chef du clan des Minamoto par la mort de son père, il considérait qu'il méritait plus que ce qu'on lui avait octroyé.

Yoshitomo prétendait même aux plus hauts postes et, petit à petit, il se fit des amis parmi les mécontents. L'un d'entre eux, Fujiwara no Nobuyori, était animé d'une grande ambition et d'une fougue impétueuse. À eux deux, ils organisèrent le complot du 9 décembre pour renverser la coalition de Shinsai et de Kiyomori. Le jour était bien choisi, car Kiyomori venait de partir en pèlerinage en province avec une partie de son clan. C'est grâce à cela que Nobuyori réussit sans encombre à enlever le 29 décembre l'ex-empereur Go-Shirakawa. Ce coup de main nocturne et l'incendie du Palais qui suivit firent de Yoshitomo et Nobuyori les maîtres incontestés de la Cour. Aussitôt, ils s'arrogèrent les titres et les fonctions qu'ils convoitaient, puis ils organisèrent leur pouvoir. On avait fini par rattraper Shinsai en fuite, et il avait été ignominieusement tué par des soldats. Débarrassés de cet ennemi dangereux et violent, Nobuyori et Yoshitomo n'avaient plus en face d'eux que Taira no Kiyomori. Qu'allait faire celui-ci ? Se rallier aux nouveaux maîtres du jour ou lutter contre eux ?

À la nouvelle du coup d'état à la capitale, Kiyomori avait été fâcheusement surpris. Chef du clan des Taira, il lui était difficile de laisser impunément le chef des Minamoto prendre le pouvoir absolu. Mais il aurait pu monnayer de façon avantageuse son ralliement... Ayant tenu conseil avec son fils aîné Shigemori, un jeune homme intelligent et pondéré, il avait décidé d'agir sans plus attendre. Pourtant, sa situation était délicate. D'une part, comme il était en pèlerinage, sa suite ne se composait que d'une centaine d'hommes à peine armés ; d'autre part, les conspirateurs avaient pour otage sa résidence de Rokuhara, avec toute sa famille et une grande partie de ses biens. Il fallait agir vite et par ruse. Empruntant des chemins détournés et marchant de nuit dans le plus grand silence, Kiyomori et sa suite réussirent à rejoindre Rokuhara sans être inquiétés. Il avait gagné la première manche.

Les deux clans ennemis se retrouvaient face à face, à peine séparés par la rivière Kamo. Dans Kyoto, répondant à l'appel de Yoshitomo, les guerriers Minamoto arrivaient chaque jour plus nombreux. On en comptait bien deux mille qui campaient dans la demeure de Yoshitomo et de ses alliés. Partout en ville, on voyait circuler les hommes armés suivis de leurs valets à pied, armures rutilantes, casques terrifiants, sous la bannière blanche des Minamoto. De l'autre côté, se trouvait le clan des Taira. Ils avaient établi leur état-major dans la résidence fortifiée de leur chef, Rokuhara. Cette demeure était située sur une éminence à l'extérieur de la ville, à la hauteur de la Cinquième Avenue. Pour passer en ville, on empruntait le magnifique pont aux arches doubles qu'on venait de construire sur la rivière Kamo. Trois mille guerriers de la province avaient déjà rallié la bannière écarlate des Taira.

Pendant une semaine, les deux partis s'observèrent sans passer à l'action. Les Minamoto s'impatientsaient. Les Taira attendaient. Kiyomori complotait. La nuit du 26 décembre, les deux jeunes nobles chargés de garder à vue l'empereur-bonze Go-Shirakawa changèrent de camp. Selon les instructions de Kiyomori, ils vinrent avertir l'Empereur que l'attaque était prévue pour le lendemain.

« Veuillez nous suivre. Car nous tenons à ce que Votre Majesté ne courre aucun risque pendant les opérations. »

L'ex-Empereur se laissa faire. Il avait l'habitude d'être ainsi traité en otage. Bientôt, il se retrouva en sécurité dans un temple hors de la ville. Au même moment, un autre noble trahissait la cause de Yoshitomo pour le compte des Taira. Chef de la garde, il usa de ses prérogatives pour faire sortir le très jeune empereur Nijo, déguisé en femme. Dans le char à bœufs qui l'emmenait, Nijo était si pâle et effrayé que les sentinelles le prirent aisément pour une dame d'honneur. Tous rideaux tirés, le char traversa la ville dans les ténèbres et se rendit à Rokuhara. Kiyomori avait, fait un coup de maître. En une seule nuit, il avait réussi à disposer des deux empereurs, qui, dorénavant, légitimeraient toute action de sa part. Quand Yoshitomo apprit le succès de ces deux enlèvements audacieux et la trahison de ses lieutenants, il sentit que la victoire s'éloignait. D'autant plus qu'il avait été déçu par son compagnon de rébellion, Fujiwara no Nobuyori. Celui-ci était certes un habile intrigant, mais il n'avait pas la classe d'un chef d'état. Or, Yoshitomo était un homme de guerre et ne se sentait pas capable d'assumer la direction politique des affaires.

Le 11 décembre, donc, ce fut l'affrontement tant attendu. L'empereur Nijo avait donné l'autorisation d'attaquer ceux qui maintenant étaient considérés comme des rebelles, c'est-à-dire les Minamoto. Le fils de Kiyomori, le sage Shigemori, fut nommé général

en chef des Taïra et reçut l'investiture impériale. Devant Rokuhara hérissé de défenses, les trois mille guerriers Taïra clamèrent « Banzai ! » (« Vive l'empereur »), brandirent leurs arcs et lancèrent leurs montures vers Kyoto. Les portes de la ville étaient ouvertes, car Yoshitomo avait décidé de partir à l'assaut. Claquant au vent, les bannières écarlates des Taïra s'engagèrent sur le pont de la Cinquième Avenue. À la poterne, elles s'arrêtèrent et attendirent l'adversaire.

À la tête de leurs troupes hennissantes, Shigemori et Yoshihira se provoquèrent en combat singulier, comme c'était la coutume entre nobles.

— C'est moi, Shigemori, fils de Taïra no Kiyomori. Qui osera venir se battre contre moi ? Qui n'a pas peur de mourir ?

— Crains plutôt de mourir toi-même ! Personne d'autre que moi, Yoshihira, fils de Minamoto no Yoshitomo, n'aura la joie de te mettre en pièces.

Ce fut un beau duel au sabre, dans la neige qui volait sous les sabots des chevaux, dans le bruissement des armures, les cliquetis des fers croisés et l'envol des capes de soie multicolore. Le soleil se reflétait sur leurs casques dorés et l'on aurait dit deux jeunes dieux de la guerre. Entre deux prises d'armes, les jeunes gens se lançaient des défis et des injures. Finalement, Shigemori lâcha prise. Tournant la bride de son alezan, il repartit en direction de Rokuhara, conjurant ses guerriers de le suivre. Yoshihira, qui ne voulait pas de ce demi-succès, se lança à sa poursuite, serré de près par ses propres troupes.

Selon la stratégie prévue par Kiyomori, les Taïra avaient ainsi abandonné l'attaque de la ville et s'étaient réfugiés autour de Rokuhara. Une fois entraîné hors des portes par la fuite de Shigemori, Yoshitomo s'aperçut qu'il avait été joué par Kiyomori. Pendant que les cavaliers se battaient devant la poterne du pont, on avait incendié le palais impérial et coupé ainsi sa retraite. Un seul parti lui restait, mais combien hasardeux : attaquer et enlever la résidence fortifiée de Rokuhara. Le pont de la Cinquième Avenue s'était écroulé sous le poids des combattants. Les guerriers Minamoto traversèrent la rivière Kamo à gué, qui sur son cheval, qui à pied. Dans la mêlée, bien des combattants laissèrent si ce n'est la vie, du moins leur arc ou leurs flèches. Pendant ce temps, les archers des deux camps ne perdaient pas une minute. Une grêle de flèches s'abattaient sur les deux rives et jonchait la surface des eaux. Une fois passée la rivière, les Minamoto attaquèrent avec l'énergie du désespoir. Kiyomori lui-même dut se poster en haut de la porte principale pour encourager ses défenseurs. Mais un renfort imprévu d'archers à cheval vint prendre à revers les assaillants, semant la déroute dans le clan Minamoto. La partie était perdue et Yoshitomo donna l'ordre de la retraite. La retraite se transforma bien vite en fuite éperdue. Yoshitomo voulait mourir au

combat, mais ses seconds le supplièrent d'épargner sa vie et de songer à la revanche. À la tête de ses trois fils, Yoshitomo s'enfuit le long de la rivière en direction du nord.

Dans les collines qui enserrant Kioto, Yoshitomo, ses trois fils, dont le dernier n'a que treize ans, et cinq guerriers marchent à pied. Ils ont abandonné leurs montures car la neige est épaisse. Soudain, une affreuse tempête (de neige) les surprend. Ils se serrent les uns contre les autres pour éviter la morsure du vent et des flocons cinglants. Quand le ciel s'éclaircit enfin on s'aperçoit que Yoritomo, le plus jeune des fils, a disparu dans la tourmente. Son père hésite à partir à sa recherche, mais le temps est trop précieux. L'âme lourde, il poursuit son chemin, car sa vie est en danger tant qu'il n'a pas trouvé d'asile ami. Enfin, Yoshitomo et les siens rejoignent la demeure provinciale d'un membre du clan. Ils s'installent, espérant quelques jours de répit et de réflexion. Mais les émissaires de Kiyomori ont retrouvé leurs traces. Pendant de longues heures, ils parlementent avec le chef de la maison. Le lendemain, celui-ci, au mépris du code de l'honneur comme des règles de l'hospitalité, alla de son sabre trancher la tête de Yoshitomo. Celle-ci fut exposée, selon l'usage, sur la porte principale de la capitale.

Après sa victoire, Kiyomori a pris la résolution farouche d'exterminer le clan Minamoto, tout du moins la descendance directe de Yoshitomo. Il fallait mettre un terme à ces guerres civiles continuelles et c'était le seul moyen d'éviter un sursaut de la part de ses adversaires. Après la mort de leur père, les deux fils de Yoshitomo, faits prisonniers furent exécutés rapidement comme traîtres à la couronne. Puis il fit rechercher activement Yoritomo, ce fils de 13 ans perdu dans la neige. Il y avait aussi trois autres enfants, que Yoshitomo avait eus avec une dame d'honneur de la Cour, Tokiwa Gozen.

Yoritomo, ayant perdu son père, erra seul dans les montagnes, se réfugiant deci, delà, auprès de ceux qui avaient pitié de lui. Il lui était difficile de cacher son identité : son allure, son habillement, sa façon de s'exprimer, tout le désignait comme un jeune noble. C'est pourquoi il fut rattrapé par les agents de Kiyomori. On l'enferma dans un temple pour y attendre le jour favorable à son exécution. Yoritomo n'avait que treize ans, mais il savait quel sort l'attendait. Avec beaucoup de courage et de fermeté, il vivait ses derniers jours. Fils pieux, il passa des heures à recopier sur des tablettes funéraires le nom de son père pour les placer au temple voisin en offrande. Son jeune âge et sa grandeur d'âme excitèrent la pitié de l'entourage de Kiyomori. Le premier, son fils Shigemori plaida en faveur du jeune prisonnier :

— Père, considérez donc que ce n'est qu'un enfant. Il n'a en aucune

façon participé à la lutte qui vous opposa à son père. Prendre sa vie serait un acte d'injustice, car il n'est pas coupable.

— Je sais, répondit Kiyomori. Son seul crime est d'être le fils de son père. Et c'en est un assez grand pour mériter la mort.

— Nous ne risquons plus rien de la part des Minamoto. Leur défaite a été trop radicale. Faites donc un moine de ce garçon. Qu'il oublie le maniement des armes et se consacre aux Saintes Écritures. Il a l'air d'y être porté.

Kiyomori ne revenait toujours pas sur sa décision.

Sa belle-mère intervint alors. C'était la seconde femme de son défunt père, une bouddhiste fervente et une âme noble. Elle décida de sauver Yoritomo en jouant de son influence, car elle n'ignorait pas que Kiyomori la respectait.

— Avez-vous jamais pensé à ce qu'aurait fait votre père en pareille circonstance ? lui demandait-elle de temps à autre. Il aurait choisi la clémence, à n'en point douter. Sauvez votre âme et celle de ce jeune homme. Sinon, craignez votre remords et son ressentiment posthume.

Kiyomori finit par céder aux exhortations de tous. L'ordre qui condamnait Yoritomo à avoir la tête tranchée fut transformé en ordre de bannissement. Le jeune homme serait exilé dans la péninsule d'Izu, confié à la garde vigilante d'un temple, qui en ferait un moine inoffensif.

Ayant cédé pour Yoritomo, Kiyomori ne voulait à aucun prix montrer de la faiblesse à l'égard des enfants de Yoshitomo et de Tokiwa Gozen. Il les fit rechercher encore plus activement. En désespoir de cause, comme on n'arrivait pas à trouver la cachette de la jeune femme, Kiyomori fit arrêter sa mère et proclamer que celle-ci mourrait si sa fille ne se rendait pas. Tokiwa Gozen était une des dames d'honneur préférée de l'impératrice. Elle avait toujours vécu à la Cour, où sa beauté lui valait d'innombrables suffrages. Yoshitomo avait fait sa conquête et leur longue liaison était tendre et douce. Femme tranquille, Tokiwa Gozen avait pour son époux une admiration sans bornes, pour sa maîtresse un dévouement total et pour ses enfants une affection illimitée.

Après sa malheureuse défaite, Yoshitomo lui avait fait parvenir un message où il lui conseillait de fuir avec leurs trois enfants. Elle avait obéi, et s'était réfugiée chez des parents. Mais sa tête était mise à prix et nul n'osait l'héberger longtemps. On la représente toujours traînant ses trois enfants dans la neige. De ses longues manches, elle enveloppe le plus jeune, Yoshitsune. Il n'a que sept mois et pleure de faim, car sa mère, épuisée par la fuite et l'angoisse, n'a plus de lait pour le nourrir. Les deux aînés, qui marchent avec difficulté, s'accrochent aux pans de ses robes. Coiffés de chapeaux tressés et de bottes de paille, ils avancent péniblement dans les montagnes enneigées. Tokiwa Gozen

avait finalement trouvé un asile dans une petite chapelle de montagne. Un moine bienveillant lui apportait un peu de nourriture pour ses enfants et la tenait au courant de la situation.

— Hélas ! lui dit-il un jour. Je crois de mon devoir de vous annoncer une bien mauvaise nouvelle. Taïra no Kiyomori a fait enlever votre honorable mère. Il fait dire que si vous ne vous rendez pas à lui avec vos enfants, elle sera pendue. Qu'allez-vous faire ?

La pauvre Tokiwa se met à sangloter. Depuis des semaines, elle ne vit que par la volonté de sauver ses enfants. La voici prise maintenant entre son devoir de mère et son devoir de fille. De toute façon, elle se sent tellement épuisée qu'elle craint de tomber un jour ou l'autre entre les mains de son ennemi. Autant se rendre et épargner des souffrances inutiles à sa mère.

— Ma décision est prise. Tâchez de faire savoir à Taïra no Kiyomori que je me rends et que je me trouve ici.

Par égard pour son rang et l'âge tendre des enfants, Kiyomori fit chercher la jeune veuve en voiture. À Rokuhara, leur entrevue fut brève.

Tokiwa était agenouillée sur la natte, entourée de ses deux garçons. Elle portait le bébé dans ses bras.

— Donnez-lui des coussins, dit Kiyomori, qui se tenait sur l'estrade d'honneur.

— Merci, murmura Tokiwa. Elle n'osait pas lever la tête. Comment regarder celui qui avait causé la mort du valeureux Yoshitomo et fait de ses enfants de pauvres orphelins menacés de mort !

Kiyomori, lui, au contraire, regardait cette femme de vingt-trois ans dont la beauté n'avait guère été altérée par des semaines d'angoisse. Elle dissimulait à demi, derrière sa longue chevelure, un visage très pâle. Mais la régularité des traits et la forme parfaite des sourcils donnait à cette pâleur un attrait émouvant.

Kiyomori commença enfin à parler.

— Ne craignez rien, Madame. Vous n'êtes pas concernée par mes décrets de proscription.

— Comment cela, Seigneur ?

— Nul ne met en doute votre attachement à Yoshitomo. Mais Yoshitomo mort, seuls ses enfants m'intéressent. Voilà ce que je voulais vous faire savoir.

Tokiwa retourna dans son appartement et se mit à pleurer. Tant de soins, tant de souffrances pour que ces trois innocents meurent brutalement ! songeait-elle désespérée. Elle était décidée à mourir avec eux. Cependant, elle ne s'était pas rendu compte que Kiyomori ne l'avait congédiée si soudainement que parce qu'il était envahi par l'émotion. La beauté et le maintien de Tokiwa l'avaient enflammé. Partagé entre le désir de lui plaire et la certitude que seule la mort des

enfants assurait l'avenir de son clan, Kiyomori hésitait à prendre une décision. Cette fois-ci, craignant son courroux, nul n'osait prendre leur défense. C'est pourquoi, l'étonnement de tous fut extrême lorsqu'on publia la grâce des trois fils de Yoshitomo. Eux aussi, comme Yoritomo, seraient exilés et voués à la vie monastique.

Tokiwa fut séparée de ses trois fils, même du bébé Yoshitsune, qui partit, accompagné d'une nourrice, au temple de Kurama. Depuis leur départ, elle pleurait sans cesse, songeant à la mort malgré l'arrivée du printemps. Kiyomori venait souvent lui rendre visite et malgré elle une certaine sympathie s'insinuait dans son cœur. Bien qu'il ait sur elle droit de vie et de mort, il lui parlait avec une timidité rude, qui cachait mal des sentiments violents mais tendres. La trop belle captive finit par conquérir son vainqueur et par se laisser conquérir. On ne parlait plus à la Cour que de la liaison surprenante entre le tout-puissant ministre Kiyomori et la veuve de son ennemi.

— Ah ! Voilà pourquoi les enfants ont été épargnés. Cette femme sait donc jusqu'où doit aller le dévouement d'une mère ! disaient les uns.

D'autres, moins flatteurs, traitaient Tokiwa de courtisane éhontée, de femme sans scrupules... Qui donc connaîtra jamais le cœur de Tokiwa et le cœur de Kiyomori ? Peut-être étaient-ils sincères, aussi bien l'un que l'autre...

Le clan des Taira règne en maître sur une grande partie du Japon. Le clan Minamoto se terre dans les provinces lointaines du nord et dans les montagnes. Kiyomori a été nommé ministre de droit et exerce en fait les pleins pouvoirs. À la Cour, il a su garder l'affection de l'empereur cloîtré Go-Shirakawa. Il assied sa position par une habile politique de mariage. Déposant et nommant les empereurs à sa guise, il arrive à faire épouser l'un de ses filles par l'empereur Takakura, descendant de Go-Shirakawa. La naissance d'un fils, le futur empereur Antoku, met le comble à ses vœux. L'enfant est nommé prince héritier. Ainsi, les liens qui unissent Kiyomori à l'ex-empereur cloîtré sont-ils encore plus étroits, puisque leur petit-fils commun est le dauphin. D'autre part, il n'a de cesse que les membres de sa famille occupent les postes importants à la Cour et en province. Bientôt, soixante de ses parents sont placés aux postes de commande. Enfin, toute cette organisation ne serait pas aussi impressionnante sans l'immense richesse que les Taira accumulent peu à peu. Ayant pour fief une des provinces maritimes les plus prospères, Kiyomori fait du port d'Owada (actuel Kobe) le plus grand port du Japon. C'est là qu'accostent les navires partant ou venant de Chine, alors à l'apogée de la dynastie des Song. On y fait un large commerce de luxe : importation de soieries, de porcelaines et d'encens ; exportation d'or, de laques ouvragées, de brocards et de sabres. Cette activité prospère remplit les coffres et les

greniers des Taïra, qui deviennent une des grandes puissances économiques du Japon.

Cependant, une ascension aussi fulgurante ne pouvait pas ne pas exciter la jalousie. Kiyomori le sait, et surveille de près tous ceux qui sont susceptibles de nourrir des velléités de rébellion. Trois cents jeunes gens, ramassés dans les bas quartiers de la capitale et choisis pour leur astuce, sont recrutés comme police secrète. Leur unique occupation est d'écouter les bruits qui circulent dans la ville. Vêtus d'un kimono rouge sous une veste noire, ces jeunes espions sèment la terreur autour d'eux. Car leur dénonciation est sans appel. Quiconque a médit de Kiyomori ou manifesté quelques réticences à son sujet se voit emprisonné, exilé...

Malgré ces précautions, le mécontentement augmente. Car, avec l'âge, Kiyomori se fait de plus en plus tyrannique. Il ne supporte plus de remarque sur ses agissements et ne prend conseil de personne. Son caractère, aigri par la maladie et les soucis, est de plus en plus vindicatif et mesquin. Bien des nobles s'exaspèrent d'être ainsi gouvernés par un guerrier issu de peu, qui ne respecte pas leurs belles manières. L'empereur Go-Shirakawa lui-même aurait tendance, après dix ans, à s'impatienter devant les exigences de son ministre. Il aimerait plus de nuance, plus de délicatesse. D'ailleurs, Go-Shirakawa est d'un caractère versatile. On l'a vu soutenir ardemment Yoshitomo, puis Fujiwara Shinsai, puis Kiyomori. Maintenant, ses regards se portent à nouveau vers les Fujiwara. Un moine avec lequel il est très lié, Shunkan, le pousse dans cette voie.

« Les Taïra n'ont plus aucun avenir, lui répète-t-il. Ils ont perdu le soutien de tous. Kiyomori n'est qu'un soldat fruste qui ignore tout des subtilités de la politique et des douceurs de l'existence. Regardez comme la Cour est triste depuis qu'il est ministre ! Finies les fêtes des fleurs, finies les danses du printemps, finis les concours de poésie au milieu des belles dames ! Il est temps de rétablir les coutumes du bon vieux temps. J'en parlais l'autre jour avec Fujiwara no Narichika. Il se déclarait prêt à prendre la tête d'une action contre Kiyomori. Votre ami, le moine Saiko, ne refuserait pas de nous seconder. Et bien des jeunes nobles de la Cour marcheraient avec nous. Votre Majesté ne désavouera pas, je pense, une telle entreprise ? »

Loin de désavouer, Go-Shirakawa accorde son appui total à la conspiration qui se prépare pour renverser Kiyomori. Il aurait même voulu participer aux réunions secrètes. Pour éviter toute fuite, celles-ci se tiennent dans les environs de Kyoto. Au lieu-dit la Vallée aux Cerfs, le moine Shunkan est possesseur d'une résidence secondaire où il reçoit et dirige les conspirateurs. Là, autour de tables garnies de vin chaud et de victuailles, on prépare le complot qui doit bientôt éclater et on se partage déjà les futures charges. L'atmosphère autour de

Narichika est à l'enthousiasme juvénile. Nul ne doute du succès de l'entreprise. Chacun compte sur la haine qui couve contre Kiyomori.

C'est oublier la trahison. L'un des conspirateurs, après avoir longuement pesé le pour et le contre, conclut qu'il a plus d'avantages à tirer en dénonçant la conspiration qu'à y participer. Aussitôt résolu, il saute en selle, galope jusqu'à Fukuhara où Kiyomori se reposait dans ses domaines et lui avoue tout. Kiyomori, furieux, rentre aussitôt à la capitale et convoque ceux de son clan.

— On nous trahit, déclare-t-il. Fujiwara no Narichika a juré notre perte. Un complot vient d'être démasqué. Les traîtres seront châtiés sans pitié.

Une bande de guerriers Taïra galope jusqu'à la Vallée aux Cerfs, encercle la maison de rendez-vous et ramène prisonniers les conjurés. C'est l'effervescence dans la résidence de Kiyomori, comme aux beaux jours de la guerre contre les Minamoto. Les bannières sont dressées, les arcs se tendent, les guerriers ont passé leurs armures, les chevaux, tout harnachés pour le combat, piaffent et hennissent dans le brouhaha.

Soudain, dans cette atmosphère de guerre, passe comme un vent glacé. Une dizaine de personnes, vêtues sobrement d'habits civils, sans armes, se dirigent vers la salle d'honneur. En tête, on reconnaît Shigemori, le fils aîné de Kiyomori, qui demande audience à son père. Il ne porte aucune arme et sa tunique de soie claire tombe sur le large pantalon de cour. Il est coiffé de son chapeau de fonctionnaire. La seule démarche de son fils calme brutalement l'excitation belliqueuse de Kiyomori. Il écoute en silence les remontrances respectueusement mais fermes de celui-ci.

— Quelle que soit sa faute, dit Shigemori, il est impensable d'exécuter un homme aussi haut placé que Fujiwara no Narichika. Dans les circonstances présentes, ce serait provoquer des troubles sanglants et attirer sur soi la vengeance des dieux. Que mon père daigne y réfléchir.

Puis Shigemori se retire, aussi tranquillement qu'il était venu. Kiyomori n'a pas bougé. Il a envie de se laisser convaincre, mais il cède à un nouveau sursaut de colère.

« Non, se dit-il, faire preuve de clémence serait laisser la porte ouverte à tout acte séditieux. Ah ! l'empereur Go-Shirakawa lui-même me trahit ! Quelle impudence et quelle ingratitude ! Après tout ce que j'ai fait pour lui ! Mais je vais leur montrer ce qu'il en coûte de comploter contre Kiyomori, fût-on un Empereur. Je vais le cloîtrer pour de bon et lui interdire toute relation avec l'extérieur. Ainsi, il cessera toutes ces intrigues autour de moi. »

En tenue de combat, sabre au côté, Kiyomori sort sur le balcon de sa demeure. À ses pieds, la foule houleuse des guerriers en état d'alerte.

« Hommes de Taïra ! Je viens d'apprendre que l'ex-Empereur cloîtré fait partie du complot. Il songe à exterminer notre clan. Nous ne saurions tolérer une telle action ! Je vous propose d'aller de ce pas le conduire en résidence surveillée dans son palais d'été. »

Cette déclaration provoque un certain remous dans l'assistance, car la personne de l'Empereur est sacrée. Alors, de nouveau paraît Shigemori. Cette fois, son habillement est encore plus simple et fait presque penser à un vêtement de deuil. En toute hâte, Kiyomori se retire pour se changer. Mais il n'a que le temps d'enfiler par-dessus son armure de cuir un kimono de soie grise. Il n'a même pas le loisir de détacher son sabre court pour le recevoir. Assis en face de son fils, de temps en temps, d'un geste nerveux, il rajuste les pans de son kimono afin de cacher sa tenue de guerre. Mais les attaches d'argent qui brillent ne peuvent tromper Shigemori.

Celui-ci laisse d'abord couler ses larmes, puis déclare :

« Si moi, Shigemori des Taïra, fidèle à mon devoir de vassal, je défends l'Empereur, je manquerai à la piété filiale. Si moi, Shigemori des Taïra, fidèle à mon devoir de fils, je vous obéis en attaquant l'Empereur, je manquerai à la loyauté envers mon prince. Dieux ! Pourquoi ai-je vécu si longtemps pour voir un tel malheur ! Mais, père, sachez que je n'hésiterai pas. Si vous marchez contre l'Empereur, il vous faudra d'abord marcher sur mon cadavre. Hélas, pleurant et maudissant mon sort, je vous quitte pour aller défendre mon Empereur. »

Devant l'insistance et la décision de son fils, dont il connaît la sagesse, Kiyomori comprend que la clémence est sans doute nécessaire. Il fait parvenir à l'ex-Empereur une lettre courtoise, dans laquelle il parle de « précipitation malencontreuse ». Il pardonne à Fujiwara no Narichika, sous le prétexte qu'il est le beau-père de son fils Shigemori. Seuls, les moines intriguants sont condamnés au bannissement.

Cette alerte passée, Kiyomori se retire à Fukuhara, au bord de la mer. Il aime de plus en plus cette résidence, d'où il peut surveiller les travaux du port. Ce port qui est le rêve de sa vie. Poursuivre et développer les relations amicales avec le continent chinois est maintenant la seule mission qui lui tienne à cœur. On le voit arpenter les quais, visiter les nouvelles jonques, discuter avec les capitaines. Il a reçu la tonsure, mais continue à vivre comme par le passé, espérant une mort tranquille.

Mais Kiyomori ne mourra pas la paix au cœur. Voici que, vingt ans après, les Minamoto redressent la tête. On parle de plus en plus à la Cour des troupes qu'ils lèvent et entraînent en province. Quelle erreur fatale Kiyomori n'avait-il pas faite en épargnant les enfants de Yoshitomo ! Yoritomo, celui qui avait treize ans, exilé à Izu, s'est

enfui. De connivence avec la noblesse locale, il se taille un royaume solide dans l'est du Japon. Yoshitsune, le bébé de Tokiwa (Ah, si seulement elle n'avait pas été si belle !) est devenu un jeune homme indomptable. À quinze ans, il s'est échappé de son couvent pour rallier un des puissants fiefs Minamoto dans le nord. En 1180, donc, Yoritomo lève la bannière blanche des Minamoto et proclame la guerre contre les Taira. Presque toutes les provinces du Japon seront le théâtre de cette rivalité sans merci, qui va se poursuivre pendant dix années. Kiyomori l'ignore, mais il sait que son pouvoir et son œuvre sont grandement menacés.

Contre Yoritomo, il envoie un de ses fils avec 70 000 hommes. C'est bien assez, croit-il, contre les 20 000 Minamoto. Ce fils n'est pourtant guère pressé de montrer sa valeur au combat. Pendant un mois, il tergiverse à Kyoto, attendant un jour favorable au départ des troupes. Pendant ce temps, Yoritomo avance et fortifie ses positions. Le 20 octobre il installe son camp sur la rive orientale de la rivière Fuji. Les troupes Taira montent leurs tentes sur la rive ouest, autour de leur célèbre cavalerie. La nuit tombe sur les camps ennemis. À tout hasard, un lieutenant de Yoritomo tente une diversion nocturne. Ayant traversé la rivière sans bruit, il s'approche du camp des Taira. Le mouvement des hommes réveille en sursaut les oiseaux qui dormaient dans les proches marais. D'un seul élan, des milliers de volatiles cherchent à prendre leur essor dans un grand froissement d'ailes et en poussant des cris lugubres. À ce tumulte inconnu, les guerriers Taira sont pris de panique et se croient attaqués par l'ennemi. Sans prendre le temps de se ressaisir, les voici qui s'enfuient en désordre. Les archers oublient leurs flèches, les porteurs de flèches oublient leurs arcs ; les cavaliers enfourchent n'importe quel cheval et disparaissent dans la nuit sombre. L'armée Taira s'est volatilisée sans que se livre un seul combat. La honte d'une défaite ridicule éclabousse tout le clan Taira.

Kiyomori ne surmonte pas cette déception. Déjà miné par la maladie, il s'abandonne à la mort, la rage au cœur. Avant de mourir, s'adressant à ses fidèles et à son épouse il déclare :

« Il est trop tard pour que je lutte encore contre les Minamoto. Je compte sur vous pour protéger l'empereur Antoku, mon petit-fils. Et je jure que mon âme ne sera pas en paix tant que la tête de Yoritomo n'aura pas subi le même sort que celle de son père. Ma dernière volonté est que vous l'apportiez sur ma tombe... »

Ayant parlé, il expire.

Les mille cerisiers en fleurs de Yoshitsune (1159-1189)



R donc, la conduite de Tokiwa Gozen, la ravissante concubine de Yoshitomo, avait sauvé la vie de ses trois enfants, contre la promesse qu'ils se feraient bonzes et renonceraient à la vie publique. Yoshitsune, le plus jeune des trois, fut confié à la garde du temple Kurama. Ce monastère, voué au culte de Bouddha, était situé dans une des montagnes qui entourent Kyoto, au milieu d'une dense forêt de pins. Il était assez éloigné de la ville et de la Cour pour que l'enfant y fût élevé à l'écart des intrigues politiques. Yoshitsune grandit sous l'œil vigilant du Supérieur. Il apprit à écrire, à lire et à réciter les textes bouddhiques. Il aimait fort l'étude et progressait rapidement. D'un pinceau de plus en plus ferme et élégant, il recopiait les textes sacrés avec une patience et une perfection qui réjouissaient le cœur de son maître. De strictes instructions avaient été données pour qu'il restât dans l'ignorance de sa véritable naissance et il n'avait d'autre ambition que de devenir un moine savant et instruit dans la voie du Bouddha.

Alors qu'il avait une douzaine d'années, Yoshitsune rencontra au cours d'une promenade dans la forêt un vieux guerrier au visage usé. Celui-ci reconnut dans la démarche de l'enfant comme dans l'expression de son visage les marques de la noblesse. Étonné de le voir ainsi seul, en habit de novice, il l'interrogea gentiment.

Yoshitsune lui raconta comment, tout jeune encore, il avait été confié au moine qui avait fait de lui son élève. Le vieux guerrier réfléchissait. La ressemblance était trop frappante, la concordance des dates trop exacte pour que ce fût une erreur. Ce jeune moinillon était le fils de Yoshitomo, son seigneur bien-aimé. Ému aux larmes, il se dit que le fils avait l'air digne du père et qu'un sang aussi valeureux ne devrait pas être soustrait à la cause des Minamoto. Il dévoila donc à Yoshitsune le secret de sa naissance, lui vanta les mérites de son valeureux père et lui dit la déchéance de sa famille.

— Quel dommage que tu veuilles devenir moine ! Quel dommage que la brillante destinée des Minamoto ait été ainsi fatalement brisée ! (Il soupira.) Enfin, je suis bien aise d'avoir vu le fils de mon seigneur avant de mourir, mais bien triste qu'il ne sache même pas tenir une épée.

Hochant la tête, le vieux guerrier s'agenouilla devant Yoshitsune en ajoutant ces mots :

» Si jamais le jeune seigneur revient à la vie publique, c'est avec joie que, malgré mon âge, je reprendrai les armes.

Yoshitsune rentra tout pensif au monastère. Au bout de quelque temps, le vieux bonze remarqua que son élève changeait. Son attitude avait un je ne sais quoi de fier et de hardi qui détonnait chez un enfant n'ayant vécu que dans la compagnie des moines. Que se passait-il ? Yoshitsune était de moins en moins le novice humble et assidu qu'il connaissait et ressemblait de plus en plus à ces jeunes nobles élevés dans les arts martiaux et l'habitude du commandement. Un jeune moine, avec qui Yoshitsune avait lié amitié, décela lui aussi une étrange froideur mêlée de condescendance. Tous deux avaient coutume, après la psalmodie des saintes écritures dans la grande salle du monastère, quand toute la communauté avait pris un bol de riz et rendu grâces à Bouddha, de bavarder et de travailler ensemble dans un pavillon tranquille. Maintenant, Yoshitsune arrivait fatigué, les traits tirés, somnolait à moitié sur son pinceau et ne lui disait plus rien. Intrigué, le jeune moine le surveilla et s'aperçut qu'il sortait le soir de leur dortoir pour ne revenir qu'au service de l'aube.

Par une belle nuit d'automne, le jeune moine suivit Yoshitsune. La lune éclairait la forêt noire qui couvrait les collines. Le silence régnait. Chaussé d'espadrilles de cordes, Yoshitsune était sorti sans bruit sur la véranda. Contournant les divers bâtiments du temple, il arriva à la porte principale qui dominait le long escalier conduisant au village. Elle était fermée comme à l'ordinaire. Grim pant par derrière, il se faufila à l'extérieur et descendit les quelque 400 marches. Puis, d'un pas assuré, il prit un étroit sentier de montagne et marcha jusqu'à un

petit sanctuaire isolé que personne n'habitait. Là, il sortit de sa manche un bâton d'une trentaine de centimètres et l'accrocha à une corde qui pendait à la basse branche d'un pin. Il prit sous le balcon du sanctuaire une épée de bois rudimentaire, et se mit en position de combat. Poussant le cri de guerre des Minamoto, il attaquait le bâton. Sans se lasser, Yoshitsune bondissait, frappait, reculait, esquivait et feignait contre cet ennemi ni réel, ni imaginaire, qui toujours s'échappait et toujours revenait. Dans la nuit profonde, sous l'éclairage brutal de la lune, c'était vraiment un spectacle étrange. Et soudain le jeune moine se rappela avoir entendu des bruits au village : on disait que les esprits des forêts, les génies au long nez, se battaient tous les soirs dans la montagne à coups de sabre et de hurlements. Les génies de la montagne, c'était Yoshitsune !

Tout finit par se savoir. Bien que le jeune moine n'eût rien dit au supérieur des activités nocturnes de Yoshitsune, celui-ci en eut vent et convoqua le jeune descendant des Minamoto.

— Yoshitsune, je dois te dire que je remarque chez toi un relâchement qui m'étonne. Que se passe-t-il ?

Yoshitsune avait l'âme trop haute pour cacher à son supérieur la décision qu'il avait prise et qu'il considérait comme légitime.

— Vénéré maître, veuillez excuser mon audace. J'ai renoncé à être moine.

— Renoncé à être moine ! Mais sais-tu que cela est absolument impossible ! Tu n'as été élevé ici que dans ce but et tu ne saurais désormais t'y soustraire.

— Vénéré maître, un hasard m'a révélé que j'étais le fils de Minamoto no Yoshitomo. Or votre enseignement et celui des livres classiques m'ont appris qu'un fils doit tout à son père. Peut-être est-ce la volonté du Bouddha que je ne demeure pas auprès de vous.

— Réfléchis bien, mon enfant. Ici règne la loi de Bouddha, la méditation salvatrice, les prières qui élèvent l'âme et la compassion pour tous les êtres vivants. Chasse de ton esprit ces pensées de vengeance, ces idées de guerre, cette soif du pouvoir. Ce ne sont que des illusions qui se dissiperont en fumée et te conduiront à ta perte. J'apprécie ton caractère et j'ai de l'affection pour toi. Quelle tristesse ce sera pour mon vieil âge de te voir jeter au vent de la gloire mondaine ces belles espérances de sainteté que je discernais en toi... !

Rien n'y fit. Ni les sermons affectueux du Supérieur, ni l'amitié du jeune moine, ni la tranquillité de la vie monacale. Par une nuit de printemps, alors qu'il avait quatorze ans, Yoshitsune s'enfuit du

monastère sans dire adieu à personne. Mais personne ne fut surpris de sa disparition. Le Supérieur moins que tout autre. Il savait trop bien quel attrait fatal pouvait exercer sur un jeune garçon le fait d'être le fils d'un des nobles les plus valeureux du Japon.

La première visite que fit Yoshitsune fut pour l'armurier du village. Il lui dit son nom et lui demanda une épée. L'armurier lui en fabriqua une à sa taille et s'offrit à le servir. Tous les deux ensemble, ils partirent sur les routes. Avant de se faire connaître au monde, Yoshitsune voulait mettre à l'épreuve ses talents martiaux. Errant autour de Kyoto, il provoquait en duel les guerriers qu'il rencontrait. Il apprit ainsi qu'il y avait un bonze nommé Benkei que personne n'avait jamais vaincu. Ce moine-soldat avait juré de prendre leur épée à mille samourais. Tous les soirs, il attendait les prétendants à l'entrée du pont de la Cinquième avenue. « Voilà l'adversaire qu'il me faut ! » décida Yoshitsune.

Un soir de clair de lune, il se présenta donc sur le pont de la Cinquième avenue. Il avait mis de hautes socques, un kimono élégant et portait son épée ceinte au côté. Il s'engagea sur les arches, jouant un air mélancolique sur une petite flûte.

« Tu viens juste à temps, lui cria Benkei. Car c'est ce soir que je vais gagner ma millième épée. Ma parole, j'aurai ta flûte impertinente en même temps ! »

À l'autre bout du pont, le moine géant barrait la sortie de sa stature formidable. Armé de pied en cap, bardé de cuir, l'épée dégainée, la hallebarde au poing, la voix profonde et le regard fulgurant, il ressemblait aux terribles génies qui font fuir les malins esprits à la porte des temples. Yoshitsune avançait toujours, la flûte à la bouche. Benkei brandit sa longue hallebarde et lui barra le chemin. La hallebarde tournoya en sifflant. Yoshitsune sauta légèrement sur la balustrade rouge qui bordait le pont. Sur ses hautes socques il avait l'air de danser en battant la mesure. Le combat s'engagea. Vif et rapide, le petit garçon esquivait toutes les attaques de Benkei, comme si ce n'était que le bâton de sa forêt. Soudain, profitant d'un instant où l'immense moine, emporté par son élan, perdait l'équilibre, il le poussa vigoureusement et l'accula contre la balustrade :

— Ce n'est pas aujourd'hui que tu prendras mon épée, moine-guerrier. Laisse-moi passer.

— Passez, noble jeune homme. Mais dites-moi votre nom, que je sache qui m'a vaincu.

— Je suis Minamoto no Yoshitsune, fils de Minamoto no Yoshitomo. À ces mots, Benkei se jeta sur le sol.

— Noble seigneur, pardonnez-moi d'avoir eu l'audace de lever mon arme contre vous. Pardonnez-moi et daignez m'accepter comme votre serviteur.

Yoshitsune sourit, posa son épée sur l'épaule de l'immense Benkei agenouillé et lui dit :

— Suis-moi et sois fidèle.

Benkei alla chercher son cheval, l'offrit à Yoshitsune et marcha derrière lui à pied. Dès lors, il ne le quittera jamais plus. Jusqu'au jour de leur mort commune, sa terrible hallebarde protégera le jeune seigneur.

Yoshitsune vit depuis six ans auprès d'un ancien ami de son père, Fujiwara no Hidehira. Celui-ci n'a pas craint d'abriter le jeune homme malgré le courroux de l'homme au pouvoir, Taïra no Kiyomori. Hidehira a fait de son fier Hiraizumi, loin au nord de la capitale, une province riche et brillante. La vie à sa petite cour est raffinée, pleine d'occupations et de distractions de bon ton. S'y sont retrouvées des familles de l'aristocratie ou de la classe guerrière qu'unit leur haine du clan des Taïra. On y parle beaucoup de politique et Yoshitsune apprend ainsi à connaître les hommes importants. Il y a l'empereur-bonze Go-Shirakawa, toujours à comploter dans son couvent ; le vieil ennemi de son père, Taïra no Kiyomori, qui vieillit dans la maladie et la tyrannie ; son fils Shigemori, qui avait su rallier tous les suffrages et dont la mort récente a attristé tout le Japon. À la considération avec laquelle il est traité, il comprend aussi que le clan Minamoto a gardé beaucoup d'amis et que certains membres de sa famille sont bien décidé à relever son honneur. Il y a Minamoto no Yoshinaka, un cousin, qui s'est établi dans les montagnes du centre ; il y a surtout son demi-frère Yoritomo, dont la puissance s'affirme dans la grande plaine de Tokyo.

En 1180, l'événement qu'il attend avec impatience se produit enfin. Yoritomo son frère a levé l'étendard de la révolte contre Kiyomori et lancé un appel général aux membres et alliés du clan Minamoto. Ayant rassemblé quelques amis de son âge prêts à se battre et reçu de Hidehira deux mille chevaux en cadeau de départ, Yoshitsune, toujours accompagné du fidèle Benkei, se lance dans le tourbillon du monde. Yoritomo a fixé rendez-vous à ses amis dans la région de Kamakura où il a établi sa base d'opérations. Avant de l'atteindre, Yoshitsune se heurte à un détachement des forces Taïra. C'est sa première bataille, sa première occasion de montrer s'il mérite d'être le chef de tous ces jeunes guerriers qui Pont suivi sur son nom et sa bonne mine. La victoire qu'il obtient, rapide et brillante, l'assure de la confiance des siens et l'auréole aussitôt de prestige.

Yoritomo, qui attendait son cadet avec un peu de condescendance, décide à cette nouvelle de se porter à sa rencontre. Ne sont-ils pas les deux seuls descendants directs de Yoshitomo à vouloir relever la puissance de leur clan ? Sous une tente d'apparat, aux pans relevés, car il fait chaud l'été, même dans la montagne, Yoritomo reçoit son

frère. Il a posé derrière lui son armure et ses sabres pour ne pas l'accueillir en tant que chef, mais en tant que frère. Yoshitsune arrive avec sa suite, descend de cheval et s'approche, seul, à pied. Il est ému, un peu inquiet de voir ce frère dont la renommée l'impressionne. Il s'agenouille comme un vassal devant son seigneur, comme un soldat devant son général en chef et prête serment. Yoritomo lui parle alors avec simplicité des liens du sang qui les unissent, de leur devoir commun. Il le félicite d'avoir su s'échapper du temple de Kurama et d'avoir répondu si vite à son appel. L'entrevue se poursuit dans la tente privée de Yoritomo, autour d'un grand banquet. Dans le camp en fête, les partisans des Minamoto célèbrent l'heureuse issue des retrouvailles fraternelles.

Pendant que Yoritomo renforce son pouvoir sur les provinces de l'est, son cousin Minamoto no Yoshinaka quitte son repaire montagnard de Kiso pour marcher sur la capitale de Kyoto. Or, la mort récente de leur chef Kiyomori a laissé le clan des Taïra dans l'incertitude. Plutôt que d'affronter Yoshinaka, les généraux décident d'abandonner la capitale et de rejoindre leur base au bord de la mer. Là, ils rassembleront tous leurs partisans pour étudier la conduite à tenir. Dans leur fuite ils emmènent en otage l'empereur Antoku, petit-fils de Kiyomori, âgé de trois ans. L'empereur-bonze Go-Shirakawa a refusé de les suivre et s'est réfugié dans le monastère des moines-soldats du mont Hiei. Yoshinaka entre donc sans difficulté dans la capitale et s'y installe en vainqueur. Une fois de plus, l'ex-empereur Go-Shirakawa change de camp. Il est tout sourire pour Yoshinaka. Il lui demande comme une faveur de poursuivre et de déposer le bébé-empereur Antoku, qui est pourtant son propre petit-fils. Mais ses sourires n'arriveront pas à faire la conquête de Yoshinaka, homme rude qui vit tout entier dans l'instant présent. Ne raconte-t-on pas qu'un matin de bataille, quand les troupes ennemies allaient donner l'assaut, il était toujours sous sa tente, dans les bras de sa plus belle femme ? Pour le rappeler à son devoir de général, deux de ses lieutenants se firent hara-kiri devant sa porte... Toujours est-il qu'exaspéré par les intrigues qui portaient de la cellule de l'ex-empereur Go-Shirakawa, Yoshinaka fit ce que Taïra no Kiyomori n'avait pas osé faire. Il séquestra l'empereur dans un couvent et lui interdit toute relation avec l'extérieur.

Cette mesure arbitraire et illégale décide Yoritomo à passer à l'action. Depuis quelque temps déjà, il était irrité, jaloux même des succès de son cousin Yoshinaka, qui régnait à la capitale et avait fait fuir les Taïra. Cette grave erreur politique venait à point lui donner un prétexte honorable pour entrer en lutte ouverte avec lui. Il se porte champion de l'ordre et jure de rendre sa liberté à l'empereur.

Yoshitsune est chargé de l'expédition punitive contre Yoshinaka. À

la tête d'une armée importante, il quitte le Kanto, passe les montagnes et descend sur Kyoto. Malgré son jeune âge et son peu d'expérience, il réussit à vaincre le général endurci qu'était Yoshinaka. Yoshinaka a pris la fuite. Seuls une douzaine de guerriers, son fidèle lieutenant Kanehira et sa sœur l'héroïne Tomoe, sont restés à ses côtés. Tomoe est grande et forte comme un homme. Portant la cuirasse, elle participe à tous les combats et nul ne croirait qu'elle est une femme, tant sa valeur est grande. Ce jour-là, armée de son sabre, elle protège avec son frère la fuite de son maître et seigneur. Serré de près, Yoshinaka se jette dans une rivière où son cheval s'embourbe. Il reçoit une flèche en plein front et s'affaisse sur le cou de la bête. Kanehira, qui n'a plus que huit flèches dans son carquois, se retourne et le voit écroulé sans vie sur sa monture. Alors, il met la pointe de son épée dans sa bouche, se laisse tomber de son cheval. L'épée lui traverse la gorge et l'ennemi le trouvera expirant. Tomoe est faite prisonnière, après s'être défendue comme une lionne. Conduite devant Yoshitsune, elle lui demande une grâce : celle de faire hara-kiri comme un guerrier. Yoshitsune refuse et l'envoie dans un couvent après lui avoir pris ses armes. C'est dans la robe des nonnes, le crâne rasé que l'intrépide guerrière entre dans les ordres à 28 ans.

Après sa victoire sur Yoshinaka, Yoshitsune va présenter ses respects et rendre sa liberté à l'empereur cloîtré Go-Shirakawa. Il découvre un moine au visage encore plus lisse et impénétrable qu'il ne l'imaginait. À force de rester assis en prière ou en réflexion, Go-Shirakawa semble n'avoir plus de jambes et n'être qu'un tronc surmonté d'un crâne rasé et cubique. La voix sans timbre ne trahit aucune émotion. L'entrevue, brève comme l'exige le protocole, laisse le jeune homme rêveur. Il ne regrette pas d'avoir fui la condition de moine, quand il pense à ses chevaux, à ses compagnons d'armes, au tumulte des batailles, à l'excitation des combats. Quelle belle vie que la sienne !

Aussitôt donc, il se lance à la poursuite des Taira. Ceux-ci ont regroupé leurs troupes au bord de la mer, à un endroit appelé Ichi no Tani, la Vallée n° Un. C'est un lieu imprenable : d'un côté, la mer Intérieure, de l'autre, une montagne abrupte, couverte de pins et impraticable, la Colline aux Éperviers. Des navires font le guet jour et nuit le long de la côte et des troupes importantes barrent l'accès des deux routes principales. Aussi, les Taira se sentent-ils bien à l'abri des attaques des Minamoto.

Non loin de Ichi no Tani, Yoshitsune tient un conseil de guerre. Ses espions lui ont rendu compte de la disposition du terrain et des mesures de défense prises par les Taira. Un vieux général soupire :

— Vraiment, je ne vois pas comment on pourrait les déloger de leur camp. Mieux vaudrait nous en retourner et attendre qu'ils sortent tout seuls.

— Pas question, réplique Yoshitsune. J'ai fait le serment d'exterminer les Taïra sans plus attendre. Cette guerre n'a déjà que trop duré. Demain, j'irai moi-même en reconnaissance examiner la situation. Ensuite, je vous exposerai mon plan.

Le plan de Yoshitsune est d'une folle témérité. Il veut passer là où seuls les oiseaux passent, par la Colline aux Éperviers. Le lendemain donc, il s'y rend incognito accompagné seulement d'un guide et de quelques aides de camp. Arrivé en haut de la colline qui domine l'immense camp d'Ichi no Tani, alors que chacun regarde avec suspicion la pente vertigineuse. Yoshitsune déclare :

— Que le sort décide pour nous. Ce cheval blanc que voici, c'est le clan des Minamoto ; ce cheval roux que voici, c'est le clan des Taïra. Faites-les descendre !

Un bon coup de fouet sur la croupe et les deux vaillantes bêtes s'engagent précautionneusement sur la pente abrupte. Tous les yeux sont fixés sur eux. Le cheval roux glisse, se rattrape, glisse encore et tombe la tête en avant. Une minute, deux minutes, il ne se relève pas. Le cheval blanc descend, glisse aussi, reprend son équilibre, trébuche sur une pierre, saute un obstacle et parvient miraculeusement sauf en bas de la colline.

« Les dieux sont avec nous ! triomphe Yoshitsune. Que demain le corps d'élite soit prêt à partir à l'aube et que tous ceux qui veulent m'accompagner m'accompagnent. »

Le lendemain, ils sont trois mille au sommet de la Colline aux Éperviers, joyeusement excités à l'idée de la déroute certaine de leurs ennemis. Après la descente, il en manque plus de cent arrêtés par la chute de leurs montures, encombrés par leurs vêtements de combat et leurs armes. Sans plus les attendre, Yoshitsune fait lever bien haut la bannière blanche des Minamoto. Jetant son cri de guerre, il se précipite au galop vers les tentes de l'état-major. C'est la surprise totale parmi les Taïra. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Comment sont-ils venus ? À peine éveillés, à moitié vêtus, mal armés, ils essaient de reformer leurs rangs et de résister à cet ouragan. Le tumulte soudain a réveillé le général en chef et ceux qui veillent sur la sécurité de l'empereur Antoku. En toute hâte, celui-ci est transporté à bord du vaisseau amiral qui met la voile immédiatement. Cependant, le gros des armées Minamoto s'approche : 10 000 hommes par l'est et 50 000 hommes par l'ouest. Ils ont balayé toute résistance et fondent sur le camp d'Ichi no Tani. Les guerriers des deux clans s'affrontent dans un corps à corps terrible au milieu de l'espace étroit qui leur est laissé. Finalement, on entend le tambour Taïra battre la retraite. Pêle-mêle, abandonnant tout sur la terre, les Taïra montent à bord de leurs navires qui prennent le large. Les Minamoto restent maîtres du terrain d'Ichi no Tani. Armes, bagages, tentes, équipements de guerre, vivres

et réserves tombent entre leurs mains. On trouve parmi les morts au combat nombre de vaillants guerriers et de preux capitaines.

Yoshitsune ne s'attarde pas à savourer les délices de cette victoire. Les lourds vaisseaux des Taïra lui ont échappé ; l'empereur est toujours leur otage : la lutte continuera sur la mer. Un an plus tard, la flotte toute neuve des Minamoto est prête, Yoshitsune y embarque ses guerriers et cingle vers la grande île de Shikoku, l'un des plus fermes soutiens des Taïra. Sur mer comme sur terre, Yoshitsune se révèle un brillant stratège. Il assiège les Taïra dans la baie de Yashima et les contraint de nouveau à prendre la fuite. C'est alors la grande poursuite des flottes à travers toute la mer Intérieure. Pendant un mois entier, les jonques Taïra naviguent toujours plus à l'ouest, fuyant toujours, espérant toujours que Yoshitsune abandonnera la partie. Pendant un mois, sur plus de mille kilomètres, Yoshitsune les serre de près, sentant la victoire totale approcher. Finalement, à la sortie extrême-occidentale de la mer Intérieure, au détroit de Shimonoseki, la flotte Taïra s'arrête au lieu-dit Dan no Ura. Elle accepte le combat naval. C'est le 24 mars 1185.

Les deux armées se font face sur les flots. Yoshitsune est à la tête de 840 vaisseaux de construction légère et faciles à manœuvrer. Les Taïra commandent à 500 jonques de modèle chinois, voguant haut sur la mer et lourdes à gouverner. À l'aube, quand la marée montante pousse la flotte Taïra vers son adversaire, l'amiral Taïra s'écrie d'une voix forte :

« Hommes du clan Taïra ! aujourd'hui il n'est plus question de fuir. Le sort en est jeté. La marée montante est notre seul avantage. Nous avons six heures pour vaincre ou mourir. Que chacun fasse son devoir jusqu'au bout. Vive l'Empereur Antoku ! »

C'est le signal de l'assaut. Les flèches enflammées s'envolent de part et d'autre, portant l'incendie dans les voiles et les agrès. Les jonques de guerre foncent les unes vers les autres et s'abordent violemment. Les combats au sabre se poursuivent sur les ponts des navires. Quand la marée se met à tourner, les Taïra n'ont pas remporté de succès décisif. Avec le reflux s'éloigne leur victoire. Cependant, aidées par le courant, les jonques légères et rapides de Yoshitsune harcèlent et poursuivent les vaisseaux Taïra... Elles se glissent partout entre les rangs des ennemis. L'ordre de bataille se rompt, et les Taïra ne savent plus où se diriger. Sentant que la fin est proche, l'amiral en chef rejoint en toute hâte le navire impérial déjà menacé par les ennemis. Il demande à voir l'Empereur. Au milieu du fracas de la bataille, il s'accuse de n'avoir pas su obtenir la victoire.

Alors, sans que personne n'ait le temps ou le courage de la retenir, la grand-mère de l'Empereur, la veuve de Kiyomori, se saisit du jeune garçon de huit ans et se jette avec lui dans les flots en s'écriant :

« Il régnera au fond de la mer ! »

Sans plus attendre, la mère de l'enfant la suit. Mais elle est repêchée et conduite sur le navire de Yoshitsune. De nombreux guerriers Taira, fidèles à leur serment, préfèrent la mort à la reddition. Mêmes les femmes n'hésitent pas à plonger dans les vagues. Le soir, la mer est couverte de cadavres, d'armures qui flottent, d'arcs et de flèches qui s'enchevêtrent au milieu des navires en perdition. Parmi les épaves éparses on voit danser au gré des vagues, telle une feuille d'érable, la bannière écarlate des Taira vaincus.

Yoshitsune peut croire l'heure de son triomphe assurée. La grande bataille navale de Dan no Ura scelle la perte définitive du clan des Taira qui disparaît de la scène politique. Les Minamoto sont au sommet de leur puissance : puissance militaire entre les mains de Yoshitsune, puissance politique et économique entre les mains de Yoritomo. Mais son succès même porte préjudice à Yoshitsune : il est jeune, beau, courageux, généreux. Il est l'idole de la noblesse comme du peuple. Yoritomo son frère, au contraire, s'il est un administrateur et un politicien de génie, n'apparaît guère aux yeux du monde que comme une puissance cachée. La gloire trop éblouissante de son cadet excite sa jalousie et sa haine.

Pourtant, Yoshitsune n'a aucune velléité d'établir son pouvoir personnel. Après avoir, à travers toute la mer Intérieure, reconduit sa flotte augmentée des nombreuses prises faites à l'armée des Taira vaincus, il se dirige vers Kamakura. Il veut rendre compte à son chef et frère de sa victoire et lui amener en personne les prisonniers de marque. À Kamakura, malgré l'intercession de l'état-major et des conseillers, Yoritomo refuse de recevoir Yoshitsune. Celui-ci se voit obligé de repartir pour Kyoto, l'âme ulcérée et l'inquiétude au cœur. Que peut signifier cette attitude incompréhensible, tant envers un frère qu'envers un général vainqueur ? Il se refuse à admettre l'évidence.

À Kyoto, il retrouve enfin sa bien-aimée Shizuka Gozen, celle qui danse pour les dieux. Shizuka n'est pas seulement très belle, aimante et artiste, elle est aussi fine politique et avisée conseillère. Mieux sans doute que Yoshitsune, qui ne connaît que les lois de la guerre, elle sait démêler l'écheveau des intrigues de cour. Tout de suite, elle a compris que Yoritomo était devenu l'ennemi mortel de son amant et que rien ne l'arrêterait dans sa vengeance. Dès lors, elle veille sur Yoshitsune avec une vigilance accrue, secondée par le fidèle Benkei. Mais que peuvent l'intelligence d'une femme et la force surhumaine d'un homme contre les entreprises d'un despote tout-puissant ?

Un jour, un bonze arrive de Kamakura pour, paraît-il, apporter un message de réconciliation de la part de Yoritomo. Aussitôt, Yoshitsune, prêt à pardonner l'offense, ordonne qu'on l'introduise en

sa présence. Mais Shizuka insiste pour qu'il garde son épée au cours de l'entretien et exige la présence de Benkei derrière lui. Bien lui en prit. Contrairement à l'étiquette et à son état monastique, le bonze avait caché dans les longues manches de son habit un poignard. Quand il le tire pour en frapper Yoshitsune, Benkei, plus rapide que l'éclair, bondit sur lui et le transperce avant qu'il n'ait eu le temps d'achever son geste.

Cet incident ouvre les yeux de Yoshitsune. Mais pour rien au monde, il ne voudrait être à l'origine d'une nouvelle guerre civile. Il sait que ses troupes le suivraient, que bien des nobles sont prêts à prendre sa cause, même contre Yoritomo, mais il se refuse à commettre un acte qu'il juge indigne. À la lutte armée et sanglante qui ruinerait le pays, il préfère le sacrifice de sa carrière et peut-être de sa vie.

Cependant, Yoritomo a réussi à mettre l'ex-empereur Go-Shirakawa de son côté. Celui-ci accepte de lancer un mandat d'arrêt contre Yoshitsune. À cette nouvelle, Yoshitsune décide de fuir la capitale. Il quitte en secret Kyoto, avec une douzaine de fidèles déguisés en marchands. Shizuka Gozen a refusé de l'abandonner. Pour mieux donner le change, Yoshitsune a pris la place d'un porteur et a chargé sur son dos une malle pesante. La petite troupe arrive à la barrière de Kyoto. Toutes les provinces sont ainsi séparées par des postes qui vérifient les allées et venues des personnes et perçoivent des taxes sur les marchandises. En l'occurrence, tous les postes ont reçu l'ordre de surveiller les voyageurs et d'arrêter Yoshitsune. Cachant son air martial, Benkei explique aux gardes qu'il retourne dans sa province avec quelques rouleaux de soie achetés à Kyoto.

Les gardes sont méfiants. Ils avisent Yoshitsune, dissimulé derrière ses compagnons.

— Et celui-là ! Il a l'air bien délicat pour un porteur et ressemble fort à ce traître de Yoshitsune que nous cherchons.

— Lui ! s'exclame Benkei. Approche un peu pour te montrer. Toi, ressembler à Yoshitsune, quelle blague. Viens, tu mérites une bonne correction.

Et Benkei, brandissant son fouet se met à frapper le dos de Yoshitsune qui ne bronche pas.

— Bon, ça va, ça va, déclare le chef des gardes. D'ailleurs, il aurait fait rudement vite s'il était déjà ici, le Yoshitsune en question. Passez votre chemin, marchands.

Les faux marchands repartent d'un air las. Dès qu'ils sont hors de danger, Benkei se jette aux pieds de Yoshitsune et lui demande pardon pour sa conduite outrageante :

— Seigneur, dans ma bêtise, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour tromper les gardes. Laissez-moi mourir pour vous assurer de mon remords.

— Voyons, fidèle Benkei, ce n'est pas le moment de m'abandonner. J'avais compris.

Évitant les villes et les bourgades, traversant les montagnes et les torrents, la petite troupe arrive à la Colline Yoshino, célèbre pour ses cerisiers. Le printemps du mois d'avril est arrivé : couverte d'arbres en fleurs, la montagne Yoshino est une véritable splendeur. De loin, on dirait un nuage rose posé sur la terre ; quand on approche, les arbres se détachent les uns des autres et toute une variété de tons roses étonne et ravit le regard. Les boutons qui vont éclore sont ourlés d'un rose presque rouge ; à mesure que les fleurs s'épanouissent, elles pâlisent délicatement. Les pétales qui volent et tombent à terre dans la brise forment un doux tapis soyeux.

— Quelle beauté, murmure Yoshitsune. Allons mes amis, oublions notre sort et fêtons dignement les splendeurs du printemps.

On étale au pied d'un arbre trois nattes de bambou, on sort de la vaisselle, des victuailles, des gâteaux et des gourdes d'alcool.

— Buvons au printemps qui revient chaque année ! Mi-gai, mi-mélancolique, Yoshitsune lève sa coupe et invite Shizuka à la partager.

— Puissions-nous seulement revoir ensemble pareille floraison, murmure-t-elle en acceptant.



— Un guerrier tire sa flûte et joue un air de danse.

Puis elle s'éloigne de quelques pas, sort de son étui de soie un petit tambourin de danse et prélude. Un guerrier tire sa flûte et joue un air de danse. Shizuka, enlève ses socques, rajuste ses vêtements, pique un rameau de cerisier dans sa chevelure et se met à danser. Qu'elle est belle et gracieuse, aussi belle que les fleurs de cerisier et, qui sait, aussi fragile qu'elles. Songeant au destin malheureux qui l'attend, Yoshitsune a peine à retenir un soupir. Shizuka le regarde, le son du tambourin se fait de plus en plus mélancolique, le rythme heurté, la danse hésitante. Jamais elle n'a ainsi mis toute son âme, tout son amour dans ses gestes. Même les rudes guerriers ne peuvent se garder d'une profonde émotion et d'une admiration immense. Soudain, Shizuka s'affaisse en sanglotant :

— Shizuka, Shizuka, que t'arrive-t-il ?

— Hélas, seigneur ! Vous savez bien que c'est la dernière fois que je danse pour vous.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, parce que vos regards sont des regards d'adieu et que ma danse fut une danse d'adieu.

— C'est vrai, belle Shizuka. Le destin qui est le mien m'interdit de te garder auprès de moi. Là où je vais, il n'y a pas de place pour une femme. Deux de mes lieutenants vont t'emmener en lieu sûr dans un couvent que je connais. Lorsque j'aurai trouvé un refuge, je t'enverrai chercher. Ne crains rien, nous nous reverrons.

— Vous le dites, cher seigneur, mais vous savez bien que cela est impossible. Je prierai pour votre salut.

Shizuka ramasse son tambourin tombé à terre. Elle le regarde longuement avec amour, puis l'offre à Yoshitsune :

— Prenez ce tambourin. Dorénavant, il m'est inutile, car je jure de ne plus jamais danser ! Gardez-le en souvenir de votre humble danseuse et de son grand amour.

Shizuka et deux guerriers partent lentement en direction de Kyoto, sous la pluie des pétales roses emportés par le vent.

Mais les sbires de Yoritomo ont tôt fait de retrouver sa trace. Ils l'emmènent prisonnière au palais de leur maître. Un jour, Masako, la sage épouse de celui-ci, fait dire à Shizuka :

— Nous avons entendu parler de votre réputation de danseuse. Nous feriez-vous le plaisir de danser dans le grand sanctuaire pour la fête du dieu Hachiman ?

— Jamais, fit dire Shizuka. J'ai fait le serment de ne jamais danser pour un autre que le valeureux Yoshitsune.

Yoritomo lui fait parvenir un message : « Je n'ai épargné votre vie que pour avoir une bonne danseuse dans mon palais. Si vous refusez, quelle raison me restera-t-il ? »

Finalement, sous la pression conjuguée des menaces et des prières, Shizuka accepte de danser. Quand elle paraît dans la salle d'apparat du sanctuaire de Hachiman, toute l'assistance est éblouie. Elle a soigné son maquillage, repeint ses sourcils, brossé et huilé ses cheveux qui tombent à terre. Elle est vêtue d'un kimono de danse recouvert d'un manteau richement brodé de fleurs de cerisier sur fond d'or. Son maintien sans ostentation fait ressortir la somptuosité de son lourd vêtement. Elle commence à danser. De l'estrade officielle, Masako ne peut s'empêcher d'admirer la souplesse lente de ses mouvements, si lente qu'on la dirait presque immobile... Tout en évoluant gracieusement derrière son éventail, Shizuka improvise un poème :

« Shizuka, oh Shizuka !

Emportée dans le tourbillon de la vie.

Comment ressusciter le passé ?

Nous voici séparés à jamais,

Par la neige blanche des sommets.

Oh ! que j'aimerais avoir suivi les traces

De celui qui disparut

Dans la montagne Yoshino. »

Un silence de mort s'installe dans l'assistance. Oser ainsi braver publiquement Yoritomo ! Pourtant Shizuka continue à danser, emportée par la passion. Elle sait maintenant qu'elle ne dansera plus jamais, qu'elle ne chantera plus jamais. Car, répondant à l'outrage, Yoritomo vient de faire signe à ses gardes pour qu'ils l'emmènent. Son chant se brise sur une dernière modulation, elle se laisse choir sur le sol, telle une fleur coupée. On ne voit plus qu'une longue chevelure noire étalée sur une broderie de fleurs entrelacées d'or.

Pendant que les gardes emportent Shizuka, Masako implore le pardon de la danseuse auprès de son époux :

« Non, seigneur, elle ne mérite pas la mort, cette femme dont le seul crime est d'aimer. Admirez plutôt son courage et sa fidélité. Et si vous désirez ne pas m'offenser dans mes sentiments de femme et d'épouse, laissez-la vivre en paix avec ses souvenirs. »

Masako est la seule personne au monde à qui Yoritomo n'ose pas tenir tête. Il accède à sa prière et renvoie Shizuka dans un couvent.

Cependant, Yoshitsune est arrivé dans la province de Hiraizumi. Il y retrouve celui qui l'abrita déjà dans sa jeunesse, Fujiwara no Hidehira, vieilli et malade. Fidèle à lui-même, Hidehira le prend sous sa

protection et refuse de le livrer à Yoritomo. Mais il meurt l'année suivante et son fils n'a pas les mêmes raisons de protéger le fuyard. Les envoyés de Yoritomo reviennent à la charge : « Livrez-nous Yoshitsune, promettent-ils, vous aurez un poste de conseiller à la cour du Shogoun Yoritomo. »

Ébloui par cette perspective, le jeune Fujiwara cède à la tentation. Une nuit, il fait cerner la résidence de Yoshitsune par une troupe importante et le somme de se rendre. Yoshitsune refuse. Benkei pénètre dans la bibliothèque où il s'est retiré pour recopier un passage des textes bouddhiques.

— Maître, nous avons été trahis. La maison est cernée. On vous somme de vous rendre. Que dois-je répondre ?

— Que je ne me rends pas.

— Que comptez-vous faire ?

— Finir de recopier ce passage, répond Yoshitsune d'une voix calme, et mourir.

— Permettez-moi donc de mourir avec vous.

Et Benkei se met en faction devant la porte de la bibliothèque, la hallebarde au poing, jusqu'à ce que Yoshitsune ait terminé son travail d'écriture. La mort précoce ne semble pas troubler ce jeune homme de trente ans. Sa main ne tremble pas et enchaîne les caractères avec souplesse, comme au temps de sa jeunesse studieuse à Kurama. Sa main ne tremble pas non plus lorsqu'après une dernière invocation à Bouddha, à genoux sur la natte, il s'ouvre le ventre de son poignard. Selon le rite du hara-kiri de cour, Benkei lui tranche la tête de son sabre avant de le suivre dans la mort.



Une soirée chez le prince Genji en 950



Le prince Genji a 17 ans. Il est beau, fort, tendre, charmeur, aimable avec les hommes comme avec les femmes, plein d'esprit et de finesse, habile à l'art de la conversation et des petits billets, raffiné dans son élégance, généreux mais tourmenté. Cavalier intrépide, danseur merveilleux, il tire à l'arc, joue au polo, compose de ravissants poèmes, chante et pince le luth à ravir, sait peindre sur un éventail, d'un coup de pinceau rapide, une fleur ou un oiseau. C'est un prince accompli, l'idéal de tous les hommes et la passion de toutes les femmes. Genji le Rayonnant, son nom seul fait éclore un sourire sur les lèvres de tous, du plus grand au plus humble.

Pourtant, le prince Genji est aussi un homme secret. Il a compris, malgré sa jeunesse, qu'avec son titre et sa réputation, les regards sont posés sur lui avec jalousie. Il se comporte donc avec la plus grande prudence et garde les apparences de la respectabilité. Personne ne lui connaît d'aventures amoureuses avouées. Pourtant, il a beaucoup de maîtresses et d'amies, tant parmi les grandes dames de la Cour que parmi la simple noblesse. Cœur tendre et insatiable, il poursuit plusieurs intrigues à la fois, toujours avec une discrétion inégalable. Il passe la plupart de ses nuits hors du Palais, qu'il quitte toujours déguisé. Nul ne sait où il se rend. Ce n'est en tout cas pas à la résidence de sa belle épouse, la princesse Glycine, si fière et si méprisante avec lui.

Katano, frère de Glycine est l'ami préféré de Genji. Il se doute bien

que la vie sentimentale de son beau-frère n'est pas aussi limpide qu'elle le paraît, mais il n'a jamais pu en obtenir confirmation. Or, un soir où il entre à l'improviste dans la chambre de Genji, il le trouve en train de ranger dans une petite commode à tiroirs, ravissement ornée d'un vol d'oies sauvages, des lettres dont la couleur et le parfum indiquent bien qu'il s'agit de missives amoureuses.

— Ah ! Genji, je te prends en flagrant délit ! Montre-moi donc un peu ce que t'écrivent ces dames !

— Il y en a certaines que je peux te montrer, répond Genji, mais pour les autres...

— C'est justement celles-là que je veux voir. Les lettres banales m'indiffèrent. Je veux lire des lettres passionnées, écrites sous le coup de la jalousie ou d'un désespoir sans fin...

— Eh bien, lis donc celles-ci.

Genji lui tend une liasse de papiers multicolores. De toute façon, les billets qui pourraient compromettre celles qu'il aime ou les personnes de haut rang ne s'y trouvent pas.

— Quelle extraordinaire variété ! s'exclame Katano. Tiens, on dirait l'écriture de la princesse Rosée de Printemps ?

— Non, tu te trompes, ce n'est pas elle.

Katano essaie de deviner qui sont les auteurs des lettres et des poèmes, jamais signés, mais Genji le Rayonnant se plaît à l'induire en erreur.

— Tu dois, toi aussi, avoir une belle collection, si j'en crois la rumeur, ironise Genji.

— Moi ? Rien d'extraordinaire. Mes diverses expériences m'ont tout juste fait comprendre une chose : qu'il n'existe aucune femme dont on puisse dire « voici la femme idéale ». La plupart connaissent passablement les arts, possèdent une écriture gracieuse et peuvent donner une réplique spirituelle. Mais peu d'entre elles résistent à une connaissance plus approfondie. J'ai toujours été déçu.

— Vraiment ! Parmi toutes tes conquêtes, pas une n'échappe à ce cruel jugement.

— Tu m'étonnes Genji. Toi, à qui on ne connaît pas d'aventures sentimentales, tu défendrais les femmes ?

— Pourquoi pas ? J'en ai connu une qui, sans être la « femme idéale », ne m'a jamais déçu.

— Puisque nous sommes seuls ce soir, n'accepterais-tu pas de m'en parler ?

— Si tu y tiens vraiment, je vais te raconter son histoire. « Un soir où je traversais un quartier pauvre de Kyoto pour me rendre chez une dame dont je tairai le nom, je fus arrêté par un encombrement dans

une ruelle de piètre apparence. Par souci de discrétion, j'étais en petit équipage, et je portais un manteau sombre qui dissimulait ma silhouette. Je n'étais accompagné que d'un seul page. Bloqué dans la rue, je regardais autour de moi et j'aperçus sur un mur en mauvais état de magnifiques fleurs blanches. J'envoyai le page en cueillir une branche pour ma belle. Comme il en coupait un rameau, une jeune servante de la maison s'approcha et lui en donna un autre en disant :

« Celle que vous avez choisie n'était pas la plus belle. »

» Étonné par cette déclaration spirituelle et quelque peu provocante, je restai devant la maison, cherchant à apercevoir au-delà de la porte la personne si bien servie qui pouvait habiter là. On m'apporta alors un éventail parfumé sur lequel était écrit ce poème.

« La fleur qui vous surprit n'est que la Belle de Nuit,

Si follement étrange dans sa robe de rosée lumineuse. » L'écriture était délibérément négligée afin de cacher la classe sociale et l'identité de l'auteur. Mais elle montrait une éducation et une distinction qui me surprirent agréablement. Dès lors, je n'eus de cesse que de faire la connaissance de la dame. Ce fut long et laborieux, mais je fus récompensé de ma patience. Elle était douce et accomplie, bien que d'une timidité rare. Malgré mon insistance, je n'ai pu obtenir d'elle son nom, ni la raison pour laquelle elle se cachait ainsi dans une demeure populaire.

Jamais je n'oublierai ces aurores où nous étions réveillés par le bruit de la rue. Le soleil n'était pas encore levé qu'on entendait les cris des voisins :

« Quel froid, ce n'est pas possible ! Jamais le riz ne mûrira ! » ou bien encore « Allons, debout paresseux ! c'est l'heure de préparer les gâteaux ! » Ma charmante compagne ne semblait pas souffrir de ce voisinage vulgaire. Plusieurs fois, je lui proposai un autre logement, mais toujours elle refusa avec confusion. Je goûtais auprès d'elle des heures calmes et sereines, loin de l'agitation de la Cour et de cette rivalité jalouse qui ruine les meilleurs sentiments. Sa simplicité désarmante purifiait mon cœur comme une source de montagne. Hélas, notre bonheur fut de courte durée. Un soir où j'arrivais plus tard que d'habitude, je trouvai la servante en grand émoi :

« Ma maîtresse est au plus mal, seigneur. Toute la journée elle a tremblé de fièvre et déliré. Sûrement, un mauvais génie lui veut du mal. »

» Je me précipitai dans la chambre. Ma Belle de Nuit, car toujours je l'appelais ainsi, était couchée sous plusieurs couvertures. Ses longs cheveux traînaient en désordre sur les nattes. Son doux visage était rose de fièvre et elle me reconnut à peine.

« Non, non laissez-moi, criait-elle, laissez-moi, je n'ai rien fait de mal ! »

» Visiblement, la pauvre enfant était possédée par quelque malin démon. J'envoyai en hâte mon fidèle domestique chercher un bonze pour faire un exorcisme. Mais quand le saint homme parut, elle avait déjà succombé. Ses traits s'étaient calmés, elle avait retrouvé dans la mort sa beauté et sa sérénité...

Du revers de sa manche, le jeune homme essuya une larme.

» Voilà pourquoi je ne peux plus voir de belle de nuit sans pleurer... »

Un moment de silence suit cette triste histoire.

Genji songe encore à celle qu'il a aimée. Sous un manteau négligemment jeté sur les épaules, son souple vêtement de soie blanche luit doucement. Dans la lumière de la lampe à laquelle il s'appuie nonchalamment, il est si beau qu'on aimerait presque qu'il soit une femme... Et son beau-frère et ami songe en le regardant, que, s'il n'y a pas de « femme idéale », Genji le Rayonnant est certainement le « prince idéal ».

— Moi aussi, je vais te conter une aventure avec une inconnue, dit-il alors, mais la mienne ne se termine pas aussi tragiquement que la tienne.

» C'était le soir de la Fête des Fleurs, commence Katano. Tout le monde se souvient de cette réception mémorable, quand toi Genji, notre prince, tu dansas la Danse de la mer bleue. Sous les rayons pourpres du soleil couchant, on aurait dit que tes pieds touchaient à peine le sol, et l'inclinaison de ta tête était celle des anges célestes. L'empereur et l'impératrice en avaient les larmes aux yeux... et lorsque tu te mis à chanter, on aurait dit la musique même de l'oiseau immortel. Ah ! Genji ! Jamais nul n'oubliera cette vision sublime : la musique s'est tue sous les arbres, l'assistance retient son souffle et ses pleurs ; tu te redresses, agites légèrement les longues manches de ta robe de danse, ton visage s'éclaire d'un sourire, tes yeux brillent dans l'attente impatiente de la première note du morceau suivant. L'astre du jour même semble s'être arrêté dans sa course pour te regarder, et les fleurs rougissent de honte devant ta beauté...

» Après un tel spectacle, on comprend qu'il m'était impossible de dormir. Mais tous mes amis avaient déjà des rendez-vous et je me trouvais rentrer seul à travers le parc impérial. Tout en marchant et rêvant, je regardais si par hasard je n'apercevrais pas une cloison ouverte par une personne sensible à la beauté de la nuit. Il était très tard, le banquet impérial était terminé. Tout était silencieux sous la lune brillante. Voici que j'aperçus des volets ouverts à la troisième travée du palais de l'impératrice. L'impératrice étant allée directement chez l'empereur, seules ses femmes devaient être là. Je grimpai sur la balustrade. J'entendis une voix douce et distinguée qui chantonait un poème. La voix semblait s'approcher. Je tendis la main et j'attrapai la

manche d'un habit de femme.

« Qui est-ce ? » s'écria la voix apeurée.

« Soyez sans crainte. Si la beauté du clair de lune sur la neige nous a tenu éveillés tous les deux, c'est que nous étions faits pour nous rencontrer. »

Ce disant, je me levai et la suivis à l'intérieur de la chambre, repoussant doucement la fenêtre. Son air étonné et fasciné était plein de charme. Bien que dans les ténèbres je ne pus voir distinctement ses traits, elle me parut belle et intelligente. Nous restâmes éveillés toute la nuit dans une douce intimité. Dès qu'un rai de lumière filtra, je rajustai d'un air plein de langueur mes vêtements et lui dis :

« Dites-moi votre nom, pour que je puisse vous écrire. Car ceci ne saurait être notre unique rencontre. »

Elle ne me répondit que par un poème plein d'esprit. Avant que j'aie pu répliquer, il se fit un grand bruit dans les appartements contigus. En toute hâte, nous échangeâmes nos éventails et je sortis précipitamment par le jardin.

— Dis-moi, demanda Genji, as-tu découvert depuis qui était la jeune personne ? »

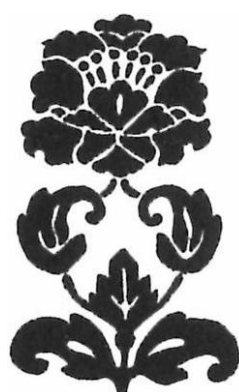
— Pour mon bonheur et mon malheur j'ai fini par la retrouver. Quelques jours plus tard, je fus envoyé au palais de l'impératrice pour délivrer un message. L'impératrice était entourée de plusieurs de ses femmes et de quelques dames de la Cour. Il me sembla reconnaître la silhouette nocturne. L'atmosphère était très gaie, les demoiselles d'honneur ne cessaient de faire des plaisanteries. Je profitai du désordre qui régnait dans la pièce encombrée de brûle-parfums, d'instruments de musique et de paravents où pendaient des vêtements pour me rapprocher d'elle et chanter le poème :

« À Ishikawa, à Ishikawa,
Quelqu'un m'a volé,
M'a volé mon éventail. »
Une des jeunes femmes s'écria :

« Quel ignorant vous faites ! Le poème ne parle que d'une ceinture ! »

» Tout le monde se mit à rire de mon erreur, sauf elle qui demeura sérieuse. Elle avait compris l'allusion et me répondait par son silence. Nous nous étions reconnus. Pourtant je ne saurais vous dire son nom, sans manquer au respect qui lui est dû...

Quand l'aube se leva sur la ville endormie, les deux jeunes gens devisaient encore de leurs aventures amoureuses.



Comment Sugawara no Michizane devient le dieu des lettres et des arts 845-903

Pendant la nuit du Nouvel An 894, une fine couche de neige est tombée sur la Capitale de la Paix, l'actuelle Kyoto. Elle orne d'une dentelle éphémère les pins sombres du Palais Impérial, les balustrades ajourées, les bambous bruissants. Les toits aux extrémités recourbées ont l'air de grandes mouettes blanches prêtes à s'envoler. Dans la nuit tout éclaircie par le reflet de la lune sur la neige, les cimes douces des collines qui enserrent la ville sont ourlées de blancheur. Pour sa réception de Nouvel An, l'empereur Uda est gâté par les dieux. Le spectacle sera sûrement ravissant sur ce fonds de nature d'une éclatante pureté.

L'empereur Uda est monté à 21 ans sur le trône de l'Empire du Japon. Il en a maintenant 26. Il est le 59^e descendant de l'empereur Jimmu, fils de la Déesse du Soleil qui fonda jadis l'Empire japonais. Il a reçu une excellente éducation, tout imprégnée de culture chinoise. Il a appris les théories de Confucius sur le bon gouvernement, il a lu les biographies des empereurs tout-puissants des dynasties Han et Tang(13). Ces glorieux exemples lui ont communiqué la fierté de sa mission en même temps que la volonté de régner. Or, il y a déjà plusieurs générations que les empereurs japonais ont cédé le pouvoir réel à la famille des Fujiwara. Avec le titre de Régent, qui se transmet héréditairement, il y a toujours un Fujiwara qui contrôle le gouvernement. Comme les princes héritiers, qui ont plusieurs femmes, épousent au moins une fille Fujiwara, le Régent est souvent l'oncle ou le neveu de l'empereur régnant. L'empereur Uda fait exception, car il n'a aucune relation familiale avec les Fujiwara. Aussi aimerait-il bien se débarrasser de leur pesante tutelle. Il s'y efforce autant que son isolement au milieu de la Cour le lui permet.

Le matin du Nouvel An, l'empereur Uda s'est levé de bonne heure

pour faire sa toilette de cérémonie. La veille, on a pris soin de parfumer ses vêtements avec l'encens royal. Cet encens est si rare et si précieux qu'il est réservé à l'empereur et à sa famille directe. Nul à la Cour qui ne reconnaisse l'odeur légèrement sucrée et brûlée de ce parfum au nom poétique de « pin sur la plage ». Pour parfumer des habits, on dépose sur un petit brasero un morceau de bois d'encens, importé des Indes. Au-dessus d'un léger treillis de bambou on place les vêtements, qui retiennent ainsi pendant quelques heures la fumée odoriférante. La séance d'habillage est longue. Il s'agit d'obtenir la perfection. Tissus et couleurs ont été assortis par les soins éclairés du Maître du Protocole, car il faut se conformer exactement à la tradition. En ce jour de fête, l'empereur seul aura le droit de porter une touche de rouge carmin, signe de sa divinité. Quand il a endossé plusieurs vêtements de dessous d'une soie aussi blanche que la neige dans les jardins, il enfle les pantalons bouffants ornés de chrysanthèmes impériaux. De-ci, de-là, dans un désordre étudié, les fleurs éclatantes sont brodées au fil d'or. Sa longue veste d'apparat est d'un brocart rouge et or. La splendide ceinture, véritable œuvre d'art, a été sortie du Trésor Impérial spécialement pour cette occasion. Un page rectifie la chute du vêtement dans le dos et apporte les chaussures à hautes semelles. Puis le coiffeur s'approche, noue les cheveux de l'empereur Uda et lui maquille le visage : blanc de céruse, poudre légère, charbon pour les sourcils, carmin sur les lèvres. Il fixe sous son menton les lacets noirs du bonnet impérial, dont la longue aigrette de soie rigide se balance à chaque mouvement de tête. Enfin, l'empereur choisit lui-même parmi son imposante collection un éventail qui convienne à cette première journée de l'année : sur un fond pailleté d'or, une branche de pin découvre dans le lointain une montagne enneigée.

Depuis des heures déjà, les gentilshommes de la suite attendent que l'empereur ait terminé sa toilette. Groupés dans les pièces de garde du Palais de la Fraîcheur et de la Pureté, résidence personnelle de l'empereur, ils forment un tableau charmant de couleurs vives et gaies. Tous ont soigné leur mise et rivalisent d'élégance. Les dames qui se cachent derrière les stores de bambou et les paravents de papier ne seront pas déçues en les regardant passer.

L'empereur Uda, précédé de ses serviteurs et entouré de ses gentilshommes, quitte sa demeure pour le Palais Violet, siège des réceptions officielles. Après avoir parcouru les couloirs et les corridors extérieurs aux parquets luisants, il s'installe au milieu du hall d'honneur. Sur l'estrade basse formée de deux nattes jointes est placé le coussin impérial. Il est bordé d'un brocart à motifs de chrysanthèmes. La plus grande simplicité règne dans le Palais Violet. Aucune décoration extérieure, rien sur les murs, presque tous amovibles. Seuls les piliers laqués de rouge mettent une note de gaieté.

L'empereur a pris position, assis en lotus. Il tient bien droite devant lui la tablette impériale, signe de son rang. Il fait face au grand escalier d'honneur. Sur les huit degrés de cet escalier, se tiennent seize fonctionnaires du Palais intérieur, chargés d'accueillir et d'annoncer les visiteurs. Au-delà, on aperçoit la Cour du Palais Violet, d'une sobriété sans égale. Le sable fin a été ratissé en raies parallèles bien nettes qu'accuse encore la légère couche de neige. Seuls, deux arbres viennent rompre l'austérité de ce décor. À droite, c'est un cerisier et à gauche, c'est un mandarinier. Autour de leur tronc, le sable a été ratissé en rond, comme des vaguelettes venant mourir. À cette époque de l'année, ils n'ont ni feuille, ni fleur, mais la neige souligne le graphisme léger de leurs branches taillées. Le mur qui ferme la Cour est en pisé blanchi avec des piliers noirs. La porte d'entrée, ouverte à deux battants, supporte un léger toit d'écorces brunes sur lequel la neige commence à fondre.

Le silence solennel est enfin rompu par des bruits lointains d'attelages et de conversations. Une silhouette apparaît dans l'embrasement de la porte. Le défilé des parents, des vassaux et des courtisans commence. Parmi les premiers à venir présenter ses compliments, arrive Sugawara no Michizane. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, très calme et réfléchi. Grand maître de l'Université Impériale, savant versé dans les études historiques chinoises, c'est aussi un merveilleux poète plein de délicatesse et capable d'écrire aussi facilement en chinois qu'en japonais. Michizane est né dans une famille de lettrés, dévoués à la Cour, mais peu courtisans. Âme intègre et droite, il se refuse à toute compromission avec le clan du Régent Fujiwara. En toutes choses, il agit selon ce qu'il considère comme son devoir. Il est devenu le conseiller intime de l'empereur Uda, dont il aime la franchise et la détermination.

C'est pourquoi, à l'aube de la Nouvelle Année, les vœux de prospérité que Michizane offre à l'empereur sont d'une sincérité totale. Quant à l'empereur, il aime beaucoup Michizane, et sait qu'il est un des rares courtisans qui lui soient entièrement dévoués et qui fasse passer l'intérêt de la dynastie avant le sien propre.

— Merci de vos vœux, dit-il en souriant. Si la cérémonie ne se prolonge pas trop tard, venez ce soir au Palais de la Fraîcheur et de la Pureté. J'ai une question importante à débattre avec vous. Je vous enverrai chercher dès que cela sera possible.

— Que Votre Majesté soit certaine que je serai prêt à recevoir ses ordres, réplique Michizane.

Il s'agenouille et se retire, se demandant quel problème urgent peut ainsi pousser l'empereur à un entretien politique un jour de fête.

Le Régent Fujiwara no Tokihira arrive parmi les derniers. Il occupe ce poste depuis un certain temps, ayant succédé à son frère. Comme il a l'ambition de le garder longtemps, il lui déplaît de voir l'empereur rester rebelle à son influence. Mais il ne désespère pas d'arriver à circonvenir un jour le jeune souverain par ses intrigues. Il imagine déjà le moment où, semblable à ses prédécesseurs, Uda ne sera plus qu'une marionnette inoffensive, tout juste un élément du décor de la Cour et l'intermédiaire nécessaire avec les dieux du Japon. Malgré la haine qu'il éprouve à l'égard de son souverain, le régent Tokihira prend soin de garder les apparences. C'est avec la plus grande grâce qu'il présente ses vœux à l'empereur, qui n'est pas dupe de son attitude. Le défilé se termine dans l'après-midi. Uda soupire à l'idée de regagner enfin ses appartements pour se reposer avant l'arrivée de son conseiller Sugawara no Michizane.



Après son accession au trône, l'empereur n'avait pas attendu longtemps pour montrer qu'il avait l'intention de prendre part au gouvernement. Sugawara no Michizane, en qui il avait placé toute sa confiance, se vit attribuer des postes de plus en plus élevés à la Cour. Il venait même d'être autorisé à siéger au Conseil Impérial. C'était une promotion extraordinaire. Afin de couper court aux bruits qui circulaient autour de cette ascension spectaculaire, l'empereur Uda venait d'avoir l'idée de nommer son favori Ambassadeur en Chine. C'est de cela qu'il voulait discuter avec lui.

Michizane est introduit sans cérémonie dans la salle d'études de l'empereur Uda. Celui-ci, qui aime toujours lire et écrire, a une prédilection marquée pour sa bibliothèque. En dehors des nombreux ouvrages entassés sur les rayonnages, le mobilier est presque inexistant. Une petite table basse sert d'écritoire : on y voit un bel encrier chinois taillé dans une pierre dure et gravée d'un dragon ; quelques pinceaux traités avec soin ; deux ou trois bâtons d'encre. Dans un petit coffre entrouvert, on aperçoit une collection de papiers : papier blanc, papier bleu ou rouge, papiers de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, papiers de différentes épaisseurs, papiers de différentes fabrications, souple ou léger, transparent comme feuille de soie, papier parfumé, papier décoré, papier peint à la main des fleurs des quatre saisons... Même s'il n'écrit pas très souvent, car un empereur doit être prudent dans ses missives, Uda aime avoir la possibilité de

choisir. Et à la Cour de la Capitale de la Paix, choisir le papier d'une lettre est tout un art. Par sa couleur, sa texture ou sa décoration, le papier à lui seul exprime d'innombrables choses délicates...

Des serviteurs approchent les lanternes allumées, offrent un coussin à l'honorable visiteur et s'écartent respectueusement.

— Comment avez-vous trouvé la cérémonie d'aujourd'hui ? s'enquiert l'empereur.

— Magnifique. Ce fut une des plus belles qu'il m'ait été donné de voir. La pureté du Ciel et l'éclat de la neige sont de bons présages pour cette nouvelle Année.

— Je le souhaite plus que vous ne le pensez, murmure l'empereur. Puis, après un silence, il reprend : Il y a bien longtemps que notre pays n'a pas envoyé d'ambassade en Chine. Ne serait-il pas bon de le faire ?

— Oui, voilà bientôt cinquante ans que la dernière ambassade est partie. Il y avait trois beaux vaisseaux, des personnes de la Cour, des marchands et des moines.

— Cinquante ans ! À quoi pensaient donc mes prédécesseurs ? N'est-ce pas en Chine que se trouve la civilisation ? N'est-ce pas en Chine que nous avons appris l'art de gouverner, l'art d'écrire, l'art de faire des poèmes ?

— Votre Majesté a raison. La plupart de nos institutions sont d'origine chinoise. Notre belle Capitale de la Paix n'est, paraît-il, qu'une petite réplique de ce qu'est la splendide capitale des Tang, Chang'an. Votre Palais lui-même, aussi beau soit-il, n'est qu'une pâle copie du Palais du Fils du Ciel.

— Qu'importe, puisqu'il me convient ainsi. Mais il ne me convient pas que nous restions dans l'ignorance de découvertes importantes. Il est donc de première nécessité d'aller de nouveau en Chine pour en rapporter ce qui peut nous être utile. À dire vrai, cette mission me paraît même tellement primordiale que j'ai le désir de la confier à vous-même.

— Votre Majesté est bien gracieuse de vouloir m'honorer de la sorte. Mais j'allais justement Lui faire remarquer que la nécessité d'une telle ambassade me semblait moins pressante qu'Elle ne le disait.

— Veuillez m'expliquer clairement votre point de vue.

— Il est exact que nous avons beaucoup importé de Chine dans le courant du siècle dernier et que ces importations se sont révélées d'un profit sans égal. Nous devons sans doute à notre grande voisine la prospérité d'aujourd'hui. Mais justement, il me semble que maintenant le Japon peut se passer d'elle et de ses enseignements. Il doit voler de ses propres ailes. Nous avons maîtrisé l'art de bâtir les villes et les palais, l'art de faire la guerre, l'art d'étudier les textes, l'art de naviguer... Nous avons rapporté des statues, des vases et des bols, des peintures et des calligraphies en grand nombre. Après les avoir

étudiés, nous sommes capables de faire aussi bien. Quant aux doctrines bouddhiques, je pense que les monastères peuvent envoyer s'instruire en Chine les moines les plus doués. Ce n'est pas une affaire d'État. Votre Majesté est fils de la Déesse du Soleil et doit protéger notre pays avec l'aide de nos propres dieux.

— Ainsi vous croyez que la Chine n'a plus rien à apprendre ?

— Je crois qu'il est temps pour nous de créer. Votre Majesté sait bien que tout est d'origine chinoise dans notre existence : nos vêtements, nos parfums, notre encre, nos papiers, nos fêtes, notre musique, nos danses, nos distractions, notre écriture, nos livres... C'est à peine s'il nous reste notre langage parlé et les dents laquées de nos dames. C'est peu...

— Oui, mais sans cela, que serait notre vie ? Celle de barbares ignorants livrés à leurs passions et leurs instincts... Avez-vous encore d'autres raisons pour vous opposer à ce projet d'ambassade ?

— Oui, Majesté. Je lisais l'autre jour un rapport qui ne Vous a peut-être pas été transmis. C'est celui d'un moine qui revient de Chine. Il y est dit que la situation de la dynastie des Tang est devenue très précaire ; que le désordre règne ; que les transports sont aléatoires, et que bien souvent, ceux qui partent du Japon n'arrivent pas ou ne reviennent pas. Si l'Empereur Tang a du mal à se maintenir sur son trône, quel soin prendra-t-il d'une ambassade japonaise ? L'époque est passée où nous étions reçus en grande pompe comme les frères cadets du Fils du Ciel !

— S'il en est ainsi, la question se présente différemment. Il me serait extrêmement désagréable de vous voir risquer votre vie dans une pareille expédition. Êtes-vous sûr de ces renseignements ?

— Ils m'ont été communiqués de plusieurs sources et l'on affirme, même en Corée, que la dynastie des Tang court à sa perte. Il est inutile de prendre des risques pour elle.

— Bien, je suis prêt à renoncer à cette idée d'ambassade. Mais j'aimerais que vous acceptiez le titre d'ambassadeur.

— Même sans aucune réalité ?

— Oui, car cette fonction, pour élevée qu'elle soit, ne dépend pas de la hiérarchie officielle. Vous pourrez ainsi participer au Conseil sans offusquer personne et nos rapports en seraient facilités. Je pense d'ailleurs nommer vice-ambassadeur Fujiwara no Katamichi, afin de répartir également mes bienfaits. Que pensez-vous de cette solution ?

— Elle me paraît digne de Votre esprit sage et inventif. Et j'accepterai le poste avec joie et reconnaissance.

C'est ainsi que, par une ironie extrême, Sugawara no Michizane est nommé ambassadeur en Chine l'année même où le Japon décidait de mettre un terme définitif aux ambassades en Chine...

— Cependant, poursuit l'empereur Uda, j'espère que vous n'êtes

pas fâché avec la Chine au point de refuser de faire une partie de go avec moi ?

— Si votre Majesté daigne jouer avec un adversaire aussi faible que moi, je suis à son entière disposition.

Alors les serviteurs s'approchent, retirent l'écritoire et apportent la table de go. Les cailloux noirs et blancs qui servent de pions, naturellement polis par les eaux d'un torrent, sont délicieusement doux au toucher. Les deux adversaires s'installent l'un en face de l'autre et se concentrent sur leur partie.



L'ascension de Sugawara no Michizane ne s'arrête pas là, car l'empereur Uda continue à soutenir son protégé. Après lui avoir donné le poste d'ambassadeur en Chine, il le nomme Ministre de gauche. Le Ministre de droite est alors Fujiwara no Tokihira. Bien qu'il le souhaite de tout son cœur, l'empereur Uda est dans l'impossibilité de destituer Fujiwara no Tokihira. Un tel geste provoquerait la révolte de la Cour et de la noblesse. En fait, quel que soit son titre, Sugawara no Michizane ne peut guère imposer ses vues, même si ce sont celles également de l'Empereur. Il ne cesse d'entrer en conflit avec le Ministre de droite. Il est entouré d'intrigues et la malveillance s'attache à ses pas. Sous la pression du clan Fujiwara, ses opposants se font chaque jour plus nombreux et ses amis plus rares. Précaire est sa position à la Cour.

L'empereur Uda et Sugawara no Michizane finissent par se rendre compte que la situation est sans issue. Le parti de l'empereur est trop peu nombreux, trop peu riche et trop peu puissant pour évincer le clan des Fujiwara. Las et déçu, l'empereur préfère, comme bien d'autres avant et après lui, renoncer au titre impérial et se retirer de la Cour. Il préfère devenir un simple particulier plutôt que de rester un empereur fantoche manipulé par les Fujiwara. Aussi, en 897, l'empereur Uda, qui n'a que trente ans, abdique-t-il en faveur de son fils. Il se fait bonze et se retire dans un monastère proche de la capitale. Le clan des Fujiwara a gagné : la tentative d'Uda pour reprendre le pouvoir de leurs mains s'est soldée par un échec. Son dernier acte d'empereur régnant est de confier la régence, puisque son fils n'est qu'un enfant, aux soins communs de Sugawara no Michizane et de Fujiwara no Tokihira. Fidèle à ses principes de loyauté, Sugawara no Michizane a conseillé à l'empereur de prendre sa retraite. Pourtant, il sait qu'en perdant l'empereur Uda, il perd son seul soutien à la Cour et que désormais sa carrière, si ce n'est sa vie, ne dépendent plus que de son ennemi de toujours, Fujiwara no Tokihira.

En effet, des bruits commencent aussitôt à courir ouvertement sur

son compte, mettant en doute sa fidélité au trône et répandant diverses calomnies à son sujet. Le tout jeune empereur est incapable de vérifier quoi que ce soit et prend l'habitude de n'avoir plus qu'une demi-confiance dans Sugawara no Michizane. Aussi, lorsque Fujiwara no Tokihira lui déclare que Michizane fomenta un complot visant à le renverser de son trône, il y ajoute foi et signe l'ordre d'exil.

Dans sa retraite monacale, l'ex-empereur Uda apprend la disgrâce brutale de son favori. Outré d'une action aussi noire, malgré la nuit, il fait atteler un char et se rend tout droit au Palais impérial. Mais des ordres stricts ont été donnés : nul, quel que soit son rang, n'est autorisé à déranger l'empereur. Malgré ses suppliques, l'ex-empereur, le père de celui qui règne, se voit consigné la porte de son fils. Il s'en retourne, la rage et le mépris au cœur.

Sugawara no Michizane, que personne d'autre n'ose défendre contre la vengeance de Fujiwara no Tokihira, prend donc le chemin de l'exil. Résidence lui a été assignée dans l'île de Kiushu, à mille km au sud de la capitale. Avant de quitter la demeure qui a abrité sa naissance, il adresse ce poème d'adieu à son arbre préféré :

« Quand soufflera le vent,
Fleurs de prunier, vous vous souviendrez...
Mais même si moi je ne suis pas là,
N'oubliez pas le printemps. »

À Kiushu, le malheureux Michizane est misérablement logé dans une demeure abandonnée : les portes ne ferment pas, le toit laisse passer la pluie, les nattes sont pourries... Il passe deux années dans le dénuement et la solitude. Sa seule consolation est de monter sur la colline la plus proche pour regarder pendant des heures dans la direction de Kyoto, la capitale de son souverain bien-aimé.

Il reprend alors les occupations de sa jeunesse studieuse. Oubliant la politique, dont il a goûté toute l'amertume, il se replonge dans les études littéraires. Parmi tous les titres et toutes les fonctions dont il a été déchu à sa disgrâce, celui dont il était le plus fier était « Grand maître de l'Université impériale ». C'est dire si sa culture et ses connaissances étaient reconnues comme éminentes par tous. Malgré l'inconfort de sa vie d'exil, il aménage une bibliothèque et fait venir ses ouvrages préférés. Il découvre dans l'Histoire de Chine bien des destins semblables au sien et réfléchit, à la lumière de sa douloureuse expérience personnelle, aux aléas de l'histoire. Quel thème inépuisable de réflexions que la grandeur et la décadence d'un homme, plus inépuisable encore le thème de la grandeur et de la décadence des

dynasties !

Il se passionne pour la littérature classique, la poésie contemporaine de la dynastie des Tang et la calligraphie. Pendant des heures, agenouillé sur le sol, il s'exerce au pinceau. Il recopie poèmes et maximes, perfectionnant son style d'écriture. Quand il était à la Cour, il avait rassemblé une belle collection de calligraphies chinoises et trouve enfin le temps dans la solitude d'étudier les particularités de chacun des grands calligraphes chinois. Mais il ne se contente pas d'imiter. C'est lui qui, le premier, fera entrer dans l'art savant de la calligraphie l'alphabet japonais dérivé des caractères chinois. D'un seul coup de pinceau, par la grandeur de son talent, il fait de cet alphabet, jusqu'alors purement utilitaire, un objet d'art à l'égal des idéogrammes.

Il compose également de nombreux poèmes, tout imprégnés d'une nostalgie poignante. Ce ne sont que regret de la capitale, tristesse des saisons qui passent, désillusion des hommes qui trahissent. Abandonné de tous, Sugawara no Michizane ne se laisse pas anéantir par le destin. Les deux dernières années de sa vie, années d'exil, seront pour la postérité les plus remplies. Pendant des siècles, on répètera inlassablement ses poèmes, on lira ses commentaires sur l'histoire et la littérature chinoises, on recopiera ses calligraphies devenues modèles de perfection. Même dans ses rêves de gloire les plus fous, Sugawara no Michizane n'avait certainement jamais imaginé que la mort ferait de lui une divinité.

Pourtant, après sa disparition, la légende s'empare de son personnage. Son destin exemplaire, sa fermeté dans le succès comme dans l'adversité forcent l'admiration de tous. Et sa mort dans l'ignominie de l'exil appelle le remords des uns et la crainte des autres. Trois mois après son décès, la foudre s'abat sur le Palais Violet, le palais des audiences impériales. Plusieurs dignitaires de haut rang meurent subitement, sans cause apparente. Mais tous étaient des ennemis de Michizane et avaient participé au complot ourdi pour provoquer sa chute. Orages et incendies se succèdent sans interruption dans la capitale. Partout, on murmure que le fantôme de Michizane se venge. Des offrandes privées et publiques sont faites à ses mânes pour les apaiser. Mais les catastrophes continuent. Les devins consultés affirment que l'esprit du mort n'est pas satisfait. L'empereur restitue donc à Sugawara no Michizane les titres et les honneurs dont il avait été privé à sa disgrâce. On lui élève même un sanctuaire à Kyoto, le sanctuaire de Kitano. Au cours d'une magnifique cérémonie, l'empereur lui-même lui offre le titre propitiatoire de « Prince du Tonnerre ». L'âme en peine de Michizane semble enfin apaisée. Les calamités cessent de s'abattre sur la ville et sur la Cour qui l'avait ignominieusement chassé.

Au cours des siècles, on a oublié l'esprit vengeur de Sugawara no Michizane. Mais on n'a pas oublié son génie littéraire et artistique. Si le « Prince du Tonnerre » a gardé son nom de dieu terrible, ses attributions sont devenues éminemment pacifiques. Il préside à la littérature, à la calligraphie, aux examens. Le grand sanctuaire de Kitano, à Kyoto, lui est toujours consacré et voit chaque année à l'époque des examens les étudiants se presser en foule compacte. Ils viennent solliciter par des offrandes son soutien dans les épreuves.

Dieu des lettres et des arts, il protège les écoles et les universités, les maîtres et les élèves, tous ceux qui aiment ou cultivent la poésie, la calligraphie, la peinture ou la musique... L'histoire a vengé l'exilé...

-
- 1 Voir le récit intitulé « Les Mongols débarquent ».
 - 2 La guerre russo-japonaise, qui commence le 9 février 1904 avec l'attaque-surprise de Port-Arthur par les Japonais, se termine par la victoire totale des Japonais. Elle consacre la prééminence du Japon dans tout l'Extrême-Orient.
 - 3 Voir le récit intitulé « Les Mongols débarquent ».
 - 4 Voir les récits se rapportant à ces personnages.
 - 5 Voir le récit le concernant.
 - 6 Voir le récit le concernant.
 - 7 Voir le récit le concernant.
 - 8 La secte fondée par Nichiren est encore la secte bouddhique la plus populaire du Japon.
 - 9 La dynastie des Song règne en Chine de 960 à 1279. C'est à cette époque que se développe la doctrine Zen, prononciation japonaise du terme chinois Tch'an.
 - 10 Personne ayant obtenu l'illumination, mais qui reste sur la terre pour sauver les hommes.
 - 11 Le zazen est le terme japonais qui définit la « méditation assise ».
 - 12 Un « problème zen » est un problème qui se pose en dehors de la logique. Il se présente le plus souvent sous forme d'un dialogue entre maître et disciple. Le maître donne une réponse déconcertante, qui doit aider le disciple à dépasser la barrière de la logique et de l'intelligence.
 - 13 La dynastie Han règne en Chine de 202 av. J.-C. à 220 après J.-C. La dynastie Tang règne de 618 à 906. À l'époque qui nous occupe, elle était déjà tombée en décadence.